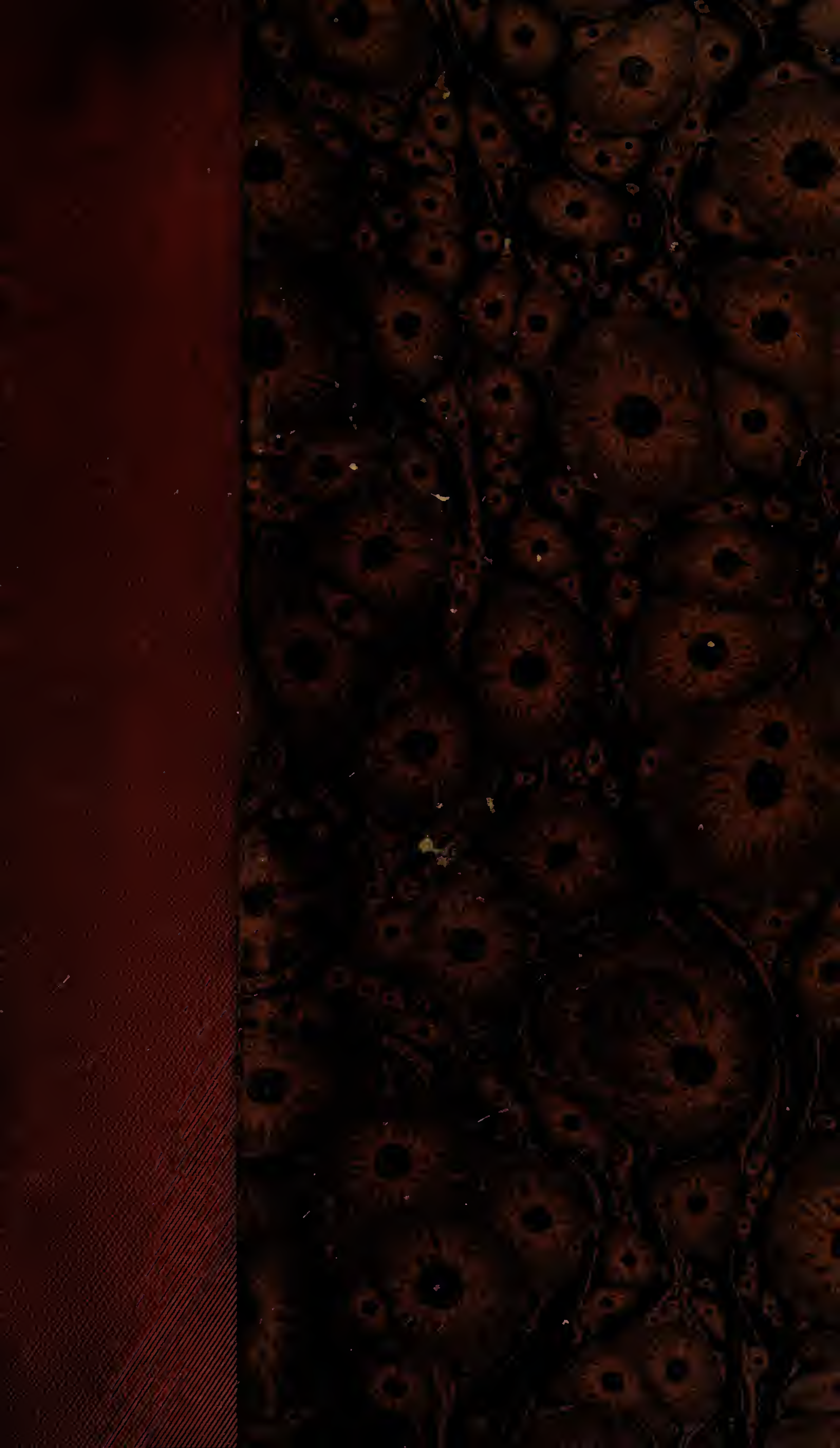


Fig. 17



En présence d'un peuple Idolâtre et Sauvage on fait paroître en l'air trois figures représentant 3. Divinités qui descendent à terre et remontent au Commandement d'un homme sans que personne y touche. Cette expérience est démontrée utile, facile et palpable par la lecture de la Section 3. Chap. 3.

Delectat nos occultarum indagatio rerum.

Inv. Henricus Decremps in utroq. jure Licentiatus.

SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.

Contenant l'explication de plusieurs tours nouveaux joués depuis peu à Londres, *avec des éclaircissemens sur les artifices des Joueurs de profession. Les Cadrans sympathiques, le Mouvement perpétuel, les Chevaux savans, les Poupées parlantes, les Automates dansants, les Ventriloques, les Sabots élastiques. &c. &c.*

PAR M.R DECREMPS.

Mankind are easier deceived than undeceived.

Il est plus facile de tromper le Monde que de le détromper.
Lettres de Milord Chesterfield à son Fils.

Avec 29. Fig. Prix 4.tt 4.s



A PARIS.
Chez l'Auteur Rue des Rats, vis-à-vis celle des trois Portes près la Place Maubert.
Et chez les Libraires qui vendent les nouveautés.
Avec approbation et Privilége du Roi.
1785.

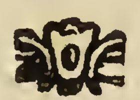



Pl. I. Fig. 1
A
B
C
Fig. 2
D


Pl. II Fig. 3.
Fig. 4

AVERTISSEMENT.

CEUX qui voudront avoir des éclairciſſemens ſur les opérations myſtérieuſes de la Section V, Chapitre V, ſont priés de ſe conformer aux conditions qui y ſont énoncées, & de prouver à l'Auteur qu'ils ont acheté la vraie Edition de cet Ouvrage, en lui envoyant le dernier feuillet, ſigné, paraphé, échancré & numéroté. On voit tous les jours tant de fauſſes Editions qui fourmillent de fautes, & qui privent les Auteurs du fruit de leurs veilles, que nous croyons devoir prendre cette précaution pour dérouter un peu les Contrefacteurs. *Habenda quidem eſt ratio rei familiaris, quam dilabi ſinere, flagitioſum eſt.* Cic. Offic. n. 87.



Nous avions promis de donner, au mois de Janvier 1785, une démonſtration méchanique du Tour extraordinaire que nous nous étions réſervé l'année derniere. Quoique notre promeſſe fût une œuvre de *ſurérogation*, nous nous ſerions fait un devoir de l'accomplir avec la plus grande exactitude ; mais des occupations imprévues, & des circonſtances impérieuſes nous ont obligé de renvoyer cette démonſtration au mois de Mai prochain, ce que nous avons fait avec d'autant moins de regret, que ſur cent ſoixante-dix perſonnes qui nous ont fait l'honneur de nous conſulter, il n'y en a eu que deux qui aient eu beſoin d'une explication ultérieure.

TABLE

DES MATIERES.

Le mot du Logogriphe est LOT, *riviere de la haute Guyenne, qui se jette dans la Garonne, au-dessus de Bordeaux.*

Fin de la Table.

ERRATA.

PAGE 60, ligne 9, au lieu de *auparant*, lisez *auparavant.*

Page 61, ligne 10, au lieu de *perpendiculaire*, lisez *verticale.*

Pag. 65, ligne 2, après *dedans*, mettez une virgule.

Pag. 77, lig. 13, au lieu de *dix fois*, lisez *neuf fois.*

Pag. 28, lig. 24, au lieu de *fond du verre*, lisez *bord du verre.*

Pag. 110, lig. 9, au lieu de 15, mettez 45.

Pag. 191, lig. 9, au lieu de *tout*, lisez *tous.*

Pag. 210, lig. 6, après *assemblée*, ajoutez *&.*

Pag. 224, lig. 15, au lieu de *Succeded*, lisez *Succeeded.*

Pag. 225, lig. 2 & 3, à gauche, effacez la virgule après *Shirt*, & mettez-en une après *Renown.*

Pag. 236, lig. 10, au lieu de *à votre insu*, lisez, pour plus de correction, *sans être apperçu par vous.*

Ibid. lig. 13, au lieu de *à votre insu*, lisez *sans être apperçue par vous.*

Pag. 260, lig. 19, dans le mot *propriétaires*, effacez *s.*

AVIS.

LES enthousiastes & les amateurs du merveilleux, qui chérissent l'illusion, sont invités à ne point lire les cent premieres pages : ils y trouveraient une réponse trop victorieuse à un sophisme qui leur a plu l'année derniere. Les personnes judicieuses, qui liront les trois derniers Chap. avec quelque attention, conviendront sans peine qu'on aurait pu dédier cet Ouvrage A LA RAISON ; cependant on ne se dissimule point qu'il peut s'y être glissé quelques négligences, *humanum est errare* ; mais si on en excepte la narration, qui sert de câdre aux principes de l'Auteur, il n'y a pas un seul mot dont il ne puisse dire sincerement *hoc mihi violentus VERITATIS amor suggessit* : on ose se flater que peu de personnes liront jusqu'à la fin, sans acquérir quelques connaissances utiles. Quant à ceux qui ne lisent que le titre & les Discours Préliminaires d'un Ouvrage, ils regarderont peut-être celui-ci comme une production frivole, & blâmeront l'Auteur d'avoir pris la plume ; mais nous les prions de vouloir bien faire les deux réflexions suivantes :

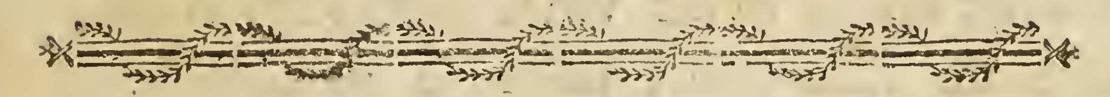
Quod jure permittente fit, etiamsi alteri noceat, neque culpa est, neque delictum. Leg. GRACCHUS. Cod. ad Leg. Jul. de Adult.

Quod enim munus reipublicæ majus meliusve afferre possumus, quàm si docemus atque erudimus? CIC.

SUPPLÉMENT



SUPPLÉMENT
A
LA MAGIE BLANCHE
DÉVOILÉE.



CHAPITRE PREMIER,

SECTION PREMIERE.

Affiche ſinguliere d'un Faiſeur de Tours, où l'on trouve une premiere eſquiſſe des différentes branches de la Jonglerie. Un homme peut ſe faire enchaîner de pluſieurs manieres, & ſe détacher adroitement ſans rien briſer & ſans employer les moyens qui paroiſſent le plus néceſſaires.

IL y avait environ trois mois que nous avions quitté M. Van-Eſtin à l'Iſle-Bourbon, & nous étions arrivés depuis deux jours

au Cap de Bonne-Eſpérance, lorſque M. Hill lut, au coin d'une rue, une affiche conçue en ces termes :

Le ſieur Pilferer, natif de la Bohême, Docteur en Pyrotechnie, Profeſſeur de Chiromancie, connu dans les Colonies Anglaiſes ſous le nom des Crook-Finger'd-Jack, venu dans ce pays-ci, pour condeſcendre aux ſupplications de pluſieurs perſonnes du premier rang, donne avis au Public qu'après avoir viſité toutes les Académies de l'Europe, pour ſe perfectionner dans les Sciences vulgaires, qui ſont l'Algebre, la Minéralogie, la Trigonométrie, l'Hydrodinamique & l'Aſtronomie, il a voyagé dans tout le monde ſavant & même chez les Peuples demi-ſauvages, pour ſe faire initier dans les Sciences occultes, myſtiques & tranſcendantes, telles que la Cabaliſtique, l'Alchimie, la Nécromancie, l'Aſtrologie judiciaire, la Divination, la Superſtition, l'interprétation des Songes, & le Magnétiſme animal.

C'étoit peu pour lui d'avoir étudié dans trente-deux Univerſités, & d'avoir voyagé

dans ſoixante-quinze Royaumes, où il a conſulté les Sorciers du Mogol & les Magiciens Samoyedes; il a fait d'autres voyages autour du monde, pour feuilleter le grand Livre de la Nature, depuis les glaces du Nord & du Pole auſtral, juſqu'aux déſerts brûlans de la Zône-Torride; il a parcouru les deux hémiſpheres, & a ſéjourné dix ans en Aſie avec des Saltimbanques Indiens, qui lui ont appris l'Art d'appaiſer la tempête, & de ſe ſauver après un naufrage, en gliſſant, ſur la ſurface de la mer, avec des ſabots élaſtiques (1).

Il apporte du Tunquin & de la Cochinchine, des Taliſmans & des Miroirs conſtellés pour reconnaître les voleurs & prévoir l'avenir, ſans employer la Mandragore comme Agrippa, & ſans réciter l'oraiſon des Salamandres, comme le Grand & le Petit Albert. Il peut

(1) Les Sabots élaſtiques doivent être de liege, & avoir environ huit pouces de long ſur quatre de large & deux d'épaiſſeur. Voyez au reſte la deſcription qui en fut donnée au mois de Décembre 1783, & la rétractation du mois de Janvier ſuivant.

en un besoin endormir le Loup-garou, commander aux Lutins, arrêter les Farfadets & conjurer tous les Spectres nocturnes, (*enfans naturels de l'imagination qu'ils effraient, & peres putatifs du cochemar*); il a aussi un moyen infaillible de chasser une espece de pauvres Diables, qu'on appelle *Parasites* :

Genus istud Dæmoniorum non ejicitur oratione, sed jejunio.

Il a appris, chez les Tartares du Thibet, le secret du grand Dalaïlama, qui s'est rendu immortel, non comme Voltaire & Montgolfier, par des productions du génie, mais en achetant en Suede l'elixir de longue vie; à Strasbourg, la poudre de Cagliostro; à Hambourg, l'or potable du grand Adepte Saint-Germain; & à Studgard, la Béquille du Pere Barnabas & le Bâton du Juif-Errant, lorsqu'on vit passer ces deux Vieillards dans la Capitale du Vittemberg, le 11 Mai 1684.

En faisant usage de l'onguent qu'employait la Magicienne Candidia pour aller au Sabbat, il prouve, par des expériences

multipliées, qu'un homme peut entrer dans le goulot d'une bouteille, si elle est assez grande, & même se rendre entierement invisible, comme font quelquefois certains débiteurs vis-à-vis de leurs créanciers.

La quadrature du cercle, le mouvement perpétuel & la pierre philosophale, ne sont pour lui que des jeux d'enfant, qu'il abandonne aux Physiciens de la onzieme force. *Aquila non capit muscas.*

Il ne fera point l'expérience du Magnétisme animal sur de malins singes ni sur de vieux renards, parce que ce sont des especes anti-magnétiques; mais s'il peut se procurer des dindons, il fera voir au Public combien il est facile, en magnétisant ces animaux, de les guérir de toutes les maladies imaginaires; l'on pourra voir en même-temps avec quelle adresse il fait tourner la baguette divinatoire,

Qui toujours inutile à découvrir des sources,
Sert au moins quelquefois à faire ouvrir des bourses.

Il fera tous les jours trois ou quatre expérien-

ces, où l'on ſera admis moyennant un ducat par perſonne.

Huc ades ô Batavorum gens, divinarum artium amantiſſima.

Il avertit au reſte qu'il continue de guérir du mal aux dents, non comme les empyriques, en arrachant la mâchoire, mais par un moyen auſſi certain qu'il eſt inoui, qui conſiſte à couper la tête ; &, pour prouver que cette opération n'eſt point dangereuſe, & qu'on peut la faire ſelon les regles de l'art, *citò, tutò & jucundè*, il décapitera pluſieurs animaux qu'il reſſuſcitera un inſtant après, ſelon les principes du P. Kirker, par la *Palingénéſie.* Il eſt ſi perſuadé de l'efficacité de ſes remedes ſur l'odontalgie & ſur toutes les maladies curables ou incurables, qu'il ne craint point de promettre une ſomme extraordinaire à tous les malades qui, trois mois après le traitement, ſeront en état de ſe plaindre.

Il vend à vingt-cinq ducats la piece (ou pour dix louis) des yeux de belette pro-

prement enchâſſés dans des anneaux de ſimilor. On ſait, d'après Galien, Pline & Paracelſe, que c'eſt un remede ſouverain contre l'impuiſſance :

Si tu veux promptement dénouer l'aiguillette,
Porte à ton petit doigt l'œil droit d'une belette.

. . . . *Venienti occurrite morbo,*
Principiis obſta, QUÆRENDA PECUNIA PRIMUM.

L'Auteur de cette affiche, me dit M. Hill, promet, contre ſa penſée, de grandes merveilles pour attraper les ſots ; & néanmoins il affecte de faire un peu connaître ce qu'il en penſe pour obtenir le ſuffrage des gens d'eſprit. C'eſt vraiſemblablement un homme à qui la hardieſſe tient lieu de génie, & qui a le talent de faire des dupes, en faiſant valoir des bagatelles par ſon éloquence trompeuſe ; cependant, après une pareille annonce, il ne peut guere s'empêcher de faire quelqu'expérience ſinguliere. Sur ces raiſons & pluſieurs autres, nous réſolûmes de ſatisfaire notre curioſité, en aſſiſtant à ſa premiere repréſentation. Nous trouvâmes une aſſemblée nombreuſe dans une ſuperbe

Salle de Spectacle ; & quand l'Acteur parut, on fut si satisfait de le voir, qu'il fut généralement applaudi avant d'avoir prononcé un seul mot.

Il commença par faire coudre & cacheter sur ses jambes deux morceaux de drap, portant chacun un anneau de fer, où il fit passer une chaîne, comme la représente la figure premiere. *Voyez la Planche premiere*, à la fin. Les bouts de la chaîne allaient aboutir à un cadenas qui tenait à une colonne ; après quoi, sans toucher le cadenas, & sans casser la chaîne, il se détacha en un instant, & profitant aussi-tôt de la surprise où nous étions, il nous régala de cette anecdote.

Quand j'étais prisonnier de guerre à Calcutta, nous dit-il avec un air de naïveté qui en imposa au grand nombre, on m'avait enchaîné au fond d'un cachot, parce qu'on craignait une évasion de ma part, tant on était convaincu de mon adresse à subtiliser les Guichetiers ; mais le Geolier, qui, dans ce moment, se croyait plus fin que moi, fut bien attrapé ; car il ne m'eut pas

plutôt perdu de vue, que je me trouvai abſolument libre des fers dont il m'avait chargé.....

Sans doute, lui dit M. Hill, en l'interrompant, qu'on vous avait attaché de la même maniere que vous l'étiez ici il n'y a qu'un inſtant; car ſi on vous avait enchaîné comme un forçat, vous auriez eu bien de la peine à vous détacher ſans employer une lime ou de l'eau-forte.

Alors M. Hill nous fit voir que pour ſe détacher dans le cas propoſé, il n'y avait qu'à prendre le chaînon *A*, le faire paſſer dans l'anneau *B*, *fig.* 1, le porter enſuite ſur la tête *C* & ſous les pieds *D*, *fig.* 2; & qu'après cette petite manipulation, il n'y avait qu'à tirer un peu fort pour que la chaîne ſe dégageât d'elle-même des anneaux attachés aux jambes (1).

(1) Cependant il eſt bon de ſoutenir & même de pouſſer un peu la chaîne pour éviter les frottemens. Pour bien comprendre cette explication, & quelques autres que nous donnerons dans la ſuite, il ne ſuffirait pas de lire couramment le diſcours, & de jeter un coup-d'œil rapide ſur la figure; il faut lire poſément, & pratiquer enſuite pas à pas ce qui eſt annoncé. Dans ce cas-ci, il ſuffit de s'exercer à détacher des ciſeaux attachés comme dans la figure 3.

Mais ce moyen de ſe délivrer des fers, continua M. Hill, ne peut ſervir que quand on eſt enchaîné d'une certaine façon; & heureuſement, pour la tranquillité publique, ce n'eſt point de cette maniere qu'on enchaîne les furieux & les forçats.

De quelque maniere qu'on les enchaîne, répondit Pilferer, ils obtiendraient bientôt leur liberté s'ils poſſédaient mon ſecret. Alors il s'attacha lui-même comme on attache les Galériens. *Voyez la fig.* 4. Des Négocians français & anglais furent priés de s'approcher pour viſiter la chaîne, & ils convinrent tous qu'on ne pouvait pas mieux enchaîner les fous de Bicêtre & de Bedlam; cependant, après s'être couvert d'un manteau pendant une demi-minute pour cacher ſon opération, comme dans l'expérience précédente, le Profeſſeur de Chiromancie parut entierement dégagé comme la premiere fois; profitant alors de l'enthouſiaſme de la compagnie pour réfuter M. Hill, il lui adreſſa ces mots :

Vous voyez, Monſieur, que je me dégage toujours avec la même facilité, de

quelque maniere que je ſois attaché ; & que vous induiſez l'aſſemblée en erreur, puiſque le moyen que vous indiquez, n'eſt point celui dont je me ſers.

M. Hill allait lui répondre qu'on peut produire le même effet par différentes ſupercheries, & que pluſieurs chemins peuvent conduire au même but; mais les applaudiſſemens qui ſuccéderent en faveur du Bohémien, l'admiration ſimulée des Comperes adroitement diſtribués dans toutes les parties de la Salle, le mépris qu'ils affectaient d'avoir pour l'explication de M. Hill, qu'on qualifiait d'ignorant, de préſomptueux, & même d'impoſteur, enfin les menaces & d'autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler ici, l'obligerent à ne plus combattre des erreurs chéries, & de dire intérieurement :

Mundus vult decipi, decipiatur.

Cependant je le priai tout bas de me dire à l'oreille quel était le moyen employé dans le ſecond cas; il me répondit que l'arganeau attaché aux jambes & couſu ſur un

morceau de drap, était formé d'une piece de fer reployée ſur elle-même, de maniere que ſes deux extrémités ſe touchant immédiatement, & s'appuyant même l'une ſur l'autre, ne préſentaient à l'œil aucune ouverture ; cet arganeau, ajouta M. Hill, ne differe que par la grandeur de ces petits anneaux d'acier qu'on voit quelquefois au bout des chaînes de montre pour y ſuſpendre des breloques ; un léger effort ſuffit pour en écarter les extrémités, quand on veut en dégager un cachet ou une caſſolette, & bientôt après ſon élaſticité naturelle lui fait reprendre ſa premiere forme ; c'eſt par ce ſecond moyen que le faiſeur de tours a pu ſe déchaîner ſans employer le procédé dont il s'étoit ſervi la premiere fois. On ne s'eſt pas apperçu de cette tricherie, continua M. Hill, quand on a viſité la chaîne, 1°. parce qu'on ne la ſoupçonnait pas, & qu'on ne pouvait chercher un moyen dont on n'avait pas l'idée dans cet inſtant, *ignoti nulla cupido ;* 2°. parce qu'il y a de ces anneaux ſi bien faits, qu'il faudrait un microſcope pour appercevoir la petite fente que laiſſent

entr'elles les deux extrémités rapprochées. D'ailleurs l'envie de voir des choses non communes, & l'admiration où l'on est déja de ce qu'on a vu précédemment, sont autant d'obstacles à l'usage de la raison; ajoutez à cela que la simplicité des moyens employés pour nous en imposer, est quelquefois un motif de plus pour fermer les yeux aux approches de la vérité. L'amour-propre rougirait, & serait humilié de ne voir qu'une puérilité & des moyens frivoles, là où il croyait avoir remarqué l'empreinte du génie & des efforts plus qu'humains.

Tandis que Pilferer se préparait à faire de nouveaux Tours, je priai la Compagnie de m'écouter un instant; & sur la permission que j'obtins de parler, je prononçai ces mots:

MM., Quand un homme fait des Tours pour amuser le Public, s'il n'a pas la folle prétention de passer pour un Magicien, il est censé, je crois, proposer à ses Spectateurs des problêmes difficiles, & vouloir exciter leur admiration par la facilité qu'il a lui-même de les résoudre; les difficultés

qu'il propoſe, & la ſolution qu'il en donne; ne doivent lui obtenir des applaudiſſemens que lorſque ſes opérations ne ſont point à portée de tout le monde; il doit donc être permis à un demi-Savant comme moi de donner une explication de la derniere expérience qu'on vient de faire; l'Aſſemblée ne peut que gagner en m'accordant la permiſſion que je ſollicite; car ſi je me trompe dans les éclairciſſemens que je vous offre, mes vains efforts ne feront qu'augmenter le triomphe d'un homme qui prétend faire des choſes incompréhenſibles; & ſi, au contraire, mes obſervations ſont juſtes, claires & préciſes, il ſe trouvera obligé par-là de conſulter ſon génie, & d'inventer de nouvelles opérations, pour perfectionner un Art qui ne vous amuſe que par ſes myſteres.

Je ne ſais ſi ce fut la validité de mes raiſons, ou une ſimple curioſité de m'entendre, qui frappa tout-à-coup les eſprits; mais tout le monde, excepté les Comperes, me donna, d'un commun accord, la permiſſion que je demandais.

Alors je proposai l'explication que je tenais de M. Hill, & je parlai de l'arganeau fendu, d'où l'on pouvait facilement dégager un chaînon, &c. Pilferer commença par rougir, & puis il se fâcha. Sa colere aurait dû me convaincre que je l'avais attaqué sur son faible; mais il m'en imposa bientôt par sa hardiesse. Le Bohémien reprenant ses esprits, fit une longue dissertation, entrelardée de mots Latins, Allemands, Russes & Polonais, pour prouver que j'avais tort. Il finit par observer qu'on trouve par-tout des hommes qui prétendent expliquer les choses les plus mystérieuses, quoique leur incapacité soit généralement reconnue.

Piqué de l'apostrophe qu'il m'adressait indirectement, je m'emparai des deux arganeaux qu'il avait laissés sur la table, & je me préparais à le faire repentir de son audace, en faisant remarquer à l'Assemblée la petite ouverture que j'avais annoncée dans ces petits cercles de fer; mais quelle fut ma surprise, lorsqu'après l'examen le plus attentif, je m'apperçus qu'il n'y avait aucune espece de fente, & que personne ne put

la remarquer, même avec un microſcope. Tous les efforts que l'on fit pour ouvrir ces anneaux s'étant trouvés inutiles, je fus ſiflé & menacé par le Public, qui refuſa d'entendre mes dernieres obſervations. Un homme ayant alors prononcé le nom de Pilferer, un autre s'écria *vivat ;* ce cri fut répété par toutes les voix, & il s'enſuivit un applaudiſſement général.

D'après cette expoſition fidelle de faits dont j'ai été témoin, *& quorum pars magna fui*, n'eſt-il pas vrai, mon cher Lecteur, que vous oſeriez preſque penſer que je me trompais dans mon explication, & que Pilferer était un grand homme? Gardez-vous cependant de le croire. Quoique j'euſſe expoſé fidelement la pure vérité, il trouva le ſecret de perſuader que j'étais dans l'erreur. Auſſi-tôt qu'il eut entendu mon explication, il vit bien que j'avais raiſon ; & ce fut-là la vraie cauſe de la rougeur qui, dans ce moment, parut ſur ſon viſage ; mais peu accoutumé à rougir, il fut étonné lui-même de ſa faibleſſe ; & reprenant courage, il prononça finement un diſcours très-

embrouillé

embrouillé, pour parvenir à un double but. Le premier était de faire croire d'abord qu'il était dans l'embarras, pour mieux jouir ensuite de la ſurpriſe qu'il méditait; le ſecond conſiſtait à partager, par ſon diſcours, l'attention des Spectateurs, pour pouvoir ſubſtituer, ſans être apperçu, aux deux arganeaux fendus qu'il avait laiſſés ſur la table, deux autres arganeaux non fendus; ayant réuſſi ſelon ſes deſirs, il fit croire, par cette nouvelle circonſtance, que ſes moyens m'étaient inconnus. Cet exemple, comme cent autres, prouve ce que nous avons dit dans la Préface du premier Volume; ſavoir, *qu'à meſure que les eſprits s'éclairent, l'induſtrie ſe replie & invente de nouveaux moyens de ſéduction.*

M. Hill ayant fait obſerver à la Compagnie que les arganeaux préſentés en dernier lieu n'étaient pas ceux qu'on avait attachés aux jambes, les Spectateurs les plus judicieux furent de ſon avis; il y en eut même quelques-uns qui aſſurerent les avoir vu eſcamoter; mais Pilferer nia hardiment le fait, & propoſa de prouver la fauſſeté

de cette accuſation, en ſe faiſant attacher avec une corde ou un ruban de fil, pour qu'on ne pût pas le ſoupçonner de ſe dégager à l'aide d'un anneau préparé.

On aurait pu ſans doute lui répliquer qu'une tricherie de plus qu'il allait employer, ne prouverait point qu'il n'eût employé celle dont on l'accuſait ; mais l'emphaſe avec laquelle il promit des choſes plus extraordinaires, inſpira la plus grande confiance, & l'Aſſemblée l'encouragea par de nouveaux applaudiſſemens.

SECTION II.

Deux moyens différens, l'un ancien, l'autre nouveau, de ſe faire lier les pouces, & de ſe délier en un inſtant. Métamorphoſe d'un verre en morceaux de papier. Réflexions ſur les fauſſes théories. Prétention abſurde. Preuve captieuſe de cette prétention.

ALORS il ſe fit lier fortement les deux pouces avec une jarretiere, & faiſant couvrir d'un chapeau ſes mains ainſi attachées,

il fit voir auſſi-tôt ſa main droite dégagée de la main gauche, qui ſeule reſtait ſous le chapeau : verſant enſuite du vin dans un verre, il prononça ces mots : *Quand j'ai les mains bien garrotées, je commence toujours par déboucher une bouteille pour boire un coup à la ſanté de celui qui m'a lié....*

Immédiatement après avoir bu, il porta gravement ſes regards vers le plafond, & parut ſaiſi d'étonnement, comme s'il avait apperçu quelque phénomene très-ſingulier; toute l'Aſſemblée levant alors les yeux, il ſaiſit ce moment pour jeter en l'air le verre dans lequel il venait de boire ; mais ce verre parut alors métamorphoſé en papier, car on ne vit deſcendre que des morceaux de cartes.

On allait lui faire quelques obſervations ſur cette derniere circonſtance, lorſque, préſentant à ſon voiſin ſes deux mains bien attachées comme auparavant, il lui dit : Je vous prie, Monſieur, dénouez bien vîte cette jarretiere, car mes deux pouces ſont tellement ſerrés, qu'après avoir ſenti la plus vive

douleur, je craindrais que la circulation du ſang ne fût arrêtée, ce qui pourrait produire la gangrene, dégénérer en ſphacele, & cauſer la mort. Les idées de mort & de gangrene achevant d'abſorber l'attention de la Compagnie, empêcherent de voir le moyen groſſier qu'il venait d'employer dans ce dernier tour. Quand on eut dénoué la jarretiere, ſon empreinte, qui paraiſſait bien marquée ſur les deux pouces, cauſa cependant la plus grande ſurpriſe, en démontrant aux plus incrédules qu'on venait de défaire des nœuds bien réels & bien ſerrés; d'ailleurs il n'était guere poſſible de ſuppoſer que c'était des nœuds feints & ſimulés, parce que celui qui les avait faits étant un peu l'antagoniſte du faiſeur de tours, ne devait pas être d'intelligence avec lui, & n'était guere propre à lui ſervir de Compere. Ajoutons à tout cela que la rapidité avec laquelle les trois derniers tours venaient de ſe ſuccéder, n'avait laiſſé à perſonne le tems de réfléchir; c'eſt pourquoi l'amour du merveilleux, & la crédulité naturelle

des Spectateurs, auraient pu, dans ce moment, porter l'admiration à ſon plus haut point, quand même le Thaumaturge aurait mis dans ſes preſtiges moins de hardieſſe, & dans ſes diſcours un peu moins d'emphaſe.

Après avoir reçu les louanges les plus exagérées, voyant que perſonne ne propoſait aucune difficulté ſur les trois dernieres expériences, il crut que, pour mieux triompher, il devait demander des objections; c'eſt pourquoi il fit cette déclaration moitié humble, moitié gaſconne: « Juſqu'ici, » Meſſieurs, vos bontés m'ont accordé les » mêmes éloges que j'ai reçus par-tout ail- » leurs; mais ce ne ſont point de vaines » louanges que mon cœur deſire, ce ſont » des conſeils, des obſervations, & votre » indulgence. S'il y a quelqu'un dans la » Compagnie qui puiſſe expliquer ce que » je viens d'exécuter ſous vos yeux, qu'il » parle hardiment, qu'il dévoile tout; s'il » peut découvrir la vérité, je ſuis prêt à » lui rendre hommage par un aveu ſincere;

» mais ſi je ſuis le ſeul poſſeſſeur de mes » ſecrets, comme je vous forcerai peut-être » d'en convenir, vous n'avez vu juſqu'à » préſent que le commencement de mon » petit ſavoir : ceſſez donc de m'applaudir, » ſuſpendez votre admiration, retenez vos » éloges, & gardez au moins vos applau- » diſſemens pour les merveilles que je vous » prépare ».

M. Hill s'étant alors approché de moi, me dit à l'oreille : Que penſez-vous de tout ceci ? Je crois, lui répondis-je, qu'on nous fera bientôt voir les plus petits tours de gibeciere ; car pour nous faire tout admirer, on vient de préparer les eſprits en captant notre eſtime par une apparence de modeſtie, & en montant notre imagination par des promeſſes hyperboliques ; un Eſcamoteur, quand il eſt ſûr d'avoir excité l'enthouſiaſme, n'offre plus que de petits tours de paſſe-paſſe, qu'il releve néanmoins par des diſcours emphatiques ; ſemblable à cet égard aux Marchands de vin de Paris, qui, lorſqu'ils s'apperçoivent que les bu-

veurs ſont enivrés d'un vin médiocre, leur en fourniſſent du plus mauvais qu'ils ſont alors paſſer pour du Bourgogne ou du Champagne.

Comme on ſe préparait à faire de nouvelles expériences, M. Hill profitant de l'invitation de Pilferer, donna à la Compagnie l'explication du tour qui venait de produire un ſi grand effet.

On commence, dit M. Hill, par ſe faire attacher avec un ruban de fil le pouce de la main gauche; quand on a fait faire un double nœud, on prend la partie du ruban tournée vers la main droite; on la fait paſſer entre l'index & le pouce de cette derniere main pour prier la même perſonne de bien lier les deux pouces enſemble par deux autres nœuds; & dans l'inſtant où on lui préſente les deux mains ainſi rapprochées, quatre doigts de la main droite s'entrelâcent dans cette partie du ruban qui doit lier le ſecond pouce : par ce moyen, quelque ſerrés que ſoient les deux nœuds qu'on fait ſur ce dernier, on peut toujours le dégager en lâchant ce qu'on a retenu avec les quatre

autres doigts, & qu'on cachoit adroitement en tenant la main droite dans la main gauche. *Voyez les fig.* 5, 6 & 7.







On ſent que par le même moyen, on peut donner à la main droite ſa premiere poſition, pour qu'elle paraiſſe attachée à la main gauche comme auparavant. Quant à la métamorphoſe du gobelet, continua M. Hill, c'eſt ici le plus ſimple & le plus facile de tous les tours d'eſcamotage; on

fait avec le bras droit deux mouvemens, l'un vers la terre comme pour prendre l'élan, & l'autre vers le ciel comme pour jeter le gobelet; on profite du premier de ces mouvemens pour lâcher le gobelet ſur une ſerviette qu'on tient ſur ſes genoux, & l'on emploie le ſecond à jeter vivement vers le plafond, des morceaux de cartes qu'on tenait cachés dans les deux petits doigts de la main, & qu'on avait pris un inſtant avant de verſer à boire. Lorſqu'on fait le ſecond mouvement, le ſpectateur eſt déja frappé des tours précédens, & voyant dans cet inſtant un tour auquel il ne s'attendait point, il n'eſt pas étonnant qu'il ſoit un peu plus crédule qu'à l'ordinaire; d'ailleurs, comme il vient de voir le verre dans la main du faiſeur de tours, & que la rapidité des cartes dans leur aſcenſion ne lui permet pas de les diſtinguer, il croit naturellement, dans ſa premiere idée, qu'on a jeté le verre en l'air; mais comme les cartes deſcendent enſuite avec aſſez de lenteur pour qu'on puiſſe les appercevoir diſtinctement; il eſt ſi ſtupéfait de ne pas voir

descendre le gobelet, & si ébloui des tours précédens, qu'il s'imagine naturellement que le verre est métamorphosé en morceaux de papier. Qu'on ne croie point, ajouta M. Hill, que j'exagere ici la crédulité du spectateur. J'ai vu à Londres, un Littérateur de beaucoup d'esprit, soutenir en pareille circonstance, qu'il avait vu réellement monter le gobelet & expliquer ce tour de la maniere suivante. La premiere idée, disait-il, qui se présente à l'esprit est de croire que le gobelet est changé en papier; mais comme une pareille métamorphose est sans doute impossible dans la nature, je pense que la Chimie peut, en combinant diverses substances, répandre dans l'air des vapeurs qui forment sur nos yeux une illusion d'optique ou de dioptrique, & nous font appercevoir, par ce moyen, des morceaux de papier là où il n'y en a peut-être point. On voit, continua M. Hill, que cette théorie n'est pas fort lumineuse, & qu'il serait bien difficile de la réduire en pratique; elle ressemble, lui dis-je alors, à celle qu'on a donnée de nos jours pour expliquer par des

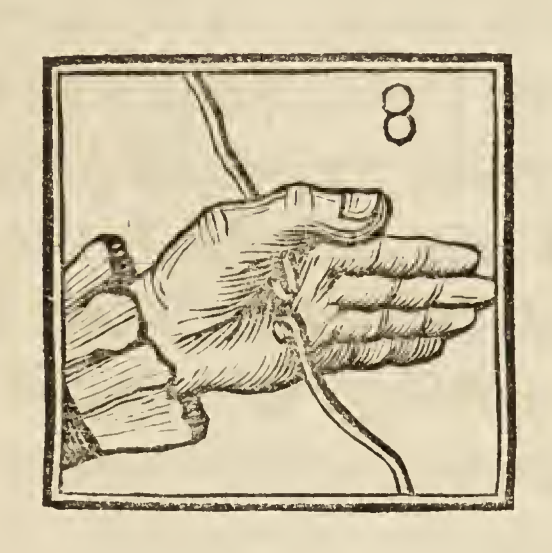
émanations électriques & des vapeurs aériformes, un tour de passe-passe qu'on fait avec la baguette divinatoire. Il est évident que de pareilles explications sont calquées sur le discours de Sganarelle, dans la Piece du *Médecin malgré lui*, lorsqu'il explique, par les humeurs peccantes, comment la fille de Géronte ne peut pas parler; on y trouve des mots qui ne signifient rien, & voilà tout, *cabricias arci turam catelamus*, c'est la vraie raison pour laquelle votre fille est muette; *ossabundus nequeis potarium*; & voilà pourquoi les vapeurs font tourner la baguette; *ocus bocus tempera bonus*; & voilà pourquoi un homme peut avoir une dent d'or.

Ne croyez pas, dit alors M. Hill, que ces sortes d'explications soient absolument inutiles à ceux qui les donnent. Un galimathias, quel qu'il soit, en impose toujours à quelqu'un; la théorie la plus obscure trouve toujours des partisans, parce qu'il y a des gens qui n'admirent que ce qu'ils n'entendent point : les explications énigmatiques ont un autre avantage; elles sont ordinairement

ſi pleines de phébus & de néologiſme, & en même-tems ſi longues, qu'une infinité de perſonnes aiment mieux croire l'Auteur ſur ſa parole que de lire une diſſertation ſans fin.

Je ne ſais ſi M. Hill croyait avoir réduit au ſilence le faiſeur de tours; mais celui-ci lui répliqua vivement que toutes ſes obſervations étaient fauſſes & erronées. Je ne peux, dit-il, réfuter en détail tout ce qu'on vient de dire contre moi; mais je m'en vais répéter le dernier tour, & le dévoiler moi-même à la Compagnie, pour faire voir qu'on ne connaît rien à mes opérations; auſſi-tôt il ſe fit lier les deux pouces, & ouvrant enſuite les deux mains, il les fit examiner de tous côtés, pour prouver qu'il n'avait pas retenu, comme le prétendait M. Hill, une partie du ruban entre ſes doigts. M. Hill voulut parler pour dévoiler cette nouvelle ſupercherie; mais le Jongleur lui coupa la parole, & fit obſerver lui-même à la Compagnie, qu'il faiſait uſage de deux rubans, tenant enſemble par un petit crochet qu'il cachait adroitement entre le pouce & le

métacarpe de la main gauche. Ce crochet était assez court, pour qu'en le pressant de l'index de la main droite, on pût facilement dégager la main gauche en désunissant les deux rubans. *Voyez la fig.* 8.



Ici M. Hill voulut répliquer qu'il connaissait ce dernier moyen; mais qu'on n'en avait pas fait usage dans le premier cas, parce qu'il avait vu employer un ruban entier, &c. Mais les satellites de Pilferer, distribués dans toutes les parties de la Salle, firent un brouhaha qui empêcha M. Hill de se faire entendre; ensuite on vit un exemple frappant de ce penchant naturel, qui nous porte à imiter certains mouvemens qu'on voit dans autrui; car de même que le rire, les pleurs, le bâillement, la terreur & les

convulſions magnétiques ſe communiquent & ſe propagent quelquefois par imitation ; on vit que les exclamations forcées & l'admiration ſimulée des Comperes, produiſirent dans toutes les têtes chaudes une admiration réelle, qui fut portée, je ne dis pas juſqu'à l'enthouſiaſme, mais juſqu'à la folie. Les têtes froides, qui étaient en petit nombre, furent les ſeules préſervées de la contagion ; & l'on décida, à la pluralité des voix, que M. Hill était un impoſteur, & que l'incomparable Pilferer était pour le moins un très-grand perſonnage.

Le Bohémien voyant que l'aſſemblée ſemblait avoir ſur les yeux un voile épais qui l'empêchait de voir la vérité, voulut profiter de cet aveuglement pour faire paſſer des propoſitions abſurdes ; il ſavait que c'était-là le vrai moyen d'obtenir le plus grand nombre de ſuffrages ; il était ſi perſuadé de la crédulité populaire, qu'il diſait en lui-même *quò abſurdiùs eò meliùs.*

Je vous ai appris MM., dit-il, d'un air grave & naïf, que lorſque j'étais priſonnier de guerre à Calcutta, (*c'était, s'il m'en*

ſouvient, le 29 Septembre,) je me délivrai très-facilement des fers dont on avait voulu me charger au fond d'une priſon; celui de vous qui m'a interrompu dans ma narration m'a empêché de vous conter le plus beau de l'hiſtoire ; vous ſaurez donc qu'il n'y avait pas deux minutes que j'étais enchaîné, & le geolier n'avait pas encore achevé de verrouiller les portes du cachot, que je m'étais échappé par le trou de la ſerrure.

Ici, un murmure général lui fit comprendre qu'il avait porté les choſes un peu trop loin, & que les eſprits ne paraiſſaient pas diſpoſés à l'en croire ſur ſa parole. Cependant enhardi par ſes premiers ſuccès, il ne déſeſpéra point de venir à bout de ſon entrepriſe, & continua de cette maniere : Je ſais MM. que j'annonce une choſe incroyable, & que par le deſir de vous plaire, je m'expoſe au riſque de paſſer pour un menteur; mais daignez m'écouter juſqu'à la fin, & vous ſerez de mon avis : n'eſt-il pas vrai qu'il fut un tems où l'on croyait qu'il était impoſſible de braver la foudre, où l'on regardait comme téméraires toutes les entrepriſes

des ſavans à cet égard : tout cela empêchera-t-il qu'il n'y ait bientôt autant de manufactures de Para-tonnerres, qu'il y a de magaſins de Para-pluies? d'une autre part n'a-t-on pas vu en Europe d'illuſtres Académiciens prouver par $a + b - \frac{b}{c}$, que l'animal à deux pieds & ſans plume ne pourrait jamais diſputer à l'aigle l'empire des airs ; que toutes les tentatives à cet égard étaient une ſuite naturelle de l'amour du merveilleux ; que les Poëtes n'avaient donné des ailes à Dédale que pour amuſer l'imagination, mais que la Fable de l'imprudent Icare ne pourrait jamais ſe réaliſer : qu'a-t-il réſulté de cette prétendue démonſtration? Le génie briſant toutes entraves, a paſſé les bornes que le calcul voulait lui preſcrire, & l'heureux Pilatre, après avoir perfectionné l'Art de Montgolfier, obtient aujourd'hui le ſuffrage des Rois, en planant majeſtueuſement ſur les nuages.

Ici Pilferer fut généralement applaudi ; croyez donc, ajouta-t-il, qu'il n'eſt rien d'impoſſible à l'homme, qu'un génie ſupérieur peut franchir toutes les barrieres,

&

& vaincre des difficultés qui paraiſſent inſurmontables au vulgaire des Philoſophes, & qu'il exiſte dans la nature des moyens ſecrets connus des ames privilégiées, à l'aide deſquels un homme peut non-ſeulement paſſer à travers le trou d'une aiguille, mais encore ſe rendre tout-à-fait inviſible, ce qui peut être bien utile dans pluſieurs occaſions, ſoit en politique, ſoit en amour. Au reſte, je n'exige point qu'on me croye ſur ma parole, j'en appelle à l'expérience: *Non verbis, ſed operibus credite.*

SECTION III.

Divers ſecrets pour tirer en apparence des écus d'une bourſe ſans l'ouvrir.

CES dernieres paroles prononcées d'un ton qui porta la perſuaſion dans tous les eſprits, firent croire à toute l'Aſſemblée qu'on allait voir quelque expérience étonnante & ſublime. Cette idée trompeuſe fut conçue avec d'autant plus de facilité, que

dans cette erreur le cœur était de moitié : chacun desirait dans ce moment de voir des choses merveilleuses, & l'on s'imagine toujours facilement ce que l'on desire.

Un instant après, on fut effectivement bien étonné, non pas de voir l'expérience miraculeuse qui venait d'être annoncée, mais de voir que le grand prometteur, au lieu de tenir sa parole, ne présentait à la Compagnie qu'une puérilité. Il fit voir une bourse dans laquelle étaient des écus de 6 livres, qu'il faisait sonner en la secouant. Il proposa d'en tirer ces écus sans ouvrir la bourse, & conclut de là qu'un homme pouvait, par le même moyen, sortir d'un cachot sans en ouvrir la porte.

Vous voyez, me dit alors en riant M. Hill, que les opérations d'un Faiseur de Tours sont autant d'utiles leçons. La derniere qu'on vient de nous proposer est pour le moins aussi instructive & aussi parlante que la Fable de la Montagne en travail.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Pilferer comprit que M. Hill connaissait

le Tour dont il s'agiſſait dans ce moment, & craignant qu'il ne l'expliquât, il ſe plaignit amerement de ce que certaines perſonnes ſemblaient prendre plaiſir à l'embarraſſer. Si ces perſonnes étaient aſſez inſtruites, ajouta-t-il finement, pour enſeigner les vrais principes de mon Art, je ne pourrais pas en être fâché, puiſque leurs efforts tendraient alors au progrès des lumieres ; mais comme on ne voit en elles que de la préſomption avec un grand fond d'ignorance, & des diſpoſitions propres à la conſerver, j'ai d'autant plus de raiſon de m'en plaindre, que leur principal but eſt de me rendre odieux & d'en impoſer au Public.

Quelque gratuite & mal fondée que fût cette accuſation, elle fit le plus grand effet ſur les eſprits faibles, puiſqu'ils crurent ſur ſa parole un homme qui, depuis une heure, ne les amuſait que par des menſonges ; dans le même inſtant l'eſſaim des Comperes diſperſés dans le parterre fit un bourdonnement qui nous obligea de garder le ſilence. Le Bohémien raſſuré par le ſecours des

Tartares qu'il avait ſoudoyés, continua de cette maniere :

Je ne puis, Meſſieurs, paſſer moi-même aujourd'hui dans le trou d'une aiguille ou dans le goulot d'une bouteille, parce que je n'ai pas les ſimples qui ſervent pour cette expérience vraiment ſinguliere.

Alors un homme de l'amphithéâtre l'interrompit, en s'écriant d'une voix forte, qui annonçait ſon mécontentement : Je ſoupçonne en effet que, pour votre expérience, il faudrait des ſimples, & que vous ne trouvez pas en nous aſſez de ſimplicité ; mais ſi c'eſt des plantes qu'il vous faut, nommez-les moi, je les enverrai querir chez mon Herboriſte. Monſieur, répondit le Bohémien, avec un air reſpectueuſement hypocrite, la principale de ces plantes s'appelle en Latin *Semper viridis* ; en Arabe, *Eproukemou* ; en Anglais, *Always green* ; en Langue Japonaiſe, *Kariontou* ; en Etruſque, *Moskargouné*. — Je n'ai pas beſoin de ta kyrielle, répliqua la voix forte de l'amphithéâtre, nomme-la ſeulement en Hollandais. Le

Bohémien répondit, qu'étant étranger au Cap de Bonne-Eſpérance, il ne pouvait ſavoir le nom des plantes en langage vulgaire, & que, d'ailleurs, celle dont il avait beſoin, n'était point chez les Herboriſtes du voiſinage, puiſqu'on ne la trouvait que dans les déſerts de l'Arabie. Ne croyez pas, continua-t-il avec audace, que j'invente ceci pour me diſpenſer de faire le Tour que je vous ai promis ; il doit m'en arriver demain par un vaiſſeau qui vient de la Mer Rouge ; & ſi elle eſt telle que je l'ai demandée, c'eſt-à-dire, ſi on l'a cueillie la veille de la Saint-Jean, pour qu'elle ſoit douée de toute ſa vertu, vous ſerez, dans peu de jours, le témoin irrécuſable de ſes merveilleux effets. En attendant, je vous prie de vous contenter du Tour que je viens de vous offrir, & qui prouve mieux qu'on ne croirait d'abord combien il eſt facile à un homme de paſſer dans le goulot d'une bouteille ; en effet, Meſſieurs, dit-il, en ſecouant les écus dans la même bourſe, un homme quelconque eſt toujours plus petit, reſpectivement au goulot d'une bouteille, que ne l'eſt un

écu de 6 liv., eu égard aux pores imperceptibles du drap qui forme cette bourſe : or, je peux faire paſſer inviſiblement des écus à travers les pores de ce drap : donc je pourrai, à plus forte raiſon, entrer moi-même dans une bouteille. Alors il fit manier cette bourſe par différentes perſonnes, & l'on vit qu'elle était formée de douze morceaux de drap, ſi bien couſus par-tout, qu'on ne voyait aucune ouverture ; cependant, un inſtant après, en la tenant dans ſes mains, qu'il couvrait d'un chapeau, il ôta les écus, & fit voir que la bourſe était auſſi bien fermée qu'auparavant. M. Hill en examina les coutures, & n'y vit aucune eſpece de ſupercherie ; une perſonne de la Compagnie nous dit qu'il n'y avait, dans ce Tour, qu'un peu d'eſcamotage ; que Pilferer avait mis ſubtilement dans ſa poche la premiere bourſe où étaient les écus pour y ſubſtituer une bourſe vuide parfaitement ſemblable, & que tous les Spectateurs prenant celle-ci pour la premiere, on s'imaginait naturellement que les écus en étaient ſortis, quoiqu'ils fuſſent toujours dans la

même ; au reſte, ajouta la même perſonne en parlant à Pilferer, pour achever de le convaincre par un argument *ad hominem*, la premiere bourſe & les écus ſont actuellement dans la poche droite de votre habit ; car c'eſt-là que vous avez porté rapidement la main ſous prétexte de prendre de la poudre de ſympathie.

La meilleure maniere de réfuter cette objection, était pour le Bohémien de faire voir qu'il n'avait aucune bourſe dans la poche droite de ſon habit, & de permettre qu'on y mît la main ; mais il ne jugea pas à propos d'employer cette réponſe, ce qui fit croire pour un moment qu'il était pris au trébuchet. Cependant cet homme, pêtri de ruſes, ne manqua pas de reſſources ; il tendit un piege qui lui réuſſit parfaitement ; il éluda la difficulté par une défaite, que la plupart des Spectateurs regarderent comme une réponſe triomphante : Il exiſte, dit-il, un moyen bien ſimple & bien certain de vous prouver que je n'eſcamote point la bourſe où ſont les écus ; c'eſt d'y fondre de la cire, d'y faire appoſer le cachet de

plusieurs personnes, & de faire vérifier ces cachets avant & après l'opération, pour démontrer que c'est la même bourse, qui, sans avoir aucune ouverture, peut se trouver tantôt pleine & tantôt vuide. On accepta la proposition. Pilferer passa pour un moment derriere la toile, & reparut bientôt après avec une bourse pleine d'écus construite en apparence comme la premiere; on y posa deux cachets; Pilferer la couvrant d'un chapeau, en tira successivement quinze écus de 6 liv. qu'il jetait un à un sur le théâtre à mesure qu'il les ôtait. Quand il eut fini, on vérifia les cachets, & il fut généralement reconnu que la bourse qui était actuellement vuide, était la même que celle où étaient auparavant les écus de 6 liv. On fut si occupé à vérifier les cachets, qu'on ne porta aucune attention sur le point essentiel, qui faisait, dans ce moment, le vrai nœud de l'affaire. Quoique la bourse ressemblât extérieurement à celle dont on avait examiné les coutures, elle en était cependant bien différente. Une de ses douze coutures était faite de façon qu'on pouvait

facilement en écarter les bords : quand on pinçait le drap pour le tirer d'une certaine maniere, deux fils différens qui la formaient cédant alors à l'effort des doigts, présentaient une espece de petite grille à barreaux paralleles, à travers lesquels on pouvait faire passer un écu de 6 liv. Une autre maniere de tirer les morceaux de drap rapprochait les bords de la couture, & faisait disparaître les fils.

Cette construction étant connue de beaucoup de personnes, le Bohémien s'imagina que ce Tour ne produirait pas beaucoup de surprise, & qu'il était nécessaire de porter l'attention des Spectateurs sur un nouvel objet; il s'en tira par une ruse nouvelle qui prouve en même temps combien cet homme était fécond en ressources, & combien il était persuadé de la faiblesse de l'esprit humain; il parla lui-même du moyen qu'il venait d'employer; & quoiqu'il s'en fût réellement servi, il fit croire qu'il n'en avait jamais fait usage: Je sais, dit-il hardiment, qu'on vend des livres où l'on explique la maniere de faire des coutures qu'on peut ouvrir & fermer à

volonté ; mais les auteurs de ces ſortes d'ouvrages ne connaiſſent point les vrais ſecrets de mon art ; je n'ai jamais employé de ſtratagêmes auſſi groſſiers que ceux qu'ils prétendent enſeigner au Public. Voici, continua-t-il en montrant une bourſe de tricot, une piece qu'on ne ſoupçonnera ſûrement pas d'être mal couſue, je vais m'en ſervir pour faire le même Tour ; & vous conviendrez bientôt que je n'emploie ni les fauſſes coutures pour tirer les écus d'une bourſe, ni les fauſſes portes pour ſortir d'une priſon ; mais, ajouta-t-il, je fais attention qu'en exécutant le tour, avec une bourſe que je fournirai moi-même, on m'accuſera peut-être d'y avoir fait quelques préparatifs : qu'on me fourniſſe donc une bourſe telle qu'on jugera à propos ; qu'on préfere ſi l'on veut un bas de ſoie ou de laine : quelqu'un en tiendra l'embouchure bien ſerrée, tandis que j'en tirerai un écu avec la même facilité que j'aurais à ſortir d'une priſon. Alors on lui donna un bas de ſoie dans lequel il mit un écu. Il en lia fortement l'embouchure, qu'il donna d'ailleurs à tenir à une perſonne

de la Compagnie ; cependant l'ayant couvert d'un chapeau, comme il avait couvert la bourſe dans les deux tours précédens, il en tira l'écu, & fit remarquer un inſtant après qu'il n'avait pas fait la moindre ouverture dans le pied du bas où il avait d'ailleurs attaché particulierement l'écu en le liant avec un peu de ficelle. *Voyez la fig.* 9.



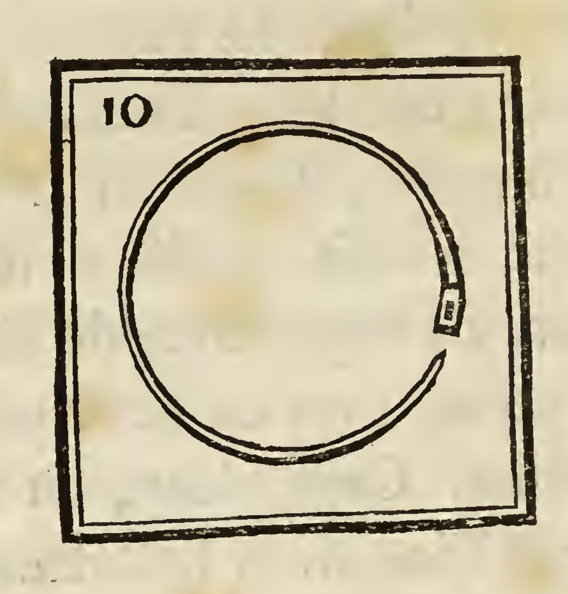
L'adreſſe avec laquelle ce Tour fut exécuté, & le diſcours qui fut prononcé en même temps, me paraiſſaient réunir tous les ſuffrages, lorſque je m'adreſſai à M. Hill pour ſavoir s'il accordait le ſien. J'avoue, me dit-il froidement, que cet homme eſt fort adroit & très-fertile en expédiens ; il ſurpaſſe même tous ſes Confreres par la

maniere ingénieuſe dont il combine ſes Tours pour étayer les plus faibles par les plus forts ; la multiplicité des moyens qu'il emploie pour produire des effets qui ſont les mêmes en apparence, en impoſera toujours au grand nombre. A meſure qu'on dévoile ſes procédés, il en emploie un nouveau pour faire croire qu'on a mal expliqué ſes opérations : lorſque ce plan lui réuſſit, il triomphe en apoſtrophant ſes adverſaires pour entamer une querelle ; & ſi dès le commencement de la diſpute celui qui a donné les premieres explications ſe décide à garder le ſilence pour ne pas ſe compromettre, une certaine partie du Public croit auſſi-tôt que le Faiſeur de Tours a remporté une victoire honorable, parce que les Spectateurs vulgaires ignorent les raiſons qu'on peut avoir pour ne pas lutter contre un Eſcamoteur, & pour lui laiſſer, par ce moyen, une apparence de ſupériorité.

Un homme qui était à côté de M. Hill lui demanda alors s'il pourrait bien expliquer le dernier Tour qu'on venait de faire trois fois ; M. Hill lui répondit qu'il n'avait pas vu

faire trois fois le même Tour. Excusez-moi, dit le voisin, puisqu'on a tiré trois fois des écus d'une bourse ou d'un bas de soie. Pardonnez-moi, répliqua M. Hill, puisque dans le premier de ces trois Tours on n'a rien tiré de la bourse, & qu'on a seulement substitué une bourse vuide à une bourse pleine. Quant à l'expérience du bas de soie, on n'a pas pu en tirer un écu, puisqu'il n'y en avait point. Cependant, dit le voisin, j'ai vu mettre l'écu de 6 liv. dans le bas de soie, & quand on a eu attaché le bas par l'embouchure, l'écu paraissait y être encore par la forme ronde qu'il donnait à la partie du bas qui lui servait d'enveloppe. Je sais bien, répondit M. Hill, qu'on a commencé par mettre l'écu de 6 liv. dans le bas; mais je sais aussi qu'après l'en avoir fait sortir, en secouant le bas comme par mégarde & par distraction, on s'est contenté de faire semblant de l'y remettre, & qu'on y a réellement mis alors une longue aiguille ployée en rond, qui donnait à son enveloppe la même forme qu'aurait pu lui donner l'écu de 6 liv. Cette aiguille ainsi ployée a passé

en tournant entre les fils, & n'y a pas laiſſé plus de traces de ſon paſſage que ſi elle avait été bien droite, *fig.* 10.



Le Faiſeur de Tours laiſſant tomber l'écu de 6 liv. qu'il tenait ſerré entre la naiſſance du pouce & celle du petit doigt, a fait voir qu'il n'y avait plus rien dans le bas, & tout le monde a cru & croit encore que l'écu était ſorti par un trou infiniment petit; d'où l'on conclura peut-être que le Thaumaturge peut paſſer lui-même à travers le trou d'une ſerrure, comme il s'en eſt vanté. Cette explication parut très-ſatisfaiſante & très-judicieuſe à tous ceux qui l'entendirent; mais comme elle ne fut entendue que d'une douzaine de perſonnes, le grand nombre ſe retira tout émerveillé, & crut poſitive-

ment que si Pilferer n'était pas un peu sorcier, il avait au moins découvert dans la nature de nouvelles loix inconnues à toutes les Académies.

CHAPITRE II.

SECTION PREMIERE.

Ancienne méthode de faire le Tour des trois Canifs. Divers moyens de cacher un Compere, & de faire croire qu'on n'en a point, lors même qu'on en emploie plusieurs.

QUELQUE TEMPS après, Pilferer répandit avec profusion, dans toute la Ville, des annonces, dans lesquelles il promettait de faire des tours différens de tous ceux qu'on avait vus jusqu'alors; cependant il ne fit que d'anciens Tours, qu'il avait annoncés sous des noms inconnus, pour faire croire qu'ils étaient nouveaux, & dont quelques-uns parurent nouvellement inventés, parce que l'Agent qu'on employait, quoique connu depuis long-temps, était assez bien déguisé.

M. Hill les devina tous, excepté une petite expérience qui consiste à faire sauter à terre un canif qu'on met avec deux autres dans un gobelet, ou qu'on appuie tout simplement sur ses bords. M. Hill ne découvrit point ce Tour, soit qu'il n'en fût pas assez frappé pour y donner toute son attention, soit parce que dans certains momens il était si paresseux qu'il ne voulait pas se donner la peine de réfléchir, soit enfin parce que les esprits pénétrans, capables de vaincre de grandes difficultés, s'endorment quelquefois, & sont arrêtés par les plus petits obstacles. Quoi qu'il en soit de la cause qui empêcha M. Hill de faire usage de sa pénétration ordinaire, il ne faut pas conclure de-là qu'il n'avait point d'aptitude à expliquer les Tours, parce que, comme le dit sagement le judicieux Horace dans le Poëme didactique qui est le chef-d'œuvre de cet Écrivain, & qu'on regardera dans tous les siecles comme le code du bon sens & de la raison,

Quandoque bonus dormitat Homerus.

L'illustre ami de Mécene était trop éclairé pour

pour croire qu'on pouvait juger un homme par une ſeule négligence ; bien différent à cet égard de quelques Auteurs du troiſieme ordre, qui prétendent juger d'un Ouvrage entier par une ſeule phraſe, & qui, s'érigeant en juges dans une cauſe qui n'eſt pas de leur compétence, croient trouver une erreur là où il n'y en a point, & concluent de cette erreur ſuppoſée, & non prouvée, que l'Ouvrage entier ne contient que des abſurdités, & que l'Auteur vaut auſſi peu que l'Ouvrage.

M. Hill n'eut pas la patience de paſſer vingt-quatre heures ſans ſe faire expliquer le Tour qu'il n'avait pu deviner ; il fut donc trouver l'Eſcamoteur après la ſéance ; & celui-ci dévoilant ſon ſecret pour ſix ducats, apprit à M. Hill qu'il fallait gliſſer au fond du verre un petit écu attaché à un fil, & qu'un Compere tirant un bout de ce fil à l'inſtant choiſi par la Compagnie, faiſait ſauter celui des canifs qui était appuyé ſur le petit écu.

M. Hill, fâché d'avoir payé ſi cher un Tour qu'on exécutait par un moyen auſſi

ignoble, en fit des reproches au Bohémien, qui lui répondit de cette maniere : Qu'importe le moyen dont je me sers, pourvu que je parvienne à mon but, qui consiste à produire le plus grand étonnement possible, pour attirer à mon Spectacle un grand concours de monde, & par ce moyen escamoter au Public un grand nombre de ducats. Les vrais connaisseurs savent par expérience que les procédés les plus grossiers sont quelquefois les meilleurs pour exciter l'admiration, parce que le Spectateur vulgaire qui voit des effets frappans, ne peut s'imaginer qu'ils puissent provenir d'une si simple cause.

Bientôt après, M. Hill m'ayant raconté ce qui venait de se passer, & la dépense qu'il avait faite pour apprendre le plus petit de tous les Tours ; je lui fis un reproche amical de son trop grand empressement à se faire instruire d'un secret qu'il aurait pu dévoiler lui-même s'il avait voulu se donner la peine de réfléchir ; & j'ajoutai que dans tous les cas j'aurais pu l'instruire moi-même sur cet article : quoi ! me dit-il, vous con-

naiſſiez ce Tour! hé! comment avez-vous pu deviner qu'il y avait un Compere? j'avoue que je n'aurais jamais ſoupçonné qu'on employât un moyen auſſi trivial; je lui répondis alors que je ne l'avais pas deviné; vous avez donc payé pour le ſavoir, me dit-il: je n'ai pas payé non plus, lui répliquai-je; mais je l'ai appris par des circonſtances favorables que le haſard m'a procurées, 1°. dans une occaſion où on faiſait ce Tour, j'ai vu gliſſer un petit écu au fond du gobelet, ce qui m'a fait ſoupçonner qu'il pouvait bien y avoir un fil & un Compere. 2°. Ce ſoupçon me rendant plus attentif & plus clair-voyant, m'a fait entrevoir la main du Compere dans l'inſtant où il tirait le fil. 3°. Un de mes amis qui a vu la main du Compere en pareille circonſtance, m'a aſſuré qu'il lui avait donné un petit coup de canne ſur les doigts pour lui prouver qu'on l'avait apperçu. 4°. Enfin, le Compere qui a tiré lui-même le fil pendant quatre ans pour faire ce Tour, eſt venu l'autre jour chez moi, & m'a tout avoué ſans difficulté, ſoit parce que ce n'était pas la peine

de me cacher ce que je ſavais déja, ſoit parce qu'il deſirait que je fiſſe un troc avec lui en l'initiant dans quelques-uns de mes ſecrets dont il était curieux.

M. Hill, propriétaire d'un Tour qu'il mépriſait & qu'il croyait avoir payé trop cher, ne fit aucune difficulté de l'enſeigner à tous ſes amis; la renommée le portant bientôt de bouche en bouche, le publia en peu de temps dans tous les quartiers de la Ville; & les Citoyens en général penſerent que la plupart des Tours qu'on avait tant admirés chez Pilferer, ſe faiſaient comme celui des trois caniſs à l'aide d'un Compere.

Il y avoit déja deux mois que le Bohémien ne paraiſſait plus; on le croyait parti, avec d'autant plus de raiſon que dans ſa derniere ſéance il avait fait ſes adieux au Public; cependant il était retenu dans le pays par différens procès, qui, heureuſement pour lui, venaient de ſe civiliſer. On le croyait déja bien loin lorſqu'il fit afficher qu'il allait donner encore trois repréſentations de pluſieurs Tours inconnus, ajoutant finement à cette promeſſe des particu-

larités qui devaient lui attirer un grand concours de monde ; cependant, dans ces nouvelles féances, il fit à-peu-près les mêmes Tours qu'il avait faits jufqu'alors;& quoiqu'il employât un Compere, il fit croire qu'il n'en avait point par un tiffu de rufes dont le Public n'a jamais eu l'idée : Meffieurs, dit-il avec un air de bonhommie qui perfuada à toute l'Affemblée que la vérité était fur fes levres, & la fincérité dans fon cœur ; c'eft à tort qu'on a fait courir le bruit que j'ai un Compere derriere la cloifon. Otant alors de cette cloifon deux morceaux de bois mal cloués, qu'il avait eu la précaution de faire attacher légerement pour avoir plus de facilité à les arracher : Voyez vous-mêmes, continua-t-il avec fécurité, s'il y a quelqu'un de caché derriere les planches. Enfuite entrant dans une efpece d'enthoufiafme, & prenant par le bras trois jeunes gens qui étaient fur le théâtre, il les pria de paffer derriere la cloifon, & de certifier au Public que ce Compere dont on parlait tant était un être imaginaire.

Le Public fut bien trompé par leur témoi-

gnage, car il ne ſavait pas que ces trois perſonnes étaient elles - mêmes des Comperes déguiſés, qui, trouvant leur quatrieme Confrere derriere la cloiſon, burent avec lui deux bouteilles de vin à la ſanté des bonnes gens, & s'approcherent alternativement du trou qu'on venait de former en arrachant des lambeaux de planches, d'où regardant le Public comme par une fenêtre, ils l'amuſerent par des pantomimes & des grimaces, & lui certifierent qu'il n'y avait jamais eu de Comperes.

Ce ſtratagême, auquel on ne s'attendait point, forma une eſpece de coup de théâtre qui en impoſa au commun des Spectateurs; & les gens d'eſprit, qui n'en furent point dupes, furent ſi contens d'en avoir ri, qu'ils firent ſemblant de tout croire, & témoignerent, en applaudiſſant à cette farce, combien ils étaient ſatisfaits qu'on l'eût inventée.

Bientôt après le Bohémien boucha d'un morceau de tapiſſerie le trou qu'il avait fait à la cloiſon en arrachant un morceau de planche mal cloué, & continua de faire

des Tours qui ſuppoſaient l'aſſiſtance d'un Compere, mais qui, ſelon Pilferer, ſe faiſaient par un ſimple méchaniſme dont il prétendait avoir le ſecret.

Il mit ſur une table un Automate habillé à la Turque, qui, par ſes mouvemens, répondait à une infinité de queſtions ; mais comme ces mouvemens étaient libres & ſpontanées, obéiſſant à la voix de quiconque leur commandait ; comme on vit d'ailleurs que l'Aûtomate était appuyé ſur une table clouée ſur le théâtre, on penſa avec raiſon qu'il y avait des fils cachés dans les pieds de la table, & que le Compere, par leur ſecours, agitait des baſcules pour faire remuer l'Automate ſelon le beſoin ; quelqu'un en fit la remarque, & Pilferer donna pour réponſe, qu'en Pruſſe, en Allemagne, en Pologne, à Veniſe & à Naples, il avait fait chez différens Seigneurs l'expérience de l'Aûtomate, en le poſant par terre ou ſur une chaiſe au gré de la Compagnie. Je ne peux pas faire aujourd'hui l'experience de cette maniere, continua-t-il, parce que le méchaniſme n'eſt pas monté pour cela ;

mais je peux, ſi on l'exige, arracher la table & la déclouer pour faire voir qu'il n'y a aucun fil d'archal dans ſes pieds. Alors faiſant de faibles efforts pour la déclouer, il parut ne pas pouvoir en venir à bout, & continuant de tirer la table de maniere à faire croire aux eſprits les plus difficiles qu'il avait envie de la tranſporter ailleurs, il prononça ces mots: *Voulez-vous abſolument que je l'arrache?* Un grand nombre de Spectateurs s'écria à pluſieurs repriſes: *Oui*, *oui*, *qu'on l'arrache*; mais les Comperes diſtribués dans le parterre s'écrierent en même-temps: *Non, non, qu'elle reſte.* Alors toute l'Aſſemblée ſe trouva diviſée en deux factions oppoſées, dont l'une criait *oui*, & l'autre *non*; & dans cette eſpece de combat, qui dura un demi quart-d'heure, les Comperes, comme plus obſtinés, remporterent la victoire en criant les derniers.

Pilferer, ſelon ſes deſirs, s'en tint à leur déciſion, & donna à entendre que c'était par pure politeſſe; la table & les fils d'archal, cachés dans ſes pieds, reſterent donc à leur place, & l'offre ſeule que le Jongleur

venait de faire, d'arracher cette table pour prouver qu'il n'y avait point de fil d'archal, paſſa pour une preuve inconteſtable qui devait démontrer aux plus incrédules, qu'il n'y avait ni fil ni Compere.

Après ce Tour, on fit l'expérience de la montre pilée dans un mortier (*voy.* le Chapitre 23 du premier volume); & comme je m'apperçus qu'on ne faiſait pas la ſubſtitution à l'aide d'un pilon creux dont on ſe ſert ordinairement; comme, d'ailleurs, Pilferer n'eſcamota pas lui-même la montre avec la main, puiſqu'il la fit poſer par autrui, je penſai que la ſubſtitution s'était faite à l'aide d'un Compere. Mais le Compere ne pouvait pas, dans ce cas-ci, être caché derriere la cloiſon, puiſque la table était iſolée au milieu du théâtre, & diſtante de la cloiſon d'environ 7 à 8 pieds : M. Hill s'imagina qu'il y avait un autre Compere caché dans le tiroir de la table; ce qui le confirma dans cette idée, ce fut la grandeur du tiroir, qui paraiſſait avoir les dimenſions néceſſaires pour contenir au moins un enfant de 10 à 12 ans. M. Hill, pour diſſiper ce

ſoupçon, pria Pilferer d'ouvrir ce tiroir; mais celui-ci répondit qu'il en avait perdu la clef: Ne croyez pas, dit-il, qu'il y ait quelqu'un de caché, car je peux répéter l'expérience par-tout ailleurs. Auſſi-tôt il porta le mortier ſur une autre table où il n'y avait point de tiroir aſſez grand pour contenir une perſonne; le Tour réuſſit également: mais M. Hill fit remarquer que la table était ſur des roulettes, & qu'avant de faire le Tour, Pilferer l'avait pouſſée peu à peu comme par mégarde, pour l'approcher de la cloiſon, derriere laquelle il y avait un Compere, qui, dans ce cas-ci, pouvait avoir fait la ſubſtitution à la place de celui qui était caché dans le tiroir de la premiere table: Vous ſavez bien, dit alors le Bohémien, qu'il n'y a pas de Compere derriere les planches, puiſque voilà trois Meſſieurs qui certifient n'avoir pu le trouver.

En ſuppoſant, dit M. Hill, qu'ils aient dit la vérité pour l'inſtant où ils étaient derriere la cloiſon, cela ne prouverait point que le Compere n'y eſt pas actuellement,

puiſqu'il peut y être venu depuis cet inſtant-là. Paſſez derriere la cloiſon, dit Pilferer, pour vous aſſurer par vous-même qu'il n'y eſt point. J'aurai beau y paſſer, dit M. Hill, s'il prend la fuite avant que j'y arrive, je ne le trouverai pas. Paſſez-y toujours, dit le Bohémien, je vais répéter le Tour ſur la même table; & ſi vos ſoupçons ſont bien fondés, il faudra bien qu'il revienne. Cela eſt vrai, dit M. Hill, pourvu que cette fois-ci vous n'eſcamotiez pas vous-même la montre, ſoit avec la main, ſoit à l'aide d'un pilon creux. Partez avec confiance, répliqua Pilferer, en pouſſant M. Hill pour le conduire derriere la cloiſon, tandis que vous tâcherez en vain de trouver le Compere derriere les planches, mille perſonnes veilleront ſur moi, pour vous certifier à votre retour que j'ai fait mon opération, ſans tricher en aucune maniere.

M. Hill étant paſſé derriere la cloiſon, le Tour fut exécuté pour la troiſieme fois; je dépoſai moi-même la montre dans le mortier que je couvris d'une ſerviette portée ſur trois bouteilles; bientôt après je donnai

cinq à ſix coups de pilon dans le mortier, après quoi on n'y trouva que des morceaux de montre briſés & fracaſſés. Je les recouvris de la même ſerviette, & je les laiſſai un inſtant comme pour leur donner le temps de revenir à leur place, & de reprendre leur premiere forme ; & enfin je tirai du mortier la montre toute entiere telle qu'elle était auparant ; Pilferer n'avait touché ni le pilon, ni la montre, ni le mortier. Dans ces circonſtances il n'était guere poſſible d'expliquer ce Tour ſans ſuppoſer le ſecours d'un Compere ; mais M. Hill nous aſſura très-poſitivement, quoique en ſouriant, qu'il n'avait pas vu de Compere derriere la cloiſon. Quand M. Hill fut revenu auprès de moi, je lui demandai ce qu'il penſait de tout ceci : Je penſe, me répondit-il, que mes ſoupçons étaient bien fondés, & que le Compere exiſte derriere les planches, quoique je ne l'aie pas vu. Comment cela, lui répliquai-je ! C'eſt, me dit-il, que la cloiſon derriere laquelle j'ai paſſé ſe trouve double ; c'eſt-à-dire quelle eſt compoſée de deux cloiſons paralleles arrangées de maniere

qu'elles paraiſſent n'en faire qu'une, mais aſſez éloignées l'une de l'autre pour cacher un homme; voilà ce qui m'a empêché de voir le Compere. Surpris de cette ruſe dont je n'avais jamais eu l'idée, je paſſai moi-même derriere les planches pour vérifier le fait: mais quel fut mon étonnement quand au lieu de trouver cette double cloiſon dont M. Hill venait de me parler, je ne vis qu'une groſſe poutre perpendiculaire qui ſemblait porter le poids de tout le plancher ſupérieur! Elle touchait la cloiſon & réſonnait comme un tonneau vuide, quand on la frappait, ce qui me fit croire qu'elle était compoſée de quatre planches clouées enſemble pour cacher le Compere. Je courus vers M. Hill pour lui dire d'abord qu'il n'y avait pas de double cloiſon; il me répondit auſſi-tôt que la ſeconde cloiſon était faite de papier collé ſur toile, ſoutenue par un chaſſis; & qu'étant ainſi très-portative, le Compere en ſe retirant pouvait l'avoir emportée avec lui. Alors je lui parlai de la poutre creuſe que j'avais apperçue: Je vois ce que c'eſt, dit M. Hill; c'eſt ici le comble de la ruſe &

le plus adroit de tous les artifices ; vous ſaurez, ajouta-t-il, que dans l'inſtant où je tâtonnais derriere la cloiſon pour découvrir le Compere, il eſt venu une femme (c'était une Commere) qui m'a prié de regarder ſans rien toucher, & de ne rien révéler à l'Aſſemblée dans le cas où j'appercevrais quelque choſe. Je le lui ai promis, & je tiens ma parole, en ne parlant à la Compagnie, ni de la Commere, ni de la cloiſon que j'ai apperçue. Je penſe, continua M. Hill, que par un excès de prudence & d'induſtrie, on avait fait des préparatifs pour me faire repentir de mon indiſcrétion, dans le cas où j'aurais manqué à ma promeſſe, en révélant le ſecret de la Commere & de la double cloiſon. De plus, on aurait peut-être deſiré que j'euſſe fait cette révélation à la Compagnie, pour avoir le plaiſir de me mettre dans l'embarras, & de me faire ſiffler par le Public, en lui faiſant voir enſuite qu'il n'y avait ni double cloiſon, ni Commere ; toutefois on s'était réſervé la poutre creuſe pour continuer, à l'inſu du Public, de mettre à profit les ſecours du

Compere, nonobſtant les recherches que les curieux & les incrédules pourraient aller faire derriere les planches. Cependant, continua M. Hill, gardons le ſecret que j'ai promis, & jouiſſons de la ſurpriſe des Spectateurs.

Elle fut grande cette ſurpriſe, quand M. Hill aſſura pour la ſeconde fois qu'il n'avait point apperçu de Compere derriere la cloiſon : cependant il reſtait encore des eſprits rétifs, qui, ſans pouvoir donner aucune raiſon plauſible de leur incrédulité, refuſaient leurs ſuffrages à Pilferer ; mais il fit ſur la fin une opération par laquelle les plus incrédules devinrent ſes proſélytes.

SECTION II.

Objection d'un genre ſingulier. Nouvelle méthode de faire ſauter un canif.

ON a fait courir le bruit, dit le Bohémien, que je faiſais mes tours à l'aide d'un Compere : je vais démaſquer l'impoſture &

démontrer la fauffeté de cette imputation d'une maniere bien victorieufe ; ce ne fera pas en vous cachant les moyens dont je fais ufage, car alors le myftere dont mes expériences feraient revêtues, vous ferait encore foupçonner une fupercherie nouvelle dans la maniere de cacher ce Compere que vous avez tant à cœur. C'eft donc en vous dévoilant moi-même mes fecrets, que je veux démontrer la futilité des explications qu'on a prétendu vous donner ; n'attendez pas cependant que je vous explique chaque Tour en particulier, ce ferait nuire à ma fortune que de faire une révélation générale ; mais je vais vous en expliquer un feul, & vous jugerez de tous les autres par cet échantillon.

Ab uno difce omnes.

Le Tour des trois canifs, ajouta-t-il, eft un de ceux qu'on attribue au fecours d'un Compere. On prétend que c'eft à l'aide d'un fil, d'un petit écu & d'une main cachée que je produis le mouvement dans cette occafion ; mais un fimple morceau de

reffort

reſſort ployé en cercle, eſt le ſeul agent que j'emploie; je mets dedans un morceau de ſucre aſſez gros pour tenir le reſſort ouvert, & lui donner preſque la forme de la lettre C. J'appuie enſuite celui des canifs que je veux faire ſauter à terre ſur l'extrémité de ce reſſort au fond d'un gobelet, & j'y verſe de l'eau; bientôt après le ſucre ſe fond par la force de l'élément liquide qui le pénetre de toutes parts; le reſſort jouiſſant alors de ſon élaſticité, reprend ſubitement ſa premiere forme, & donne au canif une petite ſecouſſe qui le fait ſauter à terre.

Le Public ne fit pas attention que cette expérience n'était pas la même qu'on avait faite les jours précédens, puiſque dans l'une il s'agiſſait de faire ſauter un canif, préciſément à l'inſtant choiſi par la Compagnie, ce qui ſuppoſe l'aſſiſtance d'un Compere, & que dans l'autre il fallait attendre patiemment que le ſucre fût fondu, ſans donner aux Spectateurs le choix de l'inſtant où le canif devait ſauter: nonobſtant cette différence bien ſenſible pour quiconque veut la

voir, la théorie de Pilferer, appuyée ſur l'expérience, parut ſi lumineuſe, que tout le monde en fut ſatisfait. Le Faiſeur de Tours profita des applaudiſſemens qu'on lui prodigua dans cette occaſion, pour charger des imputations les plus odieuſes les perſonnes qui ſe flataient de connaître ſes Tours, & qui les avaient révélés au Public. On crut dès-lors ſur ſa parole tout ce qu'il débita, & l'on ne fit pas attention que le métier d'un Jongleur ſe réduirait à rien s'il était obligé de dire la vérité quand il fait ſes Tours, & quand il parle de ſes adverſaires.

Cependant M. Hill, mécontent d'avoir donné ſix ducats pour apprendre de Pilferer que le Tour des trois canifs ſe faiſait à l'aide d'un Compere, tandis qu'on pouvait l'exécuter par des moyens phyſiques, alla trouver le Faiſeur de Tours après la ſéance, pour lui faire des reproches de ſa mauvaiſe foi. M. Hill, à ſon arrivée chez Pilferer, fut introduit dans un petit cabinet qui ſervait d'antichambre : on le pria d'attendre un inſtant, parce que le Faiſeur de Tours

était occupé dans ce moment à parler avec une perſonne de diſtinction. M. Hill entendit dans la chambre voiſine une voix inconnue qui diſait : Ce n'eſt pas de m'avoir vendu votre ſecret que je vous blâme ; vous êtes le propriétaire de vos idées, & vous avez le droit de les vendre à quiconque préfere votre ſavoir à ſon argent ; mais vous ne ſauriez vous laver envers moi de m'avoir vendu ſix ducats un ſecret que vous avez enſuite divulgué dans toute la Ville pour rien.

Il n'eſt pas bien difficile, répondit le ruſé Bohémien, dont la voix fut auſſi-tôt reconnue par M. Hill, de me diſculper ſur ce point, & d'obtenir un jugément favorable dans une cauſe où, quoique vous ſoyez ma Partie adverſe, je deſire de vous avoir pour Juge. N'eſt-il pas vrai, Monſieur, continua Pilferer, que puiſque vous êtes venu pour m'acheter mon ſecret, vous me conſidériez à cet égard comme un homme qui avait droit de le vendre, c'eſt-à-dire, comme un Marchand ? cela eſt vrai, dit l'inconnu. Or, continua Pilferer, je le demande à

tout être raiſonnable, un Marchand n'a-t-il pas le droit inconteſtable de vendre ſa marchandiſe à l'un & de la donner à un autre pour rien ? Cela eſt vrai, dit l'inconnu, pour les marchandiſes ordinaires, parce que la piece donnée à l'un n'eſt pas préciſément la même que celle qu'on a vendue à un autre ; d'où il s'enſuit qu'on peut donner à l'un ſans priver l'autre de ſon acquiſition : mais il n'en eſt pas de même d'un ſecret qu'on vient de vendre. Le divulguer, c'eſt lui ôter ſa valeur & ſon exiſtence, & l'on ne peut évidemmcnt le donner ainſi au Public, qu'en le dérobant à l'acheteur qui l'a payé. En ſuppoſant, dit le ruſé Pilferer, que le ſecret dont il s'agit ait perdu ſon exiſtence & ſa valeur par la publicité, je ſerais encore exempt de tout reproche, puiſque la néceſſité où je me ſuis trouvé de le dévoiler pour me défendre contre mes adverſaires, doit être conſidérée comme un de ces accidens fâcheux, imprévus & inévitables, qui font perdre à l'acheteur la choſe vendue, ſans que le vendeur lui doive pour cela ni reſtitution, ni dédommagement. Au

reſte, ajouta Pilferer, je ne ſais ſi vous approuvez mes raiſons ; mais je peux vous aſſurer qu'au fond de mon cœur, elles me paraiſſent très-juſtes, & que ſous ce point de vue, je ſuis au moins excuſable par la pureté de mes intentions.....

L'inconnu paraiſſant peu ſatisfait de ces dernieres raiſons, ſe retira ſans ajouter un ſeul mot.

M. Hill fut introduit, & débuta de cette maniere : Je viens vous faire mes repréſentations ſur la petite convention qui s'eſt paſſée entre nous, & vous dire que je ſuis un peu fâché, non pas de ce que vous avez enſeigné pour rien au Public le vrai moyen de faire le Tour des trois canifs, mais de ce que vous ne m'avez enſeigné, pour ſix ducats, qu'un moyen ignoble, faux & illuſoire. Je ne ſais, dit le Bohémien, ce que vous entendez par un moyen ignoble ; mais je préſume que la nobleſſe des moyens, en quoi qu'elle conſiſte, doit être regardée comme nulle, quand il s'agit de faire illuſion, & qu'on y réuſſit. Quant à ce que vous appellez moyen faux & illuſoire, je

fil tiré par un Compere ne mérite pas cette dénomination, puiſque ce procédé produit un plus grand effet, & puiſque je m'en ſers preſque toujours, & que je dois l'employer encore demain, quoique j'aie aſſuré aujourd'hui que je n'en faiſais jamais aucun uſage. Vous deviez au moins, dit M. Hill, m'enſeigner en même-temps les deux procédés que vous connaiſſiez; afin que je puſſe comme vous les employer tour-à-tour, & pour que dans toutes les occaſions où l'un des deux ſerait connu du Public, je puſſe me ſervir de l'autre comme d'un retranchement favorable contre des adverſaires trop éclairés.

Vous enſeigner deux moyens à la fois, dit Pilferer, je ne le devais pas pour trois raiſons; la premiere, parce que j'ai promis ſeulement de vous enſeigner pour ſix ducats le moyen que j'avais employé juſqu'alors, & non celui que j'emploierais dans la ſuite, & que j'ai tenu ma promeſſe en vous dévoilant le fil & le Compere: la ſeconde, parce que quand nous avons fait notre convention, je ne connaiſſais réellement que le

procédé que je vous ai enſeigné ; & ſi depuis ce temps-là j'ai découvert une nouvelle méthode ; je la dois à la force de mon génie, & je ne crois pas que cela doive m'attirer de reproches ; la troiſieme enfin, parce que dans le cas même où j'aurais connu le ſecond moyen, je ne vous l'aurais pas enſeigné avec le premier pour ſix ducats. -- Je penſe bien, dit M. Hill, que vous ne m'auriez pas enſeigné pour ce prix les deux moyens enſemble ; mais vous auriez pu me les montrer à ſix ducats chacun. Point du tout, dit Pilferer, les deux enſemble vous auraient coûté au moins cent ducats. Pourquoi donc auriez-vous exigé un prix auſſi exorbitant, dit M. Hill étonné, puiſque je n'ai payé le premier de ces deux procédés que ſix ducats ? C'eſt, dit Pilferer, parce que le ſecond moyen eſt infiniment plus précieux que le premier ; mais il ne doit pas l'être davantage, dit M. Hill, puiſque vous ne l'avez pareillement fait payer que ſix ducats à la perſonne qui ſortait d'ici quand je ſuis entré. Comment le ſavez-vous, dit Pilferer en rougiſſant, eſt-ce que vous con-

naiſſez cet homme? Je ne le connais pas, répondit M. Hill; mais comme votre porte était entr'ouverte, & que j'ai attendu un demi quart-d'heure dans votre antichambre, j'ai tout entendu ſans rien écouter.

Ici Pilferer ſe trouva un moment dans l'embarras; mais il était trop fin menteur pour y reſter long-temps. Il eſt vrai, dit-il, que je lui ai donné mon ſecret pour ſix ducats; mais le céder à ce prix, c'était le donner pour rien, & mon intention était réellement de lui en faire un préſent, parce qu'il m'était recommandé par un de mes amis à qui j'ai les plus grandes obligations. A propos, continua le Bohémien, en ceſſant de rougir & prenant un air gai, comme s'il lui était ſurvenu une penſée fort agréable, vous devez ſavoir que chaque procédé pour faire un Tour eſt en lui-même d'une valeur modique, parce qu'on trouve toujours dans la plupart des ſociétés quelque perſonne éclairée qui en a connaiſſance, & qui, en l'expliquant à l'Aſſemblée, le rend à peu près inutile: mais quand on a pluſieurs méthodes pour faire la même expérience,

elles forment autour du Professeur une espece de rempart inexpugnable qui le met à l'abri de tous les coups. Attaqué dans un coin, il se réfugie dans un autre; poursuivi dans celui-ci, il passe à un troisieme & revient au premier; tel qu'on voit un habile maître d'escrime passer rapidement de la tierce à la quarte, & par la vivacité de ses mouvemens aussi prompts que la pensée, employer pour ainsi dire dans le même instant toutes les ressources de son art.; tel un habile Professeur de Physique amusante doit se rendre invincible, en joignant à son adresse habituelle la variété, la multiplicité & la complication de ses moyens. Les différens procédés qu'on emploie pour faire le même Tour se donnent donc une force mutuelle par leur réunion; & l'on ne doit pas être surpris que deux moyens ensemble soient vendus 15 à 20 fois plus cher que ne le serait chacun séparément. Il en est pour ainsi dire de ces moyens comme des chevaux de carrosse qu'on achete au marché; s'ils sont dépareillés, on peut se les procurer à un prix modique; mais

quand on en trouve deux, quatre ou ſix, qui, par l'égalité de la taille & l'aſſortiment des couleurs, ſont propres à former un ſuperbe attelage, le prix auquel on les vend n'a plus d'autres bornes que le luxe ou le caprice de l'acheteur. Vous voyez donc que deux moyens qui ont été vendus ſéparément ſix ducats chacun, peuvent être vendus enſemble cent ducats, ſans qu'il y ait aucune léſion, & ſans que perſonne puiſſe avoir lieu de s'étonner ou de ſe plaindre.

Dans la ſuite de cette converſation, M. Hill remarqua que Pilferer, en plaidant ſa cauſe, mêlait toujours à ſes menſonges quelque bonne vérité qui leur ſervait de paſſe-port, & qu'il ſemblait prendre pour modele ces faux-monnoyeurs qui ont toujours ſur eux de l'argent de bon aloi pour faire paſſer une fauſſe piece. M. Hill paraiſſant enfin ſatisfait des raiſons de Pilferer, n'inſiſta pas davantage, & ſe contenta de lui dire que vraiſemblablement il ne ferait plus le Tour des trois canifs dans cette Ville, puiſque ſes deux moyens étaient connus. Pilferer, après avoir éclaté de rire,

dit qu'il était en état de faire ce même Tour tous les jours pendant un an dans la même Ville, quand même il s'y trouverait des gens aſſez inſtruits pour dévoiler tous les jours ſes moyens, parce qu'en donnant le lendemain un moyen différent, il ferait accroire que l'explication de la veille était fauſſe & trompeuſe. Eſt-il poſſible, dit M. Hill? C'eſt même très-facile, répliqua Pilferer : apprenez que pour faire ſauter un canif je peux employer ſucceſſivement l'aiman, la matiere électrique, la fumée, le vent, l'eau, le ſable, le feu & tous les élémens cachés & déguiſés de mille manieres. Nouveau Protée, je peux paraître tous les jours ſous une forme nouvelle. Comme Dédale je veux conſtruire un labyrinthe qu'on pourra nommer à plus juſte titre que celui de Crete,

Labor & inextricabilis error.

ENÉIDE.

On ne pourra s'y conduire qu'à l'aide d'un fil que je tiendrai moi ſeul entre mes mains; & s'il ſe trouve un eſprit aſſez ſublime pour

me ſuivre dans tous mes détours, je le forcerai du moins à admirer la fécondité de mon imagination..... Mais je me trompe, ajouta-t-il, après avoir héſité un inſtant, je n'ai pas beſoin de faire de ſi grands efforts, je connais la crédulité populaire & la faibleſſe de l'eſprit humain, je ne veux employer de ma vie qu'un fil & un reſſort, & je veux faire accroire à toute la terre que je n'emploie ni l'un ni l'autre, ou corriger le proverbe *ſtultorum infinitus eſt numerus.*

Ce diſcours, quoique un peu exagéré, ſemblait partir du fond du cœur, & porta la conviction dans l'eſprit de M. Hill, qui, intérieurement humilié de n'avoir rien imaginé ſur un Tour qu'on pouvait déguiſer de tant de manieres, réſolut à l'inſtant d'y réfléchir bien ſérieuſement, & s'apperçut auſſi-tôt que pour faire ſauter un canif, on pouvait employer la Méchanique, la Chimie, les Evaporations, les Diſſolutions, les Fermentations & tout ce qui peut produire quelque mouvement, tant dans les arts que dans la nature.

SECTION III.

Le Tour des trois canifs peut ſe faire par tant de moyens différens, qu'on pourrait les multiplier à l'infini. Crainte d'ennuyer le Lecteur, on n'en donne ici que neuf pour exemple.

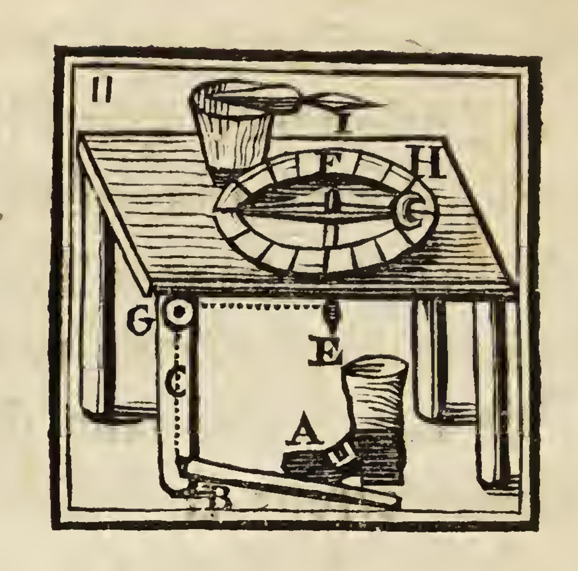
M. HILL, de retour chez lui, ne s'arrêta point à une vaine théorie : il mit d'abord en pratique, ſans témoins, tous les procédés qu'il imagina pour faire ſauter un canif, & donna enſuite une ſéance où il invita pluſieurs perſonnes honnêtes, & Pilferer auſſi. Il y fit dix fois le tour des trois canifs, toujours par un procédé différent; d'abord il dit que pour faire ce Tour on n'avait employé juſqu'alors que des moyens indignes d'un Phyſicien, ſavoir un fil & un ſimple reſſort. Je vais, dit-il, appuyer les canifs ſur les bords du gobelet, afin que tout le monde puiſſe voir qu'ils ne ſont appuyés ni ſur un reſſort, ni ſur un petit écu tiré

par un fil. Ayant enſuite mis ſur les bords du gobelet les trois canifs, il fit ſauter par terre, ſans le toucher celui des trois qu'on avait choiſi, & à l'inſtant que l'on deſira : Je penſe, dit Pilferer, qu'il y a ici un peu de Compérage ! comment cela ſe peut-il, dit M. Hill, puiſqu'en vous approchant du gobelet, vous ne pouvez voir ni fil, ni petit écu ? Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends, dit Pilferer ; il peut y avoir dans la table, ſur laquelle vous poſez le gobelet, un aiman caché, mis en mouvement par un fil tiré par un Compere ; dans ce cas, le fil eſt caché dans les pieds de la table, & je ne peux l'appercevoir ; mais l'aiman, qui, par ce moyen, s'approche du canif mis en équilibre ſur les bords du verre, peut très-bien le mettre en mouvement par ſon attraction & lui faire faire la culbute. Pilferer avait deviné juſte ; mais cela n'empêcha pas M. Hill de faire croire pour un moment à toute la Compagnie que Pilferer s'était trompé : Vous voyez bien, dit M. Hill, ôtant la table de l'endroit où elle était, pour la tranſporter au milieu de la chambre, que

cette table ne tient à rien, & que par conséquent il ne peut pas y avoir dans ses pieds un fil tiré par un Compere ; ensuite pour persuader à l'Assemblée que Pilferer était dans l'erreur, il répéta la même opération avec les mêmes circonstances. Tout le monde crut que Pilferer avait donné une fausse explication, & l'on aurait sans doute persévéré dans cette erreur si Pilferer avait été obligé de garder le silence ; mais sur la permission qu'il obtint de parler, on fut bientôt détrompé. Maintenant, dit-il à M. Hill, ce n'est plus le Compere qui a tiré le fil, c'est vous-même : d'abord en ôtant la table de sa premiere place, vous avez cassé le fil à l'endroit où la table touchait le plancher, pour ne pas faire appercevoir ce fil en le traînant dans la chambre ; ensuite vous avez approché votre pied de celui de la table : vous l'avez appuyé à l'instant requis sur une bascule, qui, par son mouvement, a fait remuer l'aiman caché dans la table.

Nous joignons ici pour plus grande clarté

une figure qui doit rendre la chose palpable, *fig.* 11.



Le Faiseur de Tours avec son pied *A*, pousse la bascule *B ;* par ce moyen il tire le fil *C*, à l'aide de la poulie *G*, il fait tourner l'axe *E F* sur lequel le fil est entortillé ; par ce moyen l'aiman *H*, tourne autour de son pivot, comme l'aiguille d'une montre, & quand il arrive sous le canif *I*, dont la lame est en dehors, il lui fait faire la culbute par son attraction.

M. Hill, qui avait prévu qu'on pourrait donner cette explication, ne fut guere embarrassé, parce qu'il avait en même-temps préparé la réponse : Je n'ai pas besoin, dit-il, pour faire sauter un canif, d'avoir de l'aiman caché dans une table. Pour vous en donner

donner une preuve ſans réplique, je vais mettre le canif & le gobelet ſur une chaiſe, & vous verrez que l'expérience réuſſira comme auparavant ; il exécuta enſuite la même récréation ſur une chaiſe, & Pilferer en donna l'explication ſuivante : Vous avez, dit-il, choiſi exprès une chaiſe délâbrée & inclinée, qui n'était point propre à donner au gobelet une aſſiette perpendiculaire. Vous ſaviez bien que pour remédier à cet inconvénient, vous ſeriez obligé de faire uſage d'une petite planche que vous avez poſée ſur la chaiſe, ſous le gobeler. Vous aviez caché, dans l'épaiſſeur de cette planche, le mouvement d'une groſſe montre, qui, portant un morceau de fer aimanté au bout d'une aiguille à ſecondes, l'a fait paſſer ſous le canif en moins d'une minute, & a produit, par ce moyen, le même effet que l'aiman caché dans la table, quand vous le remuez avec votre pied, à l'aide d'une baſcule. M. Hill répondit, en employant un autre moyen ; & pour prouver que l'aiman était inutile dans cette expérience, il employa tout ſimplement une table de verre, portée ſur des pieds de cryſtal ; dans ce cas,

là, il eſt évident qu'il n'y avait point d'aiman ; mais la table était formée de deux glaces paralleles, comme celle dont nous avons parlé, Chap. 25 du premier Volume. Elle était adaptée & fixée ſur une planche où allait aboutir un porte-vent : M. Hill paſſant ſur une autre planche du parquet de ſa chambre, faiſait remuer un ſouflet qui était deſſous ; le vent entrant dans les pieds de la table, paſſait entre les deux glaces, & ſortait par un petit trou ſur lequel on avait poſé un gobelet percé dans le fond, pour donner paſſage au vent. Le canif qu'on voulait faire ſauter étant en équilibre ſur le bord du verre, s'en allait au moindre vent ; mais les autres canifs, fixés ſur le verre, par des entailles qui en ſerraient le bord, reſtaient parfaitement immobiles.

Nota. 1°. Le bord du verre doit être plat & large au moins d'une demi-ligne, pour qu'on puiſſe facilement y appuyer le canif qu'on veut faire ſauter ; d'un autre côté, ce canif doit être marqué d'avance à l'endroit qui doit toucher le fond du verre, pour qu'on puiſſe facilement le mettre en équilibre dès le premier inſtant, & ſans tâton-

ner. 2°. On peut employer, ſi l'on veut, des canifs fournis par la Compagnie; mais comme ils n'ont point les entailles dont nous venons de parler, pour les fixer ſur le bord du gobelet, on emploie alors un autre moyen pour leur donner l'immobilité néceſſaire. Le bord du gobelet eſt enduit de colle à bouche dans deux endroits; & dans l'inſtant où on y poſe les deux canifs qu'on veut rendre immobiles, on y paſſe le doigt qu'on a mouillé un inſtant auparavant, à l'inſu du Spectateur, ſoit en le portant à la bouche, pour y mettre un peu de ſalive, ſoit en mettant la main dans ſa poche, où on tient de l'eau dans une éponge. 3°. On peut auſſi fournir ſoi-même trois canifs, & faire accroire à toute la Compagnie que ce ſont des canifs fournis par elle; pour cela on en demande un grand nombre: on les met tous ſur une table, & on y mêle adroitement les trois qu'on veut faire ſervir à l'expérience. Chacun de ceux qui ont fourni des canifs, s'imagine alors que le ſien reſte ſur la table, & que c'eſt celui de ſon voiſin qui eſt appuyé ſur le bord du verre; cette idée lui vient très-naturellement, parce que

quand même il ſuppoſerait que ce ſont des canifs ſubſtitués par le Faiſeur de Tours, cette ſuppoſition ſerait en elle-même très-inſuffiſante pour rendre raiſon de l'expérience.

M. Hill, ayant dévoilé lui-même le dernier procédé qu'il venait d'employer, ſe ſervit d'un autre, que tout le monde trouva fort ingénieux, & qu'il nous expliqua lui-même auſſi-tôt qu'il l'eut mis en pratique; il faut, dit-il, poſer le canif de maniere que ſa partie la plus peſante ſoit hors du verre; & pour faire l'équilibre, on y joint une longue épingle à friſer, ſoudée au point *A*, avec de la cire à cacheter, *voyez la fig.* 12;



& portant à l'autre extrémité une balle de plomb *B*, qui ſert de contre-poids : on laiſſe négligemment une chandelle allumée

ſous le point *A* du canif qu'on veut faire ſauter, & la chaleur faiſant alors fondre la cire, l'épingle entraînée dans le gobelet, par le plomb *B*, laiſſe tomber le canif au dehors.

Après cette explication, M. Hill remit le canif & l'épingle ſur le bord du gobelet, comme auparavant : Vous croyez, dit-il, que c'eſt le feu de la chandelle qui fait fondre la cire ; ſoyez ſûr que je n'ai pas beſoin de cet agent ; il ſoufla auſſi-tôt la chandelle, & au bout d'une minute le canif ſauta : Pilferer dit à M. Hill, qu'en ôtant la chandelle, il avait laiſſé négligemment ſur la table trois volumes, ſur leſquels le chandelier était appuyé auparavant. Ces volumes, dit Pilferer, ne ſont peut-être des livres qu'en apparence ; au lieu d'avoir été faits à l'Imprimerie & chez le Relieur, ils pourraient bien avoir reçu l'exiſtence dans la boutique d'un Ferblantier ; ce ſerait alors une ſimple boîte de fer-blanc, formant une lanterne ſourde, dans laquelle il y aurait une lampe allumée, qui produirait l'effet de la chandelle. M. Hill, quoiqu'attaqué par ſon faible, ne fut pas encore vaincu ; il ôta d'abord les volumes

& se garda bien de les montrer de près, ou de les ouvrir, pour en faire voir les feuillets; ensuite il posa lui-même le canif sur un grand gobelet d'argent, & sans y mettre ni plomb ni épingle, & sans approcher la chandelle ni la lanterne sourde, il fit sauter le canif pour la septieme fois. Personne n'ayant pu pénétrer ce mystere, M. Hill nous dit qu'il venait d'employer trois fois le même agent; & que cette derniere fois, au lieu de faire usage d'une lanterne sourde, il avait mis tout simplement une lampe dans la patte du gobelet; qu'un très-petit morceau de suif, attaché au bout du canif, commençait à se fondre par la plus légere chaleur, & que la chûte de la premiere goutte faisait perdre au canif son équilibre & le laissait tomber au dehors. *Fig.* 13.



M. Hill prit un autre verre, & après avoir

fait remarquer qu'il n'y avait aucune lampe, il appuya sur ses bords le même canif, sans y ajouter aucune matiere capable d'entrer en fusion par la chaleur; il ne manqua point de faire observer qu'il se mettait à tous égards dans l'impossibilité d'employer aucun des procédés dont nous avons parlé jusqu'ici; cependant il nous dit que le canif sauterait à la deuxieme, troisieme ou quatrieme minute, selon nos desirs. On choisit la troisieme minute, & le canif sauta, dans ce moment, comme on l'avait demandé; Pilferer, pour expliquer ce Tour, eut recours à l'aiman qu'il prétendit être caché dans un chandelier voisin, & ne put rien imaginer de plus vraisemblable pour rendre raison de cette expérience, avec les circonstances qui l'accompagnaient; mais M. Hill le fit bientôt désister de ses prétentions, & prouva que le Magnétisme n'y entrait pour rien, en nous donnant l'explication que voici. J'ai mis, dit-il, près le verre, un chandelier de tôle, qui porte, dans sa partie *A*, du sable coulant, qui s'échappe par le trou *B*, pour descendre dans la partie *C*. A mesure qu'il

arrive dans la partie inférieure, le petit tas augmente dans cette partie ; & quand il eſt monté juſqu'au trou *D*, le ſable ſort du chandelier par cette ouverture ; & tombant ſur la lame du canif, lui fait perdre l'équilibre, *fig.* 14 ;



ce ſable arrive plus ou moins tard au paſſage *D*, parce qu'en hauſſant ou baiſſant le fond *E* de deux ou trois crans, ſelon le beſoin, la capacité du creux qui reçoit le ſable, ſe trouve remplie plutôt ou plus tard dans la même proportion.

Cette explication, bien différente de celle que Pilferer avait voulu donner par l'aiman caché dans le chandelier, attira à M. Hill des applaudiſſemens d'autant plus mérités, qu'il ne faiſait pas ſes Tours pour éblouir

le Peuple & pour avoir ſon argent, mais ſeulement pour avoir le plaiſir de les dévoiler à ſes amis, & de faire voir que l'admiration aveugle qui ne veut jamais attribuer des effets merveilleux, en apparence, à une très-petite cauſe, eſt toujours fille de l'ignorance & de la crédulité.

M. Hill ne voulant pas épuiſer la matiere en démontrant tous les moyens poſſibles de faire le même Tour, ſe contenta de l'exécuter pour la neuvieme fois, mais d'une maniere qui lui procura la plus grande ſatisfaction. Il remit un canif ſur le bord d'un verre, dit qu'il tomberait au bout d'une minute, & après avoir aſſuré qu'il défiait le plus ruſé de dire le fin mot, il entr'ouvrit une armoire, où il remua quelque choſe qu'on ne pouvait pas bien diſtinguer, parce qu'il ſemblait vouloir ſe cacher. Cependant Pilferer crut voir une machine électrique; il ſe félicita de l'avoir apperçue, & s'imagina qu'à l'aide de quelques conducteurs cachés derriere la tapiſſerie, on électriſait le canif pour le faire ſauter à terre. Ravi d'avoir découvert un moyen que M. Hill

ſemblait vouloir cacher, il s'écria auſſi-tôt que le canif fut tombé à terre : C'était bien la peine d'annoncer comme incompréhenſible, un Tour que vous faites par l'électricité. Par l'électricité, dit M. Hill, en faiſant ſemblant d'être embarraſſé ! Oui ſans doute, dit Pilferer, ceux qui connaiſſent le fluide électrique, ſavent bien que cet agent a comme l'aiman la vertu d'attirer & de repouſſer ; & ceux qui, ſans être Phyſiciens, ont éprouvé la commotion dans l'expérience de Leyde, ou qui ont ſeulement vu le carillon électrique, ne peuvent douter que l'électricité n'ait la force de faire tomber un canif mis en équilibre ſur le bord d'un verre. Je ſais, répondit M. Hill, que cela eſt poſſible ; mais je penſe que vous ne prétendez pas conclure de la poſſibilité à la réalité. Je ne prétends pas tirer une pareille concluſion, répliqua Pilferer ; mais après avoir aſſuré que la choſe eſt poſſible, je ſuis prêt à parier qu'elle eſt réelle. Vous riſqueriez de faire un tel pari, dit M. Hill ! vous voyez bien que je n'ai ni conducteur ni machine électrique. Les conducteurs, dit

Pilferer, peuvent être cachés entre le mur & la tapisserie, & la machine électrique peut être dans votre armoire. M. Hill, faisant encore semblant d'être embarrassé, dit qu'il n'y avait chez lui aucune machine électrique, & sortit pour un moment de la chambre, sous prétexte d'aller quérir quelque chose. Pilferer profita de l'occasion pour regarder promptement dans l'armoire par un trou qui semblait destiné à donner de l'air aux objets qui s'y trouvaient renfermés. Il apperçut une forme de machine électrique avec tout son appareil, & regagna aussi-tôt sa place pour que M. Hill ne le soupçonnât point d'avoir eu tant de curiosité. Cependant M. Hill était dans l'appartement voisin où il observait tous les mouvemens de Pilferer à l'aide d'un polémoscope. (Les polémoscopes sont des miroirs cachés, & disposés de maniere, que par leur secours on peut voir différens objets sans être soupçonné de les regarder.) M. Hill fut bien satisfait de voir que Pilferer regardait dans l'armoire: il était même sorti exprès pour lui en donner le temps & l'occasion, afin qu'il ache-

vât de ſe perſuader à lui-même que la machine électrique avait influé ſur le dernier Tour. L'intention de M. Hill était d'engager Pilferer dans un pari conſidérable, non pour s'enrichir à ſes dépens, car il ſe propoſait de lui rendre l'argent ou de le donner aux pauvres, mais ſeulement pour humilier Pilferer, & jouir un peu de ſa défaite ; car il eſt des occaſions où, comme dit la Fontaine,

C'eſt un double plaiſir de tromper un trompeur.

C'eſt pour cela que lorſque Pilferer avait parlé de l'électricité, M. Hill avait répondu, en affectant d'héſiter, pour attirer Pilferer dans le piege, & lui faire croire par cet embarras apparent qu'il avait deviné juſte. Pilferer, au retour de M. Hill, lui dit : Vous ne voulez donc pas avouer, Monſieur, que vous avez employé la machine électrique ? Je ne peux, dit M. Hill, toujours en héſitant, & même en pâliſſant, faire un aveu contraire à la vérité, dans la ſeule vue de vous faire plaiſir ; mais je parie cinquante ducats, ajouta M. Hill, que je n'ai pas em-

ployé ce moyen. On vous attraperait bien, dit Pilferer, ſi on acceptait le pari. Je ſerais ſi peu attrapé, dit M. Hill, qu'il n'y a rien dans cette chambre qui puiſſe mettre en action le fluide électrique. — Vous comptez donc pour rien la machine qui eſt dans l'armoire. —— Je vous ai dit qu'il n'y en avait aucune. — Je ne l'ai pas vue, dit Pilferer en mettant cinquante ducats ſur la table, mais je perds tout cet argent s'il eſt vrai qu'il n'y en ait pas une. Je ſuis bien ſûr que vous n'avez pas regardé dans l'armoire, dit M. Hill, qui ſavait bien le contraire ; car ſi vous y aviez regardé, vous ſauriez qu'il n'y a rien. Pilferer crut qu'on prononçait ces dernieres paroles pour l'empêcher de parier ; mais c'était bien le contraire, car M. Hill ne feignait de craindre le pari que pour donner plus de courage à ſon adverſaire.

Les conventions de la gageure furent écrites & ſignées de part & d'autre ; & Pilferer, pour mieux s'aſſurer de gagner, y ajouta une ſeule condition : c'était que le pari ſerait nul, dans le cas où il y aurait dans l'armoire quelque paſſage caché pour

efcamoter la machine & la faire paffer dans le cabinet voifin. M. Hill ayant foufcrit à cette condition, ouvrit l'armoire, & fit voir qu'il y avait tout fimplement au fond d'une boîte obfcure, à demi-ouverte, un miroir concave à facetes, qui réfléchiffait l'image d'un carton fitué horifontalement fur une tablette voifine, & qui repréfentait en peinture découpée une machine électrique dont le plateau verdâtre imitait la couleur du verre commun.

Cette peinture, vue ainfi dans le miroir, avait d'autant mieux imité la réalité aux yeux de Pilferer prévenu, qu'il n'y avait jeté qu'un fimple coup-d'œil, & qu'il ne favait pas qu'on avait fait des préparatifs pour lui faire illufion. L'embarras apparent de M Hill dans la converfation précédente, la difficulté d'expliquer le Tour autrement que par l'électricité, le témoignage de quelques-uns des Spectateurs qui prétendaient avoir vu une machine électrique dans l'armoire; enfin l'illufion d'optique qui avait fait voir aux yeux de Pilferer une machine électrique, là où il n'y en avait point, furent

autant de circonſtances qui le conduiſirent dans le panneau qu'on lui tendait ; & pour cacher ſon mécontentement, il prit familierement la main de M. Hill, enſuite la ſerrant & la ſecouant à la maniere Anglaiſe, comme pour lui démancher le bras, il lui dit avec un ſourire forcé :

You are a good conjurer.

Vous êtes un bon Sorcier.

Pour vous témoigner ma reconnaiſſance d'un ſi beau compliment, dit M. Hill, en mettant dans ſa poche les 50 ducats qu'il venait de gagner, je veux vous montrer l'agent que j'ai employé pour faire le Tour ; j'ai cru, dit Pilferer en l'interrompant, que vous alliez me rendre les 50 ducats. Vous les rendre, dit M. Hill ! ce ſerait vous faire un don, & vous ne l'accepteriez pas de ma part ; ce ſerait, dit Pilferer, me donner ſeulement une partie de ce qui m'appartient. Comment donc cela, dit M. Hill ? — C'eſt, répondit Pilferer, parce que j'ai gagné le pari, puiſqu'il y avait réellement dans l'armoire une machine électrique en peinture,

& que vous ne devez avoir gagné que dans le cas où l'armoire n'aurait contenu de machine électrique en aucune maniere. — Dans ce cas, dit M. Hill, qui avait prévu toutes les ruses de la chicane la plus aguerrie, j'aurais encore gagné, parce que le carton peint que vous avez vu dans le miroir, n'est pas dans cette armoire ; il est dans l'armoire voisine, & l'image en est portée sur le miroir par un trou de communication. Le Bohémien ne pouvant prouver qu'il avait gagné le pari, aurait au moins voulu le rendre nul, en y trouvant des équivoques ; c'est pourquoi il répliqua de cette maniere : mais à cause de cette communication dont vous venez de parler, les deux armoires doivent être considérées comme n'en faisant qu'une, & sous ce point de vue, je peux prétendre avec raison, qu'il y avait une machine électrique en peinture dans cette armoire. Je passe encore condamnation là-dessus, dit M. Hill : prenez, si vous voulez deux armoires pour une ou pour la moitié d'une, peu m'importe ; mais vous conviendrez au moins que vous avez perdu le pari, si on

ne

ne trouve ni dans l'une ni dans l'autre aucune machine électrique même en peinture.

M. Hill fit voir dans ce moment un carton ſur lequel on avait peint une infinité d'objets entaſſés ſans aucun ordre, ſavoir dans le milieu une pendule, un groupe d'enfans, un chat avec un morceau de lard, un mouchoir & un paquet de linge; dans les quatre coins c'était une bouteille, des livres, des jumelles de bois, du fil d'archal, une lunette d'opéra, des tuyaux de cuivre, des jarres, une écritoire, un plateau de verre, une roue de coutelier, des cylindres de cryſtal, un ſourcier avec une baguette divinatoire, des ſabots élaſtiques & une mâchoire d'âne.

Je vous demande, dit M. Hill, ſi vous découvrez ſur ce carton une machine électrique en peinture. Tout le monde répondit que non. Cependant, continua M. Hill, vous pouvez y voir toutes les parties d'une pareille machine, car ces jarres, cette manivelle, ces fils d'archal, ce plateau & ces tuyaux de cuivre en formeraient une avec

ſon appareil, ſi toutes ces pieces étaient arrangées chacune à ſa place; mais ces différens morceaux ainſi déplacés, méritent auſſi peu le nom de machine électrique, que des tas de ruines de pierre ou de charpente méritent celui d'une maiſon; ce ſont cependant toutes ces pieces déſunies, qui, réfléchies par un miroir concave à facettes, préſentent l'image d'une véritable machine électrique. Les facettes ſont autant de petits miroirs qui repréſentent chacun ſa partie; & leur inclinaiſon reſpective eſt telle, qu'elles donnent à l'image partielle qui s'y trouve repréſentée, la vraie poſition qu'elle doit avoir pour paraître réunie avec les autres, & former une machine complette, ſans repréſenter à l'œil les objets étrangers & paraſites qu'on y a entre-mêlés, tels que le ſourcier & la mâchoire.

Pilferer ne pouvait, ſans ſe rendre ridicule, donner le nom de machine électrique à des parties éparſes peintes ſur un carton. Il ſentait auſſi au fond de ſon cœur que l'armoire où ce carton était placé, n'était

pas la même que celle où il avait prétendu trouver une machine électrique, & qu'il s'agissait aussi d'une machine réelle & non en peinture, puisque, selon lui, elle devait avoir servi à électriser un canif. C'est pourquoi il prit le parti de se taire, & parut néanmoins très-humilié d'avoir été vaincu par un simple bourgeois qui ne faisait ses Tours que pour amuser ses amis. M. Hill lui rendit les cinquante ducats, & lui dit, pour lui épargner la confusion de les recevoir: Ce n'est pas à vous, Monsieur, que je les donne, c'est aux pauvres : je vous charge d'en faire vous-même la distribution, à condition toutefois que vous ne ferez point afficher cette aumône. Cette condition est inutile, dit Pilferer, vous savez bien que je ne suis pas un charlatan en fait de bienfaisance.....

M. Hill ne nous congédia point sans nous enseigner le dernier moyen qu'il avait employé pour faire sauter le canif.

Le manche du canif est creux & divisé en trois compartimens. Dans le premier *A*,

j'ai mis du vif-argent qui s'écoule par le trou *B* dans la partie *C*, *fig.* 15.



Tant que le mercure peut être contenu dans la partie *C*, le canif reste en équilibre, parce qu'alors le mercure se distribue avec égalité des deux côtés du point d'appui ; mais à force de couler, il monte enfin jusqu'à l'ouverture *D*, & passe dans la capacité *G*. Cette partie devenant alors plus lourde, il n'est pas étonnant que le canif change de place.

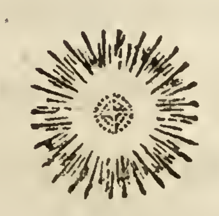
Conclusion de ce Chapitre, & premiere réponse aux Détracteurs de la Magie blanche dévoilée.

Le commencement de ce Chapitre prouve

qu'il exiſte différens moyens de cacher un Compere, & de faire accroire qu'on n'en a point, lors même qu'on en a pluſieurs ; & la ſeconde partie démontre évidemment qu'on pourrait multiplier pour ainſi dire à l'infini les moyens de faire le Tour des trois canifs. Ces différens moyens ſont donc comme autant de routes qui conduiſent au même but. Maintenant je demande à tout Lecteur impartial ſi on pourrait prouver qu'un homme ne ſuit pas le vrai chemin, parce qu'on en trouverait un autre différent du ſien. Pourrait-on prouver, par exemple, que l'Ouvrage intitulé, *Guide des Voyageurs*, nous induit en erreur, quand il dit que pour aller de Paris à Londres on paſſe par Calais, Douvres & Cantorbéri, parce qu'il plaît à certaines perſonnes de s'embarquer à Oſtende pour aller dans la Capitale de l'Angleterre en remontant la Tamiſe ? Un pareil ſophiſme ſemble n'avoir pas beſoin de réfutation. Cependant c'eſt par un argument de cette force qu'on a voulu faire croire que l'Auteur de la Magie blanche n'avait pas donné le moyen de faire le Tour des trois canifs. On a dit :

Nous prenons aujourd'hui un chemin différent de celui qu'il indique & que nous prenions autrefois ; donc il induit le Peuple en erreur ſur ce point-là ; donc il ſe trompe par-tout ailleurs. Et partant enſuite de cette concluſion, comme d'un principe démontré, on en a tiré des conſéquences encore plus abſurdes ; on y a joint des imputations odieuſes, des accuſations ſans preuve ; on a condamné l'accuſé ſans l'entendre ; on a refuſé d'écouter ſes raiſons ; mais l'Arrêt a été caſſé par le Public éclairé, parce qu'il n'avait été prononcé que par des Juges incompétens très-intéreſſés dans la cauſe, & parce qu'ils avaient entaſſé dans leur jugement un ſi grand nombre d'abſurdités, qu'ils ſemblaient avoir pour but de démontrer par leur inconſéquence la vérité de ce principe :

Mentita eſt iniquitas ſibi.



CHAPITRE III.

SECTION PREMIERE.

Obſervations ſur le Monde Microſcopique.

AVANT de partir du Cap de Bonne-Eſpérance, nous fîmes connaiſſance avec un Amateur qui avait un riche cabinet de machines. Je ne parlerai point des pieces que nous vîmes chez lui, parce qu'elles étaient à peu près ſemblables à celles que nous avions vues à l'Iſle-Bourbon, chez M. Van-Eſtin. *Voyez* le Chapitre 25 du premier Volume.

J'en excepterai cependant un microſcope nouvellement perfectionné, qui étonna M. Hill, quoiqu'il eût ſouvent vu des inſtrumens de ce genre chez M. Ramſden, & chez les autres Opticiens de Londres.

Avec cet inſtrument, nous dit le Propriétaire de ce Cabinet, on peut voir une infinité de vermiſſeaux dans le ſuc de toutes

les plantes, dans le lait de titymale & de figuier, dans le vinaigre, dans la pluie, dans la neige, dans les champignons, dans les eaux de la mer, & ce ſont peut-être ces animaux qui la rendent lumineuſe & phoſphorique : on en voit d'une petiteſſe extraordinaire ſur la feuille d'orme, du houx & du laiteron, dans les germes des plantes, dans la ſemence des animaux, & notamment dans celle du chien & du cheval. L'illuſtre Auteur du Poëme de l'Anti-Lucrece, dit, en parlant du mulet :

In patre aſellus erat multis cum millibus, antè
Quàm matrem furtivus equam violaret adulter.

Pluſieurs millions de ces animalcules nagent dans une goutte d'eau comme dans un vaſte océan. On en découvre, ſelon M. de Malezieu, qui ſont 27 millions de fois plus petits qu'une puce. Voyez le *Dictionn. d'Hiſt. Nat. de M. Valmont de Bomare*, les *Entretiens phyſiques* du *P. Regnault ;* les *Mémoires pour ſervir à l'Hiſt. des Inſectes, par M. de Réaumur ; les Ouvrages de Leewenhoeck, &c.*

Pour nous prouver ce qu'il venait d'avancer, l'Amateur prit un brin d'herbe, & avec des ciſeaux, il en coupa un petit morceau preſque inviſible à l'œil. Il le poſa ſur un verre de Bohême très-pur, & nous le fit voir à travers ſa meilleure lentille. M. Hill, qui regarde le premier, s'écrie auſſi-tôt : Merveille ! merveille ! Il apperçoit ſur le brin d'herbe une groſſe chenille, qui ſemble avoir cinq pieds de long & un pouce de diametre ; ſon corps hideux eſt couvert de poil ramaſſé par petits paquets comme le crin d'une broſſe ; ſa mâchoire en mouvement repréſente à nos yeux le muſeau d'un taureau qui rumine ; notre œil effrayé ſe détourne d'un pareil ſpectacle : bientôt chacun de nous croyant avoir mal vu, revient pour regarder encore, & l'on croit voir un ſerpent énorme.

Sa croupe ſe recourbe en replis tortueux.

PHEDRE.

M. Hill, voulant jeter un troiſieme coup-d'œil ſur cet inſecte, s'apperçut qu'il ne donnait plus aucun ſigne de vie, ſoit parce

qu'on l'avait bleſſé en coupant le brin d'herbe avec des ciſeaux, ſoit parce qu'ayant quitté le brin d'herbe, & s'étant traîné ſur le verre, il ſe trouvait réduit par cette nouvelle maniere d'être en une eſpece de léthargie; ſon immobilité permettant alors de le mieux obſerver, M. Hill apperçut ſur ſon corps de nouveaux inſectes qui s'y promenaient comme les poux ſur certains quadrupedes. Ces êtres nouveaux pour moi, s'écria M. Hill, je les vois à peine; & s'ils ſont faits comme les poux qui s'engendrent ſous l'épiderme d'un homme attaqué de la maladie pédiculaire, ils doivent avoir ſix pieds ayant chacun ſix phalanges ou articulations, avec des griffes au bout, pour empoigner le poil de la chenille, comme le pou de l'homme empoigne ſes cheveux.

Ici M. Hill entra totalement dans l'enthouſiaſme & s'écria: Que n'ai-je le génie & la patience de Swammerdam! Que n'ai-je de meilleurs microſcopes & des yeux plus pénétrans! j'étudierais l'anatomie de ces molécules organiſées, & je parviendrais peut-être à faire voir un jour que ces animalcules que

vous croyez infiniment petits, ont des yeux à la tête & du poil ſur leur corps; qu'ils ont un cœur, un foie, des veines, des arteres, & peut-être d'autres petits animaux qui nagent dans leur ſang, comme nous en avons dans le nôtre.

Je dis alors à M. Hill que la petiteſſe de ces atomes, quelque inconcevable qu'elle parût, n'était point impoſſible dans le ſyſtême de ceux qui admettent la diviſibilité de la matiere à l'infini : mais il ne m'entendit point, & continua ſur le même ton : Je ne vois par-tout, dit-il, en portant les yeux de tous côtés, je ne vois que de la matiere vivante. Que de fécondité! que d'énergie dans la nature! que de variété, que de richeſſes dans toutes ſes merveilles! Je connais treize mille eſpeces de plantes, & je vois que chaque plante nourrit ſes inſectes particuliers. Il y a des arbres qui en nourriſſent de vingt ou trente eſpeces différentes. Le chêne ſeul, ſelon M. de Réaumur, peut en élever pluſieurs centaines. Il y en a cependant qui ne vivent pas ſur les végétaux. Combien d'eſpeces qui dé-

vorent les autres animaux ! combien n'y en a-t-il pas dans la biere, dans le ſang, dans la boue, dans l'ordure ! Je vois qu'on découvrira tous les jours des eſpeces nouvelles, & que vraiſemblablement il y en aura toujours des millions d'eſpeces inconnues. *Dict. d'Hiſt. Nat.*

SECTION II.

Prodige arrivé ſur la côte d'Afrique, chez un Peuple demi-ſauvage.

IL y avait environ ſix ſemaines que nous avions quitté le Cap de Bonne-Eſpérance, lorſque nous fûmes ſurpris par une tempête horrible, qui nous obligea de quitter un peu notre route pour nous rapprocher de la ligne. Nous fûmes jetés vers la côte d'Afrique, où, pour nous mettre à l'abri des vents & pour éviter un naufrage, nous fûmes obligés d'entrer dans un canal, qui, ſans doute, n'eſt pas connu des Géographes, puiſqu'il n'eſt marqué ſur aucune Carte ; les deux terres qu'il ſépare ſont hériſſées de rochers

& inhabitables : il va toujours en s'élargiſſant à meſure qu'il avance dans les terres ; mais, du côté de la mer, ſon embouchure eſt très-étroite, ce qui eſt peut-être la cauſe que les Navigateurs ne l'ont point apperçu, & que les Géographes n'en font aucune mention. Nous avancions toujours, tant par beſoin que par curioſité, parce que nous deſirions en même temps de faire du bois & de l'eau, & de voir ſi nous trouverions quelque bourgade habitée par des ſauvages : nous trouvâmes enfin une vaſte rade, qui ne communique avec l'Océan que par le long détroit que nous venions de parcourir : nous débarquâmes d'abord dans une petite Iſle où quelques ſentiers ſemblaient indiquer le ſéjour de l'eſpèce humaine ; mais n'y trouvant que des traces de quadrupèdes à pieds fourchus, nous changeâmes bientôt d'avis, & nous crûmes que cette terre était abſolument inconnue au genre humain.

Plus loin nous trouvâmes une Iſle, qui, quoiqu'habitée, ſemblait avoir été vomie depuis peu par l'Océan. On trouvait partout des coquillages, des ſquélettes de poiſſons, des volcans éteints.

Après avoir fait connaiſſance avec les naturels du pays ; nous vîmes, en faiſant le tour de l'iſle, que la mer, en rongeant les parties molles, avait formé de grandes excavations, & qu'il n'y avait que les parties dures qui euſſent réſiſté aux efforts des vagues, ce qui donnait à la partie méridionale la forme irréguliere d'une feuille de chou rongée par des chenilles ; nous paſſâmes 15 jours à en lever la carte, & quand nous l'eûmes deſſinée, nous remarquâmes avec ſurpriſe que la partie ſeptentrionale avait preſque la figure d'une tête de chien, vue de profil ; les deux oreilles étaient exprimées par deux promontoires de même largeur, qui s'avançaient à une égale diſtance dans la mer ; l'œil était repréſenté par un lac, & la gueule béante par un golfe, *fig.* 16.



Nous donnerons l'année prochaine, des

éclairciſſemens & des réflexions ſur la forme ſinguliere de CETTE ISLE. Elle eſt diviſée en deux parties égales par une chaîne de montagnes qui la partagent de l'eſt à l'oueſt. La partie auſtrale eſt arroſée par de grands fleuves qui la rendent très-fertile & très-peuplée. Les peuples en ſont efféminés & gémiſſent ſous le joug du deſpotiſme & de la ſuperſtition ; dans le nord de l'Iſle, au contraire, on voit un pays ſtérile, mais dont les habitans ſont très-induſtrieux. Il y a quelques hordes ſauvages toujours errantes ſur le bord de la mer où elles vivent de pêche ; mais dans l'intérieur des terres, ce ſont des peuples à moitié civiliſés, qui connaiſſent la plupart de nos arts utiles, tels que l'agriculture, la meûnerie, la boulangerie. Ils ſont idolâtres, adorant le Soleil & la Lune comme auteurs de la vie, & comme principes de toute végétation ; leur religion eſt cependant une eſpece de manichéiſme, car ils admettent en même temps des eſprits malins, auteurs des ouragans, des tremblemens de terre & de tous les maux phyſiques. Un ſeul ruiſſeau, fécondant cette contrée,

ſe porte, après pluſieurs détours, aux extrémités ſeptentrionales les plus reculées, & ſe tournant enſuite vers le ſud, ſemble vouloir remonter vers ſa ſource; c'eſt par cette courſe vagabonde qu'il arroſe un pays immenſe, faiſant ainſi la fonction de pluſieurs rivieres. Les moulins qu'on a conſtruits ſur ſes bords ſont ſi loin de la perfection, qu'il en faut trois pour faire l'ouvrage d'un de nos moulins à vent. Les habitans ont le front large comme les Inſulaires de la Terre de Feu dans le canal de Noël. Ils ſont maigres & fluets comme ceux de l'Iſle Mallicolo, & leurs longues oreilles pendent ſur les épaules, comme aux habitans de l'Iſle de Pâque. Ils formaient autrefois une eſpece de République; mais depuis quelque temps un d'entre eux s'eſt emparé de l'autorité. Comme ils n'ont point de Graveurs en médailles, leur monnoie ne porte aucune empreinte; cependant ils emploient dans leur commerce des pieces d'or & d'argent; il y en avait autrefois une grande quantité dans le pays; mais un faiſeur de Tours leur en eſcamota une bonne partie, & ruina même tous ceux qui ſe

ſe laiſſerent éblouir par ſes preſtiges. Nous allons donner ici l'hiſtoire de cet événement pour prouver qu'on peut quelquefois jouer des Tours, en profitant ſeulement des circonſtances fournies par le haſard; ſi quelque lecteur, peu inſtruit, oſait, avant d'en connaître l'explication, regarder cet événement comme un fait miraculeux, nous le prierions d'obſerver que pour un vrai miracle, il faut, 1°. que les Loix de la nature ſoient ſuſpendues; 2°. qu'il vienne à l'appui d'une doctrine pure; 3°. qu'il ne contrediſe point les dogmes déja démontrés par des faits précédens: ſans ces trois conditions, on pourrait dire que les preſtiges opérés en Egypte, par Jannès & Mambré, étaient de vrais miracles; ce que la Théologie orthodoxe ne ſaurait admettre.

Le ruiſſeau ſeptentrional dont nous avons parlé était à ſec depuis trois jours, les moulins étaient arrêtés; on manquait par-tout d'eau potable: les peuples altérés étaient au déſeſpoir. Le Gouvernement dans la conſternation s'attendait à une révolte, & les deſpotes voiſins craignaient une invaſion. Un jour

au lever de l'aurore, les habitans de plusieurs bourgades, armés de frondes & de massues, s'étaient assemblés dans une plaine au pied des monts. L'alerte générale y fut donnée au son du fifre & au bruit du tambour; déja l'on était sous les armes; on venait de former les rangs, & les chefs de l'émeute faisaient la revue, lorsqu'on vit descendre du haut des montagnes un homme remarquable par sa taille gigantesque; (*son nom était Héliofon;*) ses cheveux longs flotaient au gré du vent sur ses bras nerveux. Avant d'arriver au camp, il dépose ses armes, & se présente au peuple n'ayant dans ses mains que des rameaux verts chargés de feuilles & de fruits. La vigueur & le courage qui paraissent circuler dans ses veines, n'inspirent aucune crainte; sa physionomie riante lui gagne tous les cœurs; il n'a pas encore parlé, & cependant il se fait un applaudissement général que les échos répetent dans la forêt voisine: il arrive au milieu de la plaine, on forme un cercle autour de lui, il distribue ses rameaux verts aux principaux qui l'entourent, & leur parle en ces termes:

Que cette contrée eſt heureuſe, puiſque je viens aujourd'hui combler ſes vœux les plus ardens ! Réjouiſſez-vous, mes freres, je ſuis, comme vous, un enfant du Soleil & de la Lune : je vous apporte le bonheur en venant conjurer les noirs eſprits, qui, dans leurs demeures ſouterraines, ont tari la ſource de votre fleuve. Ils avaient réſolu de vous faire périr par la ſoif, parce que vous troublez ſans ceſſe leur repos, lorſque vous fouillez les entrailles de la terre pour vous emparer d'un vil métal ; mais ſi vous me promettez de leur offrir par mes mains toutes vos richeſſes, & de m'en rendre le dépoſitaire, l'aſtre du jour, qui, depuis long-temps, s'eſt enveloppé d'un nuage ſombre pour ſe cacher à vos regards, paraîtra auſſitôt dans toute ſa gloire, & vous comblera de ſes dons les plus précieux. Dès que ſes rayons bienfaiſans éclateront à vos yeux, les eaux du fleuve commenceront à couler pour vous, & groſſiront à chaque inſtant juſqu'à ce que l'aſtre ſoit parvenu au plus haut degré de ſon trône. A midi elles commenceront à diminuer par degrés ſenſibles

pour disparaître totalement à la fin du jour. Si votre avarice vous rend sourds à ma voix, c'est en vain que vous attendrez le retour des eaux & du soleil, une éternelle nuit vous couvrira de ténebres; mais si je trouve en vous le mépris des richesses & cette docilité qui fait le plus bel apanage des peuples voisins, je vous promets les plus beaux jours, & vos arbres seront continuellement chargés des fleurs du printemps & des fruits de l'automne.

Nonobstant les promesses emphatiques qui terminaient ce discours, & l'intérêt pécuniaire qui semblait être le principal but de l'orateur, les peuples furent ébahis quand ils virent l'accomplissement d'une partie de ses prédictions. Il y avait un quart-d'heure qu'Héliofon chantait un hymne au Soleil, & lui commandait d'apporter l'abondance: l'astre qu'on n'avait pas vu depuis trois jours, parut bientôt sans nuage & sembla lui obéir; les eaux qui coulerent en même temps répandirent une alégresse générale. A midi elles diminuerent peu à peu, jusqu'au coucher du soleil, comme Héliofon l'avait pré-

dit. Enſuite il demanda de l'argent & on lui en apporta de toutes parts ; c'était à qui en donnerait davantage, & ceux mêmes qui le ſoupçonnaient d'impoſture, furent obligés de ſuivre le torrent, ſous peine d'être lapidés.

Ce récit pourrait paſſer pour une fable, ſi nous n'expliquions ici comment Hélioſon avait pu prévoir le retour des eaux.

Le lecteur ſaura donc que cet homme avait demeuré long-temps dans la partie auſtrale de l'iſle où il s'était établi près d'un grand fleuve ; ſur la rive qu'il habitait, il avait coupé un jour deux grands arbres qui étaient tombés par haſard dans un endroit de la riviere, où les eaux formaient un tourbillon. Dans cet endroit ſe trouvait un gouffre qui, abſorbant une partie du fleuve, la portait par un canal ſouterrain au-delà des monts, pour y former la ſource du ruiſſeau ſeptentrional. Hélioſon apprenant, quelque-temps après, que cette ſource était moins abondante, ſoupçonna que cela pouvait provenir de l'ouverture à moitié fermée par ſes deux arbres. Pour éclaircir ce fait, il fit apporter des faſcines, qu'il entremêla dans les

branches ; & peu de temps après, il ſut que la ſource était entierement tarie ; enfin il ôta les fagots & les arbres, & il apprit que les eaux coulaient avec la même abondance qu'auparavant. Etant bien aſſuré, dès ce moment, que le ruiſſeau était une branche du fleuve, qui ſe cachait ſous terre, pour reparaître enſuite comme *la Guadiana* en Eſpagne ; il fit faire des écluſes pour donner ou pour ôter à ſon gré de l'eau à tous les Peuples voiſins ; il arrêta le ruiſſeau pendant trois jours, pour porter le déſeſpoir dans le cœur de tous les habitans ; & ſachant qu'ils étaient ſur le point de ſe révolter, il partit de chez lui, après avoir donné des ordres ſecrets pour faire ouvrir ou fermer les écluſes à des heures fixes ; enſuite il arriva chez ſes voiſins dans les circonſtances les plus favorables, & fit adroitement uſage de ſon éloquence & des autres moyens de ſéduire que la nature lui avait prodigués.

Peu de temps après, le ſecret d'Hélioſon ayant tranſpiré par l'infidélité des Comperes employés à fermer les écluſes, il fut obligé de s'expatrier, crainte d'être lapidé : ce fut

en vain qu'il employa une partie des ſommes uſurpées à ſoudoyer des partiſans qui publiaient ſes éloges, le Public indigné ſavait à quoi s'en tenir, & ne ceſſa de lui rendre juſtice.

SECTION III.

Trois Figures coloſſales paraiſſent en l'air, deſcendent à terre, & remontent à la priere ou au commandement d'un Sauvage.

LE Capitaine de notre vaiſſeau allait de temps en temps chez les naturels du pays pour leur demander du bois, des fruits & de la viande fraîche, & pour leur donner en échange des couteaux, des paquets de ficelle, des miroirs & des haches. M. Hill, qui l'accompagnait dans ſes courſes, profita de cette occaſion pour faire connaiſſance & lier une étroite amitié avec différentes perſonnes. Comme il avait beaucoup d'eſprit & de mémoire, il apprit, en ſix ſemaines, la langue du pays; & c'eſt par-là qu'il put

entendre, de la bouche de ſes amis, l'hiſtoire d'Hélioſon, telle que nous venons de la raconter. Parmi les habitans, dont M. Hill avait acquis l'eſtime, il y avait un jeune homme nommé Orvan, très-intéreſſant par les qualités de l'eſprit & du cœur, mais qui paraiſſait toujours rêveur & chagrin, quoique jouiſſant d'une grande fortune & d'une bonne réputation. M. Hill lui demandait de temps en temps le ſujet de ſes peines; & le jeune homme qui avait ſouvent éludé la queſtion, répondit enfin qu'il était éperdument amoureux, ſans pouvoir eſpérer de poſſéder un jour l'objet de ſon amour. Pourquoi cela, dit M. Hill? Eſt-ce que votre pere s'oppoſe à votre bonheur? Ce n'eſt pas le mien, dit Orvan, c'eſt Guſter; c'eſt le pere de Méliſſa, qui, condamnant ſa fille au célibat, me réduit pour toujours à la plus affreuſe ſolitude.

M. Hill demanda alors quelle était la paſſion dominante de Guſter, & on lui fit entendre que le pere de Méliſſa était une eſpece d'Aſtronome, de Minéralogiſte & d'Inſectologiſte; qu'il avait chez lui des tas

de cailloux, de ſable & de coquillages pétrifiés ; qu'il paſſait quelquefois la nuit à obſerver les étoiles, & le jour à chercher dans les bois des mouches, des fourmis, des chenilles, des papillons ; qu'il employait une partie de ſon temps à la méditation, & que, ſelon lui, on ne pouvait obtenir le vrai bonheur que par l'étude de la nature.

Tant mieux, dit alors M. Hill ! je vois qu'il eſt curieux ; je vous enſeignerai de quoi piquer ſa curioſité ; vous aurez infailliblement de quoi ſatisfaire ſa paſſion pour les ſciences, & je vous réponds que dans peu Méliſſa ſera votre épouſe.

Le jeune homme reçut avec tranſport une promeſſe auſſi flateuſe. M. Hill s'introduiſit chez Guſter ſous divers prétextes, & ne put voir Méliſſa ſans approuver le choix de ſon ami, & ſans admirer la taille de cette belle Négreſſe. Il fut ſi frappé de la régularité de ſes traits, de la vivacité de ſes yeux, & de la blancheur de ſes dents, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier en la voyant : *Pulchriores ſunt oculi ejus vino, & dentes ejus lacte candidiores.* Geneſ. cap. LXIX.

M. Hill ayant préparé l'eſprit de Guſter, & obtenu de lui ce dont il avait beſoin pour le moment, alla trouver ſon ami Orvan, lui donna quelques connaiſſances préliminaires, & fit tirer de notre vaiſſeau trois mille aunes de toile des Indes, & deux mille mouchoirs de Maſulipatan. On en conſtruiſit une Montgolfiere, qui, dans ſa partie ſupérieure, avait preſque la forme & la groſſeur du dôme des Invalides. Elle fut lancée du haut d'une montagne, où l'on n'employa pour la manœuvre, comme pour la conſtruction, que des Ouvriers Européens, qu'on devait faire embarquer le lendemain, pour leur ôter toute occaſion d'inſtruire Guſter avant le moment favorable. On choiſit pour l'expérience un temps parfaitement calme, pour trouver moins d'obſtacle à diriger horiſontalement la machine à l'aide de vingt-quatre rames qui ſe ployaient en patte d'oie. Orvan, averti de l'heure du départ, & de la route que devaient tenir les Voyageurs aériens, invita Guſter, & tous les Peuples voiſins, à ſe rendre dans une plaine où ils devaient être témoins d'une expérience qui devait

paſſer dans l'eſprit des plus incrédules pour un prodige éclatant. Ses eſpérances furent pleinement accomplies, car la terreur s'empara de tous les individus, quand on vit floter en l'air une ſuperbe tour à quatre étages avec trente-deux fenêtres.

Orvan, pour raſſurer le Peuple, dit qu'il avait prévu cet événement, & que ce n'était point un mauvais préſage; ces paroles volant de bouche en bouche, porterent quelque conſolation dans tous les cœurs. Cependant les uns pouſſaient des cris de ſurpriſe en faiſant des geſtes & dès grimaces comme des énergumenes; les autres ſemblaient être ſaiſis d'un accès de folie, & entraient en convulſion, comme des malades autour d'un baquet, qui croient ſentir l'influence du magnétiſme animal.

Tout le monde vit arriver la Montgolfiere au milieu de la plaine à la hauteur d'un quart de lieue; mais voici une circonſtance qui ne fut apperçue que d'un petit nombre, parce que les uns ſe proſternaient contre terre, n'ayant plus la force de regarder,

& que les autres, en ouvrant les yeux pour regarder vers le ciel, ne pouvaient plus rien voir, tant ils étaient éblouis !

Tandis que la machine volante continuait sa route vers l'occident, on vit sortir par une de ses fenêtres trois grandes statues qui représentaient trois Divinités ; savoir, Junon, Vénus & Minerve : elles descendirent lentement & majestueusement jusqu'à terre. Orvan ayant prié le Peuple de s'éloigner pour laisser une place vuide, s'approcha des trois Déesses avec cent soldats, qui formerent autour de lui un grand cercle, firent ensuite un demi-tour à droite, & se tournerent vers le Peuple en présentant les armes. (C'est ainsi que font les Caporaux dans une Ville de guerre, lorsque le Major de place, ou son représentant, donne le mot de l'ordre aux Sergens ou aux Officiers qui doivent commander les divers corps-de-garde.) Le but de cette cérémonie était d'empêcher le Peuple d'approcher, & de rendre en même temps l'opération plus majestueuse & plus imposante.

Orvan s'approcha reſpectueuſement des trois Statues, que le Peuple regardait comme trois Divinités aériennes. Après une converſation apparente d'environ deux minutes, Orvan s'éloigna de quelques pas, leur fit ſigne de partir, & dans ce même inſtant, on vit les trois Divinités remonter vers le ciel. *Voyez la fig.* 17 qui ſert de frontiſpice à cet Ouvrage.

A peine étaient-elles parvenues à la hauteur de deux cents toiſes, que Junon & Minerve ſe ſéparerent de Vénus, & monterent avec une rapidité qui les cacha bientôt dans les nuages. La Déeſſe des amours, propice à la priere d'Orvan, redeſcendit alors vers la terre; & quand elle fut parvenue à la hauteur d'environ dix toiſes, elle laiſſa tomber une boîte ſur laquelle elle avait paru s'appuyer comme ſur un piédeſtal: enſuite exauçant la priere d'Orvan pour la troiſieme fois, elle remonta rapidement pour aller joindre ſes compagnes.

Orvan prit auſſi-tôt la boîte dont Vénus venait de lui faire préſent; il l'apporta en

cérémonie aux pieds de Guſter, & en tira devant lui deux rouleaux de papier qui étaient autant de tableaux.

Le premier repréſentait Guſter entouré de tous les objets de curioſité dont il faiſait ſon étude. Le ſecond repréſentait, dans une attitude reſpectueuſe, Orvan & Méliſſa demandant à Guſter la permiſſion d'être heureux.

Qu'on s'imagine, s'il eſt poſſible, l'effet que la magie de la peinture dut produire ſur un homme qui venant d'admirer une expérience ſublime, vit un tableau pour la premiere fois, & qui ne ſavait pas encore qu'il y eût au monde des Peintres & des Deſſinateurs. Les trois portraits qui avaient été faits par un de nos compagnons de voyage, furent regardés comme un ouvrage divin, & comme un préſent du ciel. Qu'on juge maintenant ſi Guſter put refuſer ſa fille à Orvan, quand celui-ci lui promit de lui donner l'explication de toutes ces merveilles.

Il n'eſt pas dans notre plan d'expliquer ici l'art de conſtruire une Montgolfiere. Nous

dirons ſeulement, en faveur de ceux qui n'ont jamais vu de pareilles machines, & qui n'ont pas lu l'excellent Ouvrage de M. Faujas de Saint-Fond ſur cette matiere, que la machine de M. Montgolfier conſiſte en une vaſte enveloppe de toile, que l'on remplit de fumée en brûlant de la paille mouillée. Cette vapeur, ſeize mille fois moins peſante que l'eau potable, s'élevant en l'air par ſa légereté ſpécifique, emporte la toile qui lui ſert d'enveloppe.

Il eſt des Théoriciens (1) qui prétendent que ce n'eſt point la fumée qui enleve la toile, mais que c'eſt l'action du feu, qui, s'appuyant ſur l'air inférieur, la pouſſe vers le zénith comme une fuſée volante (2); d'autres aſſurent que c'eſt tout ſimplement l'air dilaté & raréfié par la chaleur, qui, rempliſſant la Montgolfiere, lui donne une peſanteur ſpécifique, moindre que celle de

(1) M. le Chevalier de Trouville eſt l'auteur de ce ſyſtême.

(2) Selon eux, c'eſt la même cauſe qui fait reculer le canon & l'éolipyle.

l'air extérieur. Nous nous garderons bien de décider la queſtion ſur ces trois ſyſtêmes :

Non noſtrum inter vos tantas componere lites.

Il eſt poſſible que l'aſcenſion de la Montgolfiere, telle qu'on l'a vue juſqu'à préſent, provienne de la réunion de ces trois cauſes, qui, peut-être, ſeraient inſuffiſantes, ſi elles agiſſaient chacune ſéparément. Quoi qu'il en ſoit de cette idée, on attache toujours à cette machine une galerie qui lui ſert de leſt & l'empêche de ſe renverſer. Au centre de la galerie eſt un réchaud, avec des charbons allumés ſur une grille de fer. Les Aéronautes, placés autour de la galerie, ſont occupés, les uns à faire des obſervations aſtronomiques, géographiques & météorologiques ; les autres, à jeter dans le réchaud de l'eau ou de la paille, pour entretenir, diminuer, rallumer ou éteindre le feu, ſelon qu'ils veulent monter ou deſcendre avec plus ou moins de rapidité.

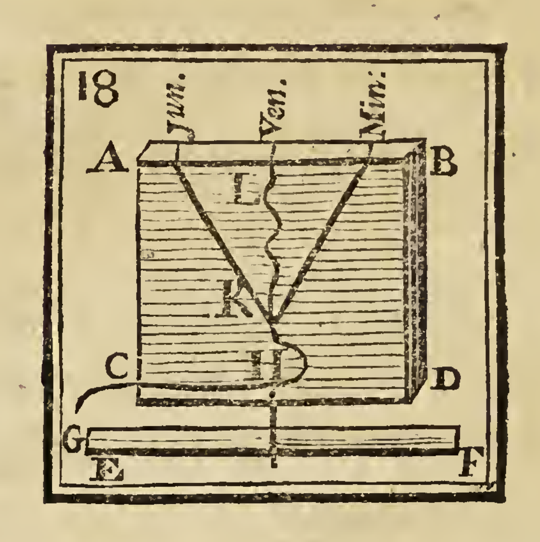
On fait auſſi des Ballons avec du taffetas gommé, rempli de gaz ou d'air inflammable qu'on fait par la diſſolution du fer dans

l'huile

l'huile de vitriol. Ces Ballons peuvent être plus petits que les Montgolfieres dont nous venons de parler, parce que le taffetas eſt moins peſant que la toile, & le gaz qu'on y emploie quatre fois plus léger que la fumée de paille.

Ceux qui veulent faire un *minimum* en fait de Ballons, ſe ſervent de baudruche proprement collée; c'eſt une peau ſi mince & ſi légere, qu'il ſuffit de donner au Ballon la groſſeur d'une petite veſſie : on en a fait dans ce genre de ronds, d'ovales & de cylindriques; mais la forme la plus frappante eſt celle qui repréſente la figure humaine. J'en ai fait dans cette forme, qui, à la vérité, m'ont coûté beaucoup d'induſtrie, de temps & de patience; mais j'en ai été bien dédommagé par le plaiſir que j'ai eu de faire accroire pendant quelque temps, à tout un Village, qu'un homme pouvait s'élever en l'air ſans le ſecours d'aucune machine, & même ſans remuer les bras ou les jambes. Les trois figures, dont nous avons parlé ci-deſſus, étaient conſtruites d'après ce principe. Voici le moyen qu'on avait employé pour les faire

monter & deſcendre pour ainſi-dire à volonté, *fig.* 18.



Les trois figures étaient attachées à une boîte *A*, *B*, *C*, *D*, ſous laquelle était une petite plaque de plomb *E F*, attachée à la boîte, avec des étoupes ſaupoudrées de fleur de ſoufre; *G*, *H*, *K*, *L*, était une meche de corde, qui, étant allumée au point *G*, ſe brûlait toute entiere juſqu'au point *L*, dans l'eſpace de cinq minutes. A l'inſtant où on lança les trois figures du haut de la Montgolfiere, M. Hill, qui en était le pilote, alluma la meche au point *G*; & auſſitôt la petite plaque de plomb attachée ſous la boîte, fit deſcendre lentement les trois figures juſqu'à terre, où elles reſterent environ deux minutes comme pour entendre

la priere d'Orvan. Celui-ci ne fut pas plutôt éloigné de trente pas, qu'il ordonna aux trois figures de s'élever. Elles obéirent comme ferait une horloge à laquelle on ordonnerait de ſonner trois heures quand on ſait qu'il eſt deux heures cinquante-neuf minutes & quelques ſecondes. Orvan ſavait que dans l'eſpace de trois minutes le feu de la meche devait parvenir au point *H* pour y brûler les étoupes qui attachaient la plaque de plomb à la boîte. Les trois figures, détachées de la plus lourde partie de leur leſt, s'éleverent donc dans l'atmoſphere, comme feraient, dans un baſſin rempli d'eau, un bouchon de liege qui ſe détacherait d'un gros clou auquel il était auparavant lié. Une minute après les trois figures étaient parvenues à la hauteur de deux cents toiſes. Orvan pria Vénus de deſcendre; & le feu de la meche, qui, pendant ce temps-là, avait fait des progrès juſqu'au point *K*, brûla auſſi-tôt les étoupes qui tenaient les deux figures collatérales attachées à la boîte. Ces deux figures, délivrées du poids de la boîte, furent portées, par l'air inflam-

mable, au-deſſus des nuages; mais la boîte qui, un inſtant auparavant, avait été enlevée par les efforts réunis des trois figures, ſe trouva aſſez forte pour entraîner vers la terre la ſeule qui lui reſtait attachée. Pendant cette ſeconde deſcente, le feu qui conſumait toujours la meche, parvint peu à peu au point *L*, où il brûla les étoupes qui attachaient à la boîte la troiſieme figure. Orvan voyant la boîte ſe détacher, ordonna à la troiſieme figure de remonter, & l'on voit qu'il dût être complettement obéi.

M. Hill deſcendit à terre dans une forêt voiſine, à l'inſu du Peuple; mais il ne fit pas embarquer auſſi-tôt les Matelots qui avaient ſervi à la direction & à la conſtruction de la machine, parce qu'il n'était plus intéreſſé à garder le ſecret, ſachant qu'Orvan venait d'obtenir ſa chere Méliſſa.



SECTION IV.

Les Sauvages font des raiſonnemens abſurdes : on en fait de plus choquans dans les pays civiliſés. Seconde réponſe aux Détracteurs de la Magie blanche.

M. Hill reçut de Guſter les plus riches préſens, & fut accueilli avec la plus grande diſtinction dans toutes les aſſemblées. Les Peuples accouraient auprès de lui de toutes parts, moins pour admirer ſes talens que pour voir un homme d'une couleur ſinguliere & d'une forme qui leur paraiſſait monſtrueuſe : ces inſulaires, qui ſont noirs comme l'ébene, & qui ont de groſſes levres avec un nez très-applati, étaient fort ſurpris de voir un homme blanc au nez aquilin ; juſqu'alors ils n'avaient même pas ſoupçonné qu'il y eût ſur terre des hommes de différente couleur. Hé ! comment auraient-ils pu ſavoir qu'il y a des hommes blancs en Europe

qu'il y en a de rouges en Amérique, de bruns dans les Royaumes de Fez & de Maroc, d'olivâtres en Egypte & ſur la côte de Barbarie, & de bronzés dans les Royaumes de Barca, de Tripoli, & dans les Républiques d'Alger & de Tunis ? Ils ignoraient jusqu'à l'exiſtence de ces diverſes contrées.

Leur préjugé, ſur la couleur noire de tous les Habitans de l'univers, était publiquement enſeigné dans toutes les écoles : mais pour établir cette doctrine, on n'employait ni manuſcrits, ni livres imprimés, car ils ne connaiſſent ni l'écriture, ni l'imprimerie, & leurs erreurs ne peuvent être conſignées comme les nôtres dans des bibliotheques. La maſſe de leurs connaiſſances paſſe toute entiere d'une génération à l'autre par la ſimple tradition. Leur ſcience eſt toute contenue dans des chanſons que les Maîtres d'école ſont chargés d'enſeigner à leurs éleves. Voici les deux principaux couplets qui cauſerent tant d'admiration quand on vit la couleur de M. Hill.



Premier Couplet.

JEet SUISpo urMON ca CHERcher LEC l'af-TEUR front CETdont HOMils ME feO font RI flé GI trisNAL,

PO URcom QUIme-TUtoi SOUSdé CRI-tes VIStant DA NS le UN faux CER etTAIN-l'imJO UR posN AL-ture,

I jeCI metsJE furFAIS le urMER conVEIL-duiLE teENun SAex-BOTS cel É lent LAS-verTInisQUES,

J'EN en VOY Em'of-A frant MES auPRO-puNE EURS blicDES pourMIL le LI ERSmo-insDE enPRA peinTI-tuQUESre.

Par m. molandre.

Traduction.

J'ai voyagé dans tous les pays connus, depuis le désert de Zaara jusqu'au Canal de Mosambique, & j'ai vu par-tout des hommes noirs. Au Royaume de Mujac & dans les Etats du Monoëmugi, je n'ai vu que des hommes noirs. J'ai presque poussé mes voyages jusqu'aux confins de la Nubie, & je n'ai pas vu un seul homme blanc. J'ai parcouru la haute & basse Guinée, depuis la côte de Malaguete jusqu'au Royaume d'Angola. J'ai traversé l'Ethiopie, la Nigritie, & par-tout j'ai vu des hommes noirs.

Second Couplet.

Mudnegel tſe : orrop da ètcer madnegel malotſipe ´ maem rutigixe elibaton ſupmet. Aton ogre is oninmo ſitatiſoiruc âſuac ſiraegru, maitneitap eſſe euqodnauq melitu. Ecce mudneled te ſecniv alucatsbo; odnehartbus odnedda adneicaf tneif da maitnegilletni ier : otſe ſuvlas, *&c.*

Traduction.

Qu'on ne me diſe pas qu'il peut y en avoir de blancs dans des pays où je n'ai jamais été. J'ai vu ſouvent débarquer ſur la Côte de Zanguebar des étrangers qui venaient des pays les plus lointains & des régions les plus inconnues ; j'ai vu des inſulaires de Ceilan, des habitans des Maldives & des Iſles Moluques, des Maſſacars & des ſujets du Roi de Timor, & je les ai vus tous auſſi noirs que moi ; par conſéquent, c'eſt une loi, ſans exception, dans la nature, que les hommes ſoient noirs.

M. Hill fut ſi frappé de ce raiſonnement, qu'il en fit une eſpece de parodie en un ſeul couplet, & en langue Madécaſſe. La voici avec ſa traduction.

Couplet.

J'AIu PROU neVÉ proCLAIduc RE tiMENT onQUE duL'AU géTOnie, MAn'eſt TEauJOU treEUR choD'Éſe CHECS qu'u QUEne

Traduction.

Les hommes, les oiſeaux, les quadrupedes & les quadrumanes perpétuent leur eſpece par la cohabitation des deux ſexes. Je n'ai pas encore vu d'animal

VO US pouVO Upée LIEZ pour FAIaRE muPAS SERſerdes en-POUR ſans, &c., &c.

qui ne dût ſon exiſtence à deux animaux de la même eſpece. Donc cette loi doit avoir lieu, ſans exception, dans tous les poiſſons & dans tous les inſectes. Par exemple, dans l'huître, dans la moule, dans le puceron qui eſt hermaphrodite, & qui eſt lui ſeul pere & mere de ce qui vient de lui; dans le polype d'eau douce, qui engendre par boutures comme les arbres; dans le ver ſolitaire, qui, s'il avait pere & mere ſemblables à lui, devrait changer de nom; & dans les millions d'eſpeces d'animalcules que nous découvrirons peut-être un jour, en perfectionnant le microſcope.

De pareils argumens paraiſſent dignes d'un pays ſauvage; & l'on croirait à peine, au premier abord, que dans les pays policés les Logiciens de profeſſion puiſſent en inventer de ſi abſurdes. Cependant on en fait de plus choquans, lorſqu'au lieu de faire une longue énumération pour prouver une propoſition générale, on conclut tout ſimplement d'un individu à l'eſpece entiere, & qu'on prétend démontrer une propoſition univerſelle par un ſeul exemple. Tel ſerait un Naturaliſte qui croirait que dans tous les temps & dans tous les climats, l'eſpece des renards a de l'antipathie pour

celle des chiens, parce que ſon renard, captif & languiſſant, paraît inſenſible auprès d'une belle épagneule. Tel ſerait un empyrique, qui, pour prouver l'efficacité de ſa panacée, citerait un ſeul malade guéri, & qui ferait prudemment abſtraction de tous ceux à qui ſon remede a donné la mort. De pareils raiſonnemens pourraient être comparés à celui de ce Voyageur anglais, qui, arrivant pour la premiere fois ſur la terre ferme, & logeant à Calais chez une Hôteſſe qui était de mauvaiſe humeur, écrivit ſur ſes tablettes la note ſuivante :

All french Women are peeviſh.

Toutes les femmes de France ſont acariâtres.

Les ſophiſtes déraiſonnent quelquefois d'une maniere plus inouie; car ſi les raiſonnemens que nous venons de citer, manquent par le défaut de liaiſon entre la concluſion & les prémiſſes; ils ont au moins le mérite d'être appuyés ſur une propoſition vraie : mais lorſqu'on part d'un principe évidemment faux, & qu'on en tire une concluſion également fauſſe, qui n'a

aucune liaiſon avec le principe, c'eſt alors le comble de l'aveuglement & le plus haut période de la *déraiſon ;* c'eſt comme ſi un Negre parfaitement noir, diſait, *je ſuis rouge; donc tous les hommes ſont rouges.*

Il eſt incroyable, me dira-t-on, qu'on puiſſe faire de pareils raiſonnemens dans les pays les plus ſauvages. J'ignore effectivement ſi les hommes de la nature peuvent être aveuglés juſqu'à ce point ; mais je ſais que de pareilles raiſons ont été débitées très-ſérieuſement chez des peuples civiliſés, par des hommes tant ſoit peu incivils, par de prétendus Gens de Lettres, qui s'aviſent de donner journellement à leurs Concitoyens une petite leçon de quatre pages.

Lorſque, pour réfuter un Auteur, on cite un ſeul article de ſon Ouvrage ; ſi l'Auteur a réellement raiſon ſur le point cité, & que cependant on conclue, de cet article, qu'il a toujours tort, & que ſon livre ne vaut rien ; c'eſt évidemment comme ſi un Negre diſait : Je ſuis rouge, donc tous les hommes ſont rouges.

Si ceux qui répandent dans le Public de

pareilles réfutations, joignent à leurs paralogiſmes des traits de calomnie, ſans fournir aucune apparence de preuve; ils achevent de montrer la faibleſſe de leur cauſe; & l'Auteur qu'on a prétendu dénigrer de cette maniere, pourrait les écraſer ſous le poids du ridicule ou du raiſonnement; mais, en pareille circonſtance, il y aurait de l'inhumanité de ſa part à faire uſage de toutes ſes forces; il doit donc leur pardonner bénignement, & dire dans ſon cœur:

Homo ſum; humani nihil à me alienum puto.

TER. Heauton-Timorumenos.

Cependant, comme une parfaite impunité ſemblerait inviter les délinquans à de fréquentes récidives (1), l'Auteur calomnié peut adreſſer à ſes détracteurs une petite ſemonce de la maniere ſuivante:

O vous, dont l'émulation reſſemble un

(1) *Cavendum eſt ne ex impunitate deliƈtorum detur occaſio delinquendi.* Leg. 20. cod. de Furt.

peu à la jalousie, & qui, égarés peut-être par l'intérêt & l'égoïsme, vous êtes follement érigés en juges dans votre propre cause, sur des matieres qui vous sont inconnues : ô vous, qui m'avez jugé sans me connaître, qui m'avez condamné sans m'entendre, qui avez prétendu réfuter un ouvrage didactique par des personnalités, & qui n'avez pas daigné me pardonner l'apparence même d'une faute ; quoique vous ayez souvent besoin d'une tout autre indulgence ; ô vous enfin qui passez pour des êtres bienfaisans, & qui, pour me noircir, avez abusé de la confiance du Public, & de la facilité que vous avez de lui parler tous les jours : pourquoi riez-vous d'un Negre Africain qui veut prouver, en citant un homme noir, que tous les hommes sont rouges?

. . . . . *Mutato nomine, de te*
Fabula narratur.

HOR.

Convenez aujourdhui que je n'ai encouru votre disgrace, que pour avoir révélé trop

clairement certaines vérités ſelon la maxime de Térence,

Obſequium amicos, veritas odium parit.

ANDRIA.

Convenez auſſi que je ne vous devrai une réponſe complette, que lorſque pour appuyer vos aſſertions contre moi, vous m'aurez préſenté au moins une eſpece de ſémi-preuve.

Quilibet præſumitur vir probus.

Cap. un. ext. de ſcrut. in. ord. fac.

Affirmanti incumbit probatio, non neganti.

Leg. 2. ff. de Probat.

Convenez encore qu'en croyant mon adverſaire ſur ſa parole, & en devenant l'inſtrument & l'organe de ſa vengeance, vous n'avez point pratiqué cette maxime du droit canon,

Odia reſtringi, favores convenit ampliari.

Cap. Odia. de reg. jur. in. 6.

Convenez enfin que vous ſemblez avoir voulu me nuire, en flatant ma vanité, & achever de me perdre, en m'inſpirant un excès d'orgueil, lorſque vous m'avez aſſi-

milé aux plus grands Ecrivains, en ne trouvant dans mon ouvrage qu'une ſeule erreur.

Fénélon a péché par trop d'amour divin ;
Vous autres, par trop peu d'amour pour le prochain.

CHAPITRE IV.

SECTION PREMIERE.

Premiere apparence de Mouvement Perpétuel.

LE 15 Septembre 1784, nous mouillâmes l'ancre dans la rade de Briſtol; huit jours après, nous arrivâmes à York, chez M. Wilſon, qui était un intime ami de M. Hill, & qui devint bientôt le mien; au récit des merveilles que nous avions vues, il répondit que ſans ſortir de chez lui il pouvait nous faire voir des choſes merveilleuſes, puiſqu'il avait découvert le mouvement perpétuel.

Alors, il nous montra une aiguille de

bouſſole, qui, poſée ſur un pivot au centre d'une planche & entourée de crochets de fer rangés en cercle, tournait continuellement, ſans qu'on pût appercevoir la cauſe de ce mouvement circulaire.

Cette cauſe eſt pourtant bien viſible, dit M. Wilſon, les crochets de fer étant aimantés, attirent l'aiguille tour à tour; le ſecond l'enleve au premier pour la céder au troiſieme; le quatrieme & le cinquieme la renvoient au ſixieme qu'elle quitte auſſi-tôt par l'attraction du premier; & comme ces cauſes d'attraction ſont permanentes, il n'eſt pas étonnant que l'aiguille ſoit toujours en mouvement.

M. Wilſon renverſa un des crochets en le tournant ſens devant derriere, & alors l'aiguille s'arrêta : il eſt ſi vrai, dit-il, que la bouſſole eſt miſe en mouvement par l'attraction des crochets, que quand un ſe dérange, l'aiguille ne va plus, *ſublatâ cauſâ, tollitur effectus.* M. Hill, qui ne croyait pas au mouvement perpétuel conſidéré comme production de l'Art, s'apperçut bientôt de la fauſſeté de cette théorie, & de la tricherie qu'on

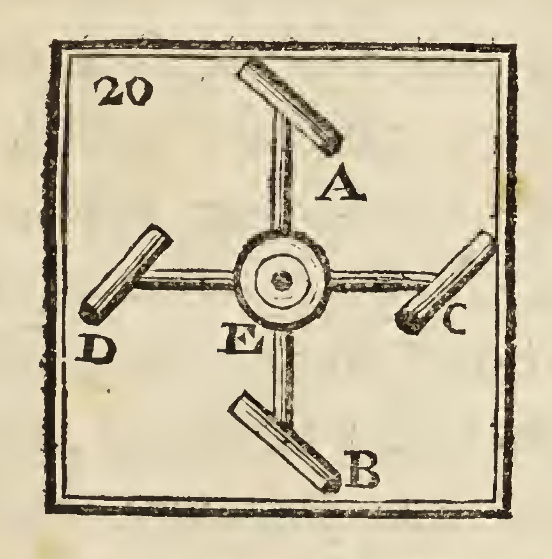
qu'on mettait en uſage dans cette expérience. Ce ne ſont pas les crochets, dit-il, qui peuvent ainſi faire tourner la bouſſole; car ſi leur attraction eſt égale, elle doit bientôt produire l'équilibre & le repos; & s'il y a de l'inégalité dans leurs forces, les plus faibles ne ſauraient arracher l'aiguille au plus fort. Votre explication, toute fauſſe qu'elle eſt, continua M. Hill, quand elle eſt donnée par un habile Faiſeur de Tours, & appuyée ſur l'expérience trompeuſe que vous venez de faire, en impoſe quelquefois aux Savans mêmes : car un Auteur célebre, qui avait vu faire ce Tour dans un cabinet de phyſique, a cru tout bonnement, & a même inſéré dans ſes Ouvrages que des crochets de fer autour d'une aiguille de bouſſole devaient la faire tourner : cependant n'oſant point donner le nom de mouvement *perpétuel* à cette rotation, il s'eſt contenté de dire que les crochets produiſaient dans ce cas-là une eſpece de mouvement *continuel.* Il ne ſavait pas que pour faire illuſion dans cette expérience, on poſe l'aiguille ſur une petite planche qui cache un

mouvement d'horlogerie, dont le volant aimanté ne peut tourner ſans entraîner la bouſſole; il ne ſavait pas qu'il faut de temps en temps monter ce mouvement d'horlogerie, ſans quoi le prétendu mouvement perpétuel ne durerait qu'environ une demi-heure. Il ignorait que les crochets mis autour de cette planche, ne ſont-là que pour tromper les yeux de l'eſprit & du corps. Ayant vu une bouſſole s'arrêter quand on dérangeait un crochet de ſa place, il en avait conclu que l'attraction du crochet devait entrer pour quelque choſe dans cette expérience; & cependant la bouſſole ne ceſſait alors de tourner, que parce que le crochet qui tournait comme une clef en dedans & en dehors, arrêtait dans cet inſtant le mouvement d'horlogerie, & empêchait le volant aimanté de produire ſon effet.

SECTION II.

Autre apparence de Mouvement Perpétuel.

M. WILSON voyant que ſon mouvement perpétuel était trop connu de nous pour que nous puſſions lui donner ce nom, nous en fit voir un autre, conſiſtant en deux baguettes en croix portées ſur un pivot & ſituées dans un plan vertical. Elles portaient à leurs extrêmités des étuis inclinés avec des balles de plomb, comme on voit dans la *fig.* 20.



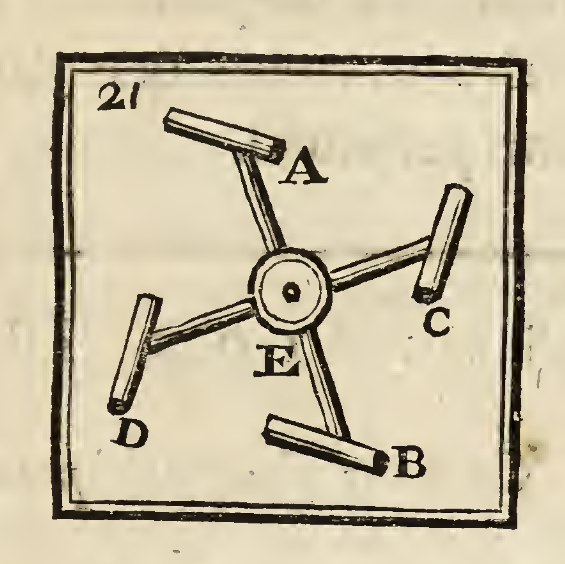
Cette machine, dit M. Wilſon, eſt auſſi ſimple qu'ingénieuſe; elle produit le mouvement perpétuel, & ne coûte preſque

rien ; elle eſt attachée par une ficelle, ſans quoi vous la verriez tourner continuellement par la raiſon que voici :

Les balles *A* & *B* ſont en équilibre, parce qu'elles ſont à égale diſtance de la ligne verticale qui paſſe par le point d'appui *E*. Par la conſtruction de la machine, la balle *D* étant au contraire plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, doit prévaloir ſur cette derniere & rompre l'équilibre. Elle doit donc deſcendre juſqu'au point *B*, & faire faire à la machine un quart de tour : or, ce quart de tour ne peut avoir lieu ſans que la baguette *A B*, qui était ſituée verticalement, prenne une poſition horiſontale ; & alors les balles *A* & *B* ſont entr'elles comme étaient auparavant les balles *D* & *C*: l'une doit donc emporter l'autre, & faire faire à la machine un autre quart de tour. Ce ſecond quart de tour ne peut avoir lieu, ſans être ſuivi d'un troiſieme, par la nouvelle poſition que prennent les balles *A* & *B*, &c. La machine eſt donc conſtruite de maniere qu'elle doit tourner continuellement juſqu'à ce que le pivot ſoit uſé, &

qu'elle tombe par le défaut du point d'appui.

Enſuite M. Wilſon dénoua les cordons qui retenaient la machine, & on la vit tourner auſſi-tôt. M. Hill l'arrêta bientôt après pour prouver théoriquement, contre l'expérience, qu'une cauſe cachée produiſait ſon mouvement, ou qu'elle devait s'arrêter avant d'avoir fait le premier quart de tour. En effet, dit-il, quand elle a fait ſeulement un douzieme de tour, *fig.* 21,



la balle *D*, plus éloignée du point d'appui que la balle *C*, tend encore à l'emporter; mais la balle *B*, qui, dans ce moment, eſt plus loin du point d'appui que la balle *A*, tend à faire tourner la machine en ſens contraire. Ces deux efforts oppoſés doivent donc

empêcher la machine de continuer ſon premier mouvement.

M. Wilſon avoua que M. Hill avait raiſon, & que les branches de la machine contenaient de l'aiman mis en mouvement comme dans la récréation précédente, par un volant aimanté caché dans la planche verticale qui portait le pivot. Cependant, ajouta M. Wilſon, cette expérience trompeuſe, préſentée avec art, & appuyée d'une fauſſe théorie, doit être bien ſéduiſante, puiſque vous êtes les premiers à qui je n'ai pas pu faire accroire que j'ai trouvé le mouvement perpétuel.

SECTION III.

Cadrans ſympathiques.

IL eſt une expérience que j'ignore, dit M. Wilſon, & que je ſerais bien curieux d'apprendre; c'eſt celle des cadrans ſympathiques, à l'aide deſquels deux amis peuvent ſe communiquer leur penſée à la diſtance même de cent lieues. Je connais les

cadrans qu'on appelle ſympathiques, répondit M. Hill; mais je peux vous aſſurer qu'ils n'ont jamais produit l'effet merveilleux qu'on leur attribue. Cependant, répliqua M. Wilſon, cet effet eſt poſſible & même vraiſemblable, s'il eſt vrai que lorſqu'on arrête l'aiguille d'un de ces cadrans, l'autre s'arrête ſans qu'on y touche; car alors en portant l'aiguille d'un cadran ſur différentes lettres rangées en cercle, l'autre aiguille pourrait déſigner les mêmes lettres ſur le ſecond cadran, & pourrait par conſéquent indiquer par ſympathie une phraſe entiere & même pluſieurs phraſes. Vous penſerez différemment, dit M. Hill, quand vous ſaurez que le Tour des cadrans ſympathiques ſe fait, non par ſympathie, mais par ſupercherie.

Vous prenez un cadran ſur vos genoux, & l'on en poſe un autre ſur une table. Quand vous avez porté l'aiguille de votre cadran ſur une certaine lettre, le Faiſeur de Tours, qui s'en apperçoit, fait arrêter le ſecond cadran ſur la même lettre, à l'aide d'un aiman caché qu'il fait mouvoir dans

la table, ſoit par le ſecours d'un Compere, auquel il donne un ſigne de convention, ſoit en pouſſant lui-même une baſcule avec ſon pied. *Voyez la fig.* 11. L'aiman arrivé ſous le cadran, arrête par ſon attraction le balancier de fer à l'inſtant requis; mais cette expérience ne pourrait jamais réuſſir, ſi vous exigiez qu'elle fût répétée, en poſant les deux cadrans ſur les genoux de différentes perſonnes ſans connivence : on vous dirait alors que les cadrans ne ſont pas montés pour produire ce jour-là l'effet que vous demandez; on vous renverrait au lendemain, & le lendemain on trouverait un prétexte pour vous renvoyer aux calendes grecques.

Ceux qui voient cette expérience ſans en connaître le deſſous de cartes, la trouvent très-merveilleuſe; & jugeant de ces cadrans, d'après le nom qu'on leur donne, ils s'imaginent facilement qu'il y a entre ces inſtrumens une eſpece de ſympathie. Si le Faiſeur de Tours aſſure qu'il peut s'en ſervir pour communiquer ſa penſée à une certaine diſtance, les Spectateurs le croiront d'autant plus facilement, qu'ils viennent de voir pro-

duire un effet qui, pour eux, eſt incompréhenſible ; après quoi ils ſe vanteront d'avoir vu de leurs propres yeux des cadrans ſympathiques qui ſervent à communiquer la penſée ; ils ne permettront point qu'on leur faſſe là-deſſus la moindre remontrance ; ils croiront trancher toute difficulté en diſant qu'on ne peut pas aller contre des faits : mais ne pourrait-on pas leur répliquer qu'ils ont mal vu, & leur appliquer ces paroles de Voltaire : *Je ne crois pas aux témoins oculaires, quand ils prétendent avoir vu des choſes abſurdes ?*

SECTION IV.

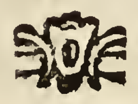
Mouche ſavante, Cheval ſavant.

LE préjugé ſur la mouche ſavante vient à peu près de la même ſource. Cette mouche n'eſt autre choſe qu'un petit morceau d'émail attaché à une aiguille de bouſſole. Un aiman caché la conduit autour d'un cercle, & l'arrête ſucceſſivement ſur différentes

lettres qui forment la réponſe à une queſtion propoſée. Un papier collé ſous verre cache la bouſſole, & ne laiſſe voir que la mouche poſée à l'extrêmité de l'aiguille. Ceux qui ont vu cette mouche, ſans connaître l'agent qui la fait mouvoir, ont cru voir un effet merveilleux, & ſe ſont vantés dans le monde d'avoir vu une mouche qui répondait à toutes ſortes de queſtions. Ceux à qui on a raconté cette hiſtoire, ne comprenant pas trop bien comment un inſecte pouvait répondre à des queſtions propoſées, ont penſé qu'il s'agiſſait au moins d'une mouche vivante qui ſe tranſportait en volant ſur différentes lettres. Ce fait a paſſé de bouche en bouche avec des additions, des variations & des commentaires; & la renommée qui groſſit tout, a publié enfin dans un certain monde, que cette mouche ſe tranſportait au gré de ſon maître ſur le nez de telle perſonne qu'on pouvait deſirer.

Une circonſtance concourait à confirmer le Peuple dans cette erreur. Dans le même temps qu'on liſait, au coin des rues, l'an-

nonce faſtueuſe de la Mouche ſavante, on voyait, dans les places publiques, un Cheval ſavant, qui répondait à différentes queſtions, en tournant ou baiſſant la tête, pour dire oui ou non, & en frappant du pied pour marquer des nombres : on ne ſavait pas que le Cheval, pour produire ces merveilles, n'avait beſoin que d'un petit ſigne, & qu'il lui ſuffiſait de voir remuer la main ou le pied de ſon maître. On ſuppoſait, en conſéquence, que cet animal était aſſez intelligent pour comprendre le ſens des phraſes, pour lire les vers & la proſe en toutes ſortes de langues, réſoudre des problêmes, connaître les dés, les cartes & l'heure à la montre, faire des additions, des multiplications, des regles de trois & des regles d'alliage ; & de tout cela, on concluait qu'une Mouche pouvait avoir auſſi le même degré d'intelligence.



SECTION V.

L'Epagneul Encyclopédiste.

ON a vu des chiens deviner des chiffres cachés dans une boîte, désigner d'avance une carte prise au hasard, & marquer le point apporté secretement en jetant des dés; & parce que le Spectateur ne faisait pas attention qu'un homme peut deviner toutes ces choses, en employant les tablettes aimantées, les cartes forcées, les dés plombés, ou d'autres moyens qui peuvent servir à produire le même effet; on inférait delà que le Maître de ces animaux, ignorant la solution aux questions proposées, ne pouvait faire aucun signe, & que les animaux devinaient par leur propre pénétration; lorsqu'ensuite on rencontrait un Savant dans le monde, on lui demandait comment un chien & un cheval pouvaient avoir une intelligence plus qu'humaine : on brodait l'histoire de ces animaux, & l'on ne manquait pas d'y englober celle de la mouche

ſavante : on ne diſait pas que cette mouche était d'émail ou de toute autre matiere inanimée ; le Savant ſe trouvait alors dans la perplexité ; car, d'un côté, il ne pouvait pas contredire honnêtement un grand nombre de témoins oculaires, ou ſoi-diſant tels ; & de l'autre, il ne pouvait pas réduire à leur juſte valeur des faits exagérés qui ne s'étaient point paſſés ſous ſes yeux ; il avait donc le déſagrément de ſe voir ſoupçonné d'impéritie, parce qu'il ne pouvait ni ne voulait expliquer phyſiquement des phénomenes chimériques.

Il n'y avait que huit jours que nous étions arrivés chez M. Wilſon, lorſque nous aſſiſtâmes à une Aſſemblée où l'on faiſait voir un épagneul ſavant, qui ſoutenait des theſes de Philoſophie en Français, en Anglais & en Latin : on ſent bien qu'il ne parlait pas lui-même ces trois Langues ; mais il ſemblait au moins les entendre, puiſqu'on pouvait les parler indifféremment pour l'interroger, & qu'il répondait toujours cathégoriquement par ſignes, ſoit en remuant la tête pour dire oui ou non, ſoit en frappant

du pied pour marquer des nombres, ou en indiquant des lettres qui réunies formaient la réponſe demandée. Trois circonſtances concouraient ici à ſurprendre le Spectateur: 1°. Le chien continuait de bien répondre, lors même que ſon Maître ſortait du ſallon de Compagnie, ou qu'il priait de ſortir toutes les perſonnes ſoupçonnées de faire quelque ſigne pour indiquer la réponſe; 2°. il répondait encore, & toujours bien, lorſqu'on lui bandait les yeux, pour l'empêcher d'appercevoir aucun ſigne; 3°. il avançait ordinairement les paradoxes les plus inouis; perſonne de la Compagnie n'était de ſon avis en commençant; & cependant, après beaucoup d'objections, de réponſes & de répliques, il finiſſait toujours par avoir raiſon. Crainte d'ennuyer le Lecteur, je devrais ſupprimer ici le détail de ce qui fut dit en cette occaſion; cependant, pour prouver qu'on peut juſtifier, en quelque façon, l'épithete de Savant donnée à cet animal, je rapporterai ici une eſpece de converſation qu'il y eut entre l'épagneul & trois ou quatre Savans de la Compagnie.

Un Marin commença par demander combien il y avait d'arches au Pont de Westminster ? L'épagneul répondit, en posant le pied sur le nombre 15. On lui demanda ensuite combien il y avait d'arches au Pont-Euxin ? Ici le chien garda le silence, comme s'il s'était cru insulté par une pareille question, & comme s'il avait voulu appliquer le Proverbe, *à sote demande point de réponse*. Cependant, ayant reçu ordre de son Maître de satisfaire celui qui l'interrogeait, il répondit, qu'il n'y a point d'arches au Pont-Euxin, & l'exprima très-clairement en posant le pied sur un zéro ; là-dessus le Marin raconta que l'année précédente il avait fait, en six semaines, un très-heureux voyage, depuis le Pont-Euxin jusqu'au Pont de Londres. L'épagneul ne trouvant rien d'extraordinaire dans un pareil voyage, posa le pied sur différentes lettres, formant une réponse laconique qui, étant interprétée & commentée par son Maître, signifiait que d'autres voyageurs avaient fait des choses plus étonnantes, puisqu'ils avaient parcouru six cents lieues en une demi-jour-

née. C'eſt impoſſible, répliqua le Marin ; il n'y a pas encore eu de Ballon aéroſtatique qui ait pu parcourir un ſi grand eſpace en ſi peu de temps : Je ne dis pas, répondit l'épagneul, à l'aide de ſon Interprete, qu'on ait employé un Ballon pour cet effet, puiſque je parle d'un voyage par mer.

Le Marin dit alors que la choſe était encore plus impoſſible de cette maniere, puiſque le plus fin voilier ne filant qu'environ quinze à ſeize nœuds, c'eſt-à-dire, ne parcourant qu'environ cinq lieues par heure, n'avait pas aſſez de rapidité pour faire ſix cents lieues en une demi-journée.

L'animal perſiſta à ſoutenir ſon aſſertion; & le Marin allait propoſer un pari conſidérable lorſque l'épagneul & ſon Maître ajouterent qu'ils avaient fait ce voyage dans un pays où ils avaient allumé du feu avec de la glace.

Si vous voulez faire preuve d'érudition, dit le Marin, je vous prie de ne pas entaſſer un ſi grand nombre d'abſurdités. Le Maître du

duhien, adreſſant alors la parole à cet animal, lui fit cette queſtion : Parlez, mon cher ami, n'eſt-il pas vrai qu'on peut allumer du feu avec un morceau de glace, ſi on le taille avec un couteau comme un verre de lunette, pour lui faire réunir en un ſeul foyer les rayons du ſoleil ſur un petit tas de poudre? L'animal aux yeux bandés baiſſa la tête pour dire oui, comme s'il avait parfaitement compris ce qu'on lui demandait.

Le chien a raiſon ſur ce point, dit le Marin, mais cela ne prouve pas qu'on puiſſe faire 600 lieues en une demi-journée. Pourquoi non, répondit le chien, ſi c'eſt dans un pays où l'on peut ſe repoſer 48 heures dans une ſeule après-midi. En quel climat, dit le Marin ſurpris, qui commença cependant d'entrevoir ſon erreur? L'épagneul pour réponſe, indiqua la Zône glaciale. En effet, dit ſon Maître, il y a dans cette Zône des jours de différente longueur, depuis 24 heures juſqu'à ſix mois; & ſi le Capitaine Cook, lorſqu'il a navigué au-delà du Cercle polaire, a ſuivi un Parallele où le jour était ſeulement d'un mois, il a pu en une demi-

journée, c'eſt-à-dire en 360 heures, parcourir l'eſpace de 600 lieues.

Le Marin voulant à ſon tour embarraſſer l'épagneul & ſon maître, leur demanda s'ils connaiſſaient un endroit où le ſoleil & la lune peuvent ſe lever à la même heure & au même inſtant, lors même que ces deux aſtres ſont en oppoſition, c'eſt-à-dire quand la lune eſt pleine. L'animal & ſon maître répondirent que c'eſt au pôle, & ajouterent que dans ce même endroit le ſoleil ſe trouve toujours au point de midi, parce que tous les points de l'horiſon ſont au midi pour les habitans du pôle.

Un Juriſconſulte de la Compagnie diſputa long-temps contre l'épagneul, parce que celui-ci prétendait qu'un homme mort à midi peut être quelquefois l'héritier d'un autre homme mort le même jour à midi & demi. Ce fut en vain qu'on cita contre lui les Loix du Digeſte & du Code qui veulent que l'héritier ſurvive au teſtateur; l'épagneul prouva que ſa prétention était très-conforme à ces loix, parce que l'homme mort à midi peut dans certaines circonſtances ſurvivre

à celui qui eſt mort à midi & demi ; il n'y a qu'à ſuppoſer pour cela que le premier eſt mort à Paris & le ſecond à Vienne en Autriche ; car comme il eſt une heure à Vienne, quand il eſt midi à Paris, celui qui meurt à midi dans cette derniere ville, ſurvit néceſſairement à celui qui meurt le même jour à Vienne, à midi & demi.

Un troiſieme argumentateur propoſa le problême ſuivant :

Un payſan étant allé au marché vendre des poulets, a trouvé un Cuiſinier qui lui a acheté la moitié de ſes poulets ; plus, la moitié d'un poulet ſans en tuer aucun : il a vendu & livré à un ſecond Cuiſinier la moitié de ſon reſte ; plus, la moitié d'un poulet pareillement ſans en tuer aucun : enfin un troiſieme Cuiſinier a acheté la moitié du reſte ; plus, la moitié d'un poulet & toujours ſans en tuer aucun ; par ce moyen le payſan a tout vendu : on demande combien il avait de poulets ?

L'épagneul répondit qu'il en avait ſept ; que le premier acheteur en avait pris quatre, c'eſt-à-dire trois & demi : plus, un demi ſans en tuer aucun ; que le ſecond en avait

pris deux, c'eſt-à-dire un & demi, plus un demi, &c.

L'animal ne ſe contenta point d'indiquer tout ſimplement le nombre demandé; il réſolut algébriquement la queſtion, en poſant ſucceſſivement ſon pied ſur les lettres & les chiffres qui formaient l'équation du problême. Le maître de l'épagneul écrivait avec de la craie ſur une planche noire, tout ce qu'indiquait l'animal; & comme ce problême eſt un des plus jolis qu'on puiſſe propoſer, nous en donnons ici la ſolution, en faveur de ceux qui connaiſſent les premiers élémens d'Algebre.

Soit x le nombre cherché, la portion du premier acheteur ſera, ſelon la premiere condition du problême, $\frac{x}{2}+\frac{1}{2}$; ce qui reſte, quand le premier acheteur a pris ſa part, ſera donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}$: la moitié de ce reſte & la moitié d'un poulet devant être la portion du ſecond acheteur, on aura, pour exprimer cette portion, $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}+\frac{1}{2}$. Ce qui reſte quand les deux premiers acheteurs ont pris leur part, eſt donc $x-\frac{x}{2}-\frac{1}{2}-\frac{x}{2}+\frac{x}{4}+\frac{1}{4}-\frac{1}{2}$; la moitié de ce reſte & la moitié d'un poulet devant faire la portion du troiſieme, on aura pour exprimer cette portion : $\frac{x}{2}-\frac{x}{4}-\frac{1}{4}-\frac{x}{4}+\frac{x}{8}+\frac{1}{8}-$

$\frac{1}{4} + \frac{1}{2}$; & comme les trois portions jointes ensemble doivent faire la somme totale, qui vaut x, on aura l'équation suivante :

$\frac{x}{2} + \frac{1}{2} + \frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2} + \frac{x}{2} - \frac{x}{4} - \frac{1}{4} - \frac{x}{4} + \frac{x}{8} + \frac{1}{8} - \frac{1}{4} + \frac{1}{2} = x$. Si dans cette équation on multiplie chaque terme par 8 pour faire évanouir toutes les fractions, il en résultera : $4x + 4 + 4x - 2x - 2 + 4 + 4x - 2x - 2 - 2x + x + 1 - 2 + 4 = 8x$.

Donc $7x + 7 = 8x$.

Par conséquent $x = 7$. C. Q. F. D.

Il nous reste à expliquer comment l'animal pouvait indiquer, sans qu'on lui fît aucun signe visible, la réponse aux questions proposées ; le lecteur saura que les lettres & les chiffres étaient sur autant de cartes arrangées en cercle autour de l'animal, qu'il faisait le tour du cercle aussi-tôt qu'on lui proposait une question, & que des bascules, cachées sous le tapis sur lequel il marchait, & qu'on faisait remuer sous ses pieds par des cordons de renvoi, lui indiquaient l'instant où il devait s'arrêter pour mettre son pied sur la carte voisine. Il était si bien habitué à saisir la carte qui était auprès de lui quand il sen-

tait le mouvement des baſcules, & à répondre oui ou non, ſelon les différens tons de voix de ſon Maître ou de quelque Compere, qu'il ne ſe trompait preſque jamais, & qu'il réparait adroitement ſa faute, quand il lui arrivait de ſe tromper.

C'eſt par de pareils ſtratagêmes qu'il pouvait répondre aux queſtions les plus difficiles, & qu'après avoir ſoutenu en latin une theſe ſur la communication du mouvement dans le choc des corps, il s'attira de la part d'un Phyſicien Irlandais, un des jolis complimens qu'on puiſſe faire ſur cette matiere: *Nunc concedo motum communicari in ratione velocitatis corporis percutientis, nam reſponſionum tuarum facilis velocitas cordi meo communicavit magnum admirationis motum & lætitiæ.*

Ce même Irlandais ayant dit enſuite que l'Angleterre était une des plus grandes Iſles de l'Océan, le chien ne fut pas de ſon avis, & aſſura très-poſitivement que l'Angleterre n'eſt point une Iſle : tout le monde crut que l'animal ſe trompait ; mais il donna pour raiſon qu'on pouvait ſortir d'Angleterre ſans

paſſer la mer, & qu'on en ſortait effectivement tous les jours de cette maniere, quand on allait à pied ou à cheval d'Angleterre en Ecoſſe. Le Dictionnaire Encyclopédique conſulté ſur ce point, fit voir que le chien avait raiſon. En effet, l'Angleterre forme avec l'Ecoſſe, ſous le nom de Grande-Bretagne, une Iſle, dont l'Angleterre n'eſt à peu près que les deux tiers: par conſéquent dire que l'Angleterre eſt une Iſle, c'eſt comme ſi on prétendait que 40 ſols font un écu, ou que quatre pieds font une toiſe.

Je ſavais depuis long-temps, ajouta l'Irlandais, que les animaux nous ſurpaſſent par la fineſſe des ſens; mais je vois à préſent pour la premiere fois qu'ils ont la même ſupériorité par la juſteſſe des idées, & qu'il faut ajouter quelque choſe au diſtique ſi connu, qu'on a fait à leur louange:

Nos aper auditu, lynx viſu, ſimia guſtu,
Et canis olfactu, præcellit aranea tactu.

Un des Spectateurs prétendit alors que l'épagneul devait avoir étudié toute l'Encyclopédie; mais le Maître de l'animal prouva

clairement que ce n'eſt point dans cette ſource qu'il faut puiſer la ſcience.

La derniere édition, dit-il, eſt remplie d'erreurs & de négligences typographiques; l'avant derniere & l'antépénultieme, ne contiennent que des articles tronqués & mutilés, & dans toutes, excepté la derniere, les Editeurs, en donnant à cet ouvrage la forme d'un Dictionnaire, ont manqué le but qu'ils ſe propoſaient d'enſeigner aux gens du monde les premiers élémens des Sciences & Arts : l'ordre alphabétique eſt à la vérité très-commode pour un lecteur indolent, qui ne cherche dans un livre qu'une ſimple définition; les premieres lettres d'un mot lui indiquent, au premier coup-d'œil, dans quel volume & à quelle page ſe trouve l'explication dont il a beſoin; mais l'amateur des Beaux-Arts, le curieux qui voudrait connaître les principes généraux d'une ſcience ou d'un métier, pourra-t-il ſe réſoudre à les étudier dans un Dictionnaire univerſel & volumineux, quand il ſaura que ces principes ſont épars avec cent autres dans toutes les parties de l'ouvrage, & que pour lire une inſtruction

de trente pages ; il eſt obligé de feuilleter trente volumes *in-folio ?* Les renvois multipliés qu'il trouvera au commencement & au milieu de chaque article, l'obligeront à chaque inſtant de voltiger d'un volume à l'autre, de revenir cent fois au premier, & d'avoir en même temps tous ces livres ouverts.

Que dirait-on d'un Naturaliſte, qui, voyageant en Europe pour obſerver les trois regnes de la nature, ne verrait dans le Royaume de Naples que la lave du Mont-Veſuve, & s'embarquerait auſſi-tôt pour aller voir en Iſlande les éruptions du Mont-Hécla, qui reviendrait en Italie pour voir des tarentules ou de la pouzzolane, & attendrait un troiſieme voyage pour examiner les ruines d'Herculanum ; qui, ſatisfait de ne voir à Pétersbourg que l'énorme rocher qui ſert de baſe à la ſtatue de Pierre-le-Grand, irait auſſi-tôt chercher des coquillages pétrifiés dans la Baſſe-Navarre ; qui ayant fouillé à moitié les riches mines du Comté de Foix, ſe tranſporterait en Angleterre pour chercher de l'étain ou du plomb dans celles de Cor-

nouaille ; qui pafferait en Auvergne fans voir le Puy-de-Dome, en allant en Ecoffe faire des obfervations fur la pefanteur de l'air, & qui, étant enfin revenu dans le nord pour y obferver le paffage d'une planete fous le difque du foleil, mépriferait les productions curieufes de la mer Baltique pour aller cueillir du varech fur les côtes de Normandie.

L'idée d'un tel Obfervateur qui perd fon temps à voyager, en multipliant fes courfes faute de plan & de méthode, excitera fans doute le rire ou la pitié de quelques perfonnes à qui on pourrait dire : *Tu es ille vir.* Reg. Cap. XII.

Quiconque étudie les Sciences dans l'Edition originale du Dictionnaire Encyclopédique (qui eft, fans contredit, la meilleure), perd fon temps à chercher en divers articles les matieres les plus analogues, qui devraient être réunies en un feul. Cet inconvénient, qui eft prefque infenfible dans un Dictionnaire, en un ou deux Volumes, devient infupportable dans un ouvrage qui en a vingt ou trente : je pourrais citer

cent exemples, mais je me contenterai de celui-ci.

Qu'un homme veuille étudier les Elémens de Musique dans l'Encyclopédie, il commencera naturellement par chercher le mot *Musique*, Tome X; dès le commencement de cet article, on lui parle de *Composition*, d'*Harmonie*, de *Flûte*, de *Tympanon*, &c., & pour lui apprendre ce que c'est, on le renvoie à ces différens mots qui sont au Tome III, & aux Tomes VIII, VI & XVI. Chacun de ces articles renvoie non-seulement au premier mot, qui est la souche commune, mais encore à plusieurs autres qui en sont les branches, & qui s'étendent dans l'ouvrage entier par des ramifications à l'infini. C'est ainsi que le mot *Accompagnement*, qui est confondu dans le premier Volume, avec les principes des Sciences les plus disparates, vous renvoie aux mots *Basse fondamentale*, *Modulation*, *Partition*, qui sont noyés avec cent autres, dans les Tomes II, X & XII. L'explication de l'échelle diatonique, qui est au Tome V, renvoie aux mots *Gamme*,

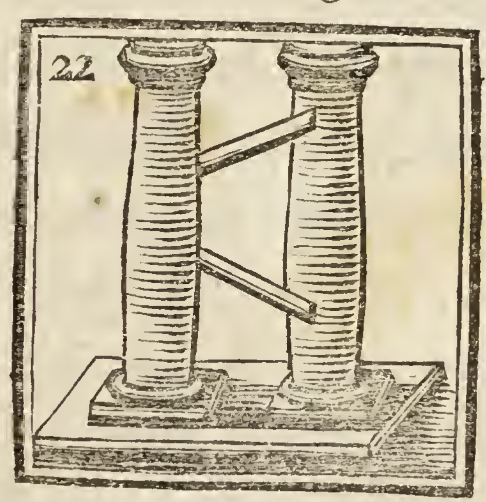
Tome VII; *Syſtême*, Tome XV; *Dièſe*, Tome IV; *Tempérament*, Tome XVI. L'article du Clavecin, Tome III, renvoie aux mots *Sommier*, Tome XV; *Double Clavier*, Tome IV; *Accordoir*, Tome I. On trouve les mots *Octave, Opéra*, au Tome XI; *Martellement*, Tome X; *Récitatif*, Tome XIII; *Ritournelle*, Tome XIV; *Syncope*, Tome XV; *Triton*, *Variation*, *Vaudeville*, Tome XVI; *Vibration*, Tome XVII, &c.

Quel eſt l'homme qui aura le courage de parcourir tous les détours de ce labyrinthe? Quelque agréables que puiſſent être les ſavantes & profondes recherches de J. Jacques Rouſſeau ſur le mode *Hyperphrygien*, & ſur les cordes *Hypo-proſlambanomenes*, il faut tant de temps & de patience pour les raſſembler ſous un même point de vue, que j'aimerais preſque autant étudier la Muſique dans un de ces Traités informes que de ſimples Manœuvres dans cet art, ſe ſont quelquefois aviſés de mettre au jour.

SECTION VI.

Machine hydraülique exprimant la circulation du ſang dans les veines & les arteres.

CE diſcours démonſtratif aurait duré plus long-temps, ſi quelqu'un n'avait interrompu l'Orateur, pour demander à ſon chien s'il croyait au mouvement perpétuel. L'animal répondit qu'oui, & ſon Maître venant à l'appui de cette aſſertion, nous fit voir deux petites colonnes d'ordre toſcan, d'environ deux pieds de haut, fixées par leur baſe à la diſtance de huit pouces ſur une planche oblongue; deux petits tuyaux de verre paſſaient d'une colonne à l'autre, en ſuivant une direction inclinée à l'horiſon, comme le démontre la *fig.* 22.



On voyait diſtinctement une liqueur

rouge, couler en montant par le tuyau inférieur pour aller d'une colonne à l'autre, & de celle-ci revenir à la premiere en montant par le tuyau ſupérieur. Cette liqueur récréait la vue par la vivacité de ſa couleur, & par la régularité de ſes mouvemens qui ſe renouvellant à chaque ſeconde, exprimaient aſſez bien le battement du pouls. Tandis que cette eſpece de circulation amuſait nos yeux, notre eſprit était dans la perplexité pour en deviner la cauſe; les deux colonnes étaient d'un trop petit diametre, pour nous permettre de croire qu'elles contenaient des pompes foulantes avec des piſtons mis en jeu par des mouvemens d'horlogerie; d'ailleurs l'offre qu'on nous fit de nous donner cette machine à un prix modique, prouvait aſſez bien que le méchaniſme n'en était pas compliqué.

Les deux tuyaux de verre, nous dit M. Hill, ſont ce que les Marchands de Barometres vendent ſous le nom de *Tâte-pouls.* Ils ſont terminés par deux petites boules qui contiennent de l'eſprit-de-vin coloré, & conſtruits de maniere que, quand on tient une boule dans ſa main, en donnant à ces

tuyaux une certaine inclinaiſon, la chaleur du corps produit, dans cette liqueur, une eſpece de bouillonnement, qui la chaſſe continuellement d'une boule à l'autre.

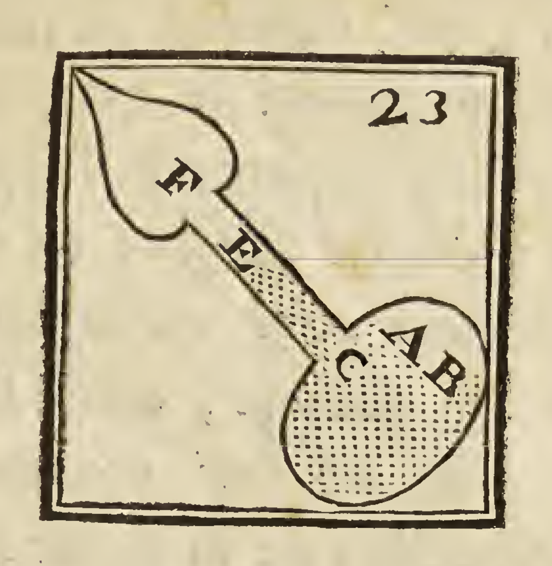
Quand on eſt ſur le point de faire voir la machine, on met ſecretement, dans les deux colonnes, du ſable chaud, qui produit ſur la liqueur des tâte-pouls le même effet que la chaleur de la main. On a ſoin de ne laiſſer la machine ſous les yeux du ſpectateur qu'environ une demi-heure, parce que le ſable ſe refroidiſſant inſenſiblement, les mouvemens de la liqueur ſe ralentiſſent peu à peu, comme la chaleur qui les produit; & le repos parfait qui doit ſuccéder, diminuerait l'admiration du ſpectateur, tandis qu'on cherche au contraire à l'augmenter en diſant que la machine va toujours, mais en la ſerrant auſſi-tôt, ſous prétexte de montrer des pieces plus intéreſſantes.

Nota. On peut faire de ces machines, dont le mouvement dure douze & même vingt-quatre heures, à l'aide de deux petites lampes, au lieu de ſable chaud; mais

la néceſſité de faire ces colonnes plus groſſes & plus longues, pour contenir ces lampes, l'odeur de l'huile & l'inconvénient qu'elle a de répandre beaucoup de fumée lorſqu'elles viennent à s'éteindre, doivent faire abandonner ce moyen, parce qu'il tend à faire connaître au ſpectateur une cauſe qu'on veut lui cacher avec ſoin. J'ai imaginé depuis peu un autre moyen, à l'aide duquel, ſans employer aucune matiere combuſtible, je produis les mêmes effets pendant quinze jours, & même davantage; de maniere qu'à quelle heure qu'on vienne me voir, on trouve toujours la machine en mouvement, ſans qu'on apperçoive aucun préparatif de ma part; ce qui fait croire à certaines perſonnes, que c'eſt une eſpece de mouvement perpétuel. Je la ferai voir *gratis*, au mois de Mai prochain ſeulement, à tous ceux qui m'auront fait l'honneur de me conſulter ſur les moyens employés par le Devin de la Ville dont je parlerai dans le Chapitre ſuiv.

Eſſayons, avant de finir cet article, d'expliquer

d'expliquer physiquement le bouillonnement de la liqueur dans les tâte-pouls, *fig.* 23.



La chaleur de la main dilate & grossit la bulle d'air *A B*. Par cette dilatation, la liqueur est forcée de céder une partie de l'espace qu'elle occupe dans la boule inférieure, & de monter du point *E* au point *F*. Quand la bulle d'air est assez raréfiée pour occuper toute la partie supérieure de la boule jusqu'au point *C*, elle peut s'échapper en partie par le tuyau, parce qu'alors sa légereté spécifique la porte sans obstacle vers la boule supérieure. Elle ne peut monter ainsi sans pousser devant elle une partie de la liqueur, ce qui diminue un peu sa vîtesse, & donne le temps de la suivre des yeux dans sa marche; mais comme sa légereté,

l'oblige de monter le long de la paroi ſupérieure du tuyau ; la liqueur qui vient d'être pouſſée en haut, deſcend en même temps par ſa propre gravité le long de la paroi inférieure pour s'emparer de l'eſpace que la bulle d'air vient de quitter : en deſcendant aſſez rapidement pour qu'on ne faſſe pas attention à ſon paſſage, cette liqueur apporte avec elle de l'air condenſé par la fraîcheur reſpective de la boule ſupérieure, qui, dans notre ſuppoſition, ne reçoit d'autre chaleur que celle de l'atmoſphere. Cet air étant raréfié de nouveau par la chaleur de la main ou du ſable qui touche la boule inférieure, eſt bientôt obligé de remonter comme le premier, & par la même raiſon juſqu'à ce qu'on ôte la main, ou juſqu'à ce que le ſable ſoit refroidi.

Cette explication déplaira peut-être aux vrais Phyſiciens qui n'en ont pas beſoin, & aux Lecteurs ſuperficiels qui n'en voudraient aucune ; mais l'expérience, telle que nous venons de la décrire, plaira vraiſemblablement aux Amateurs de phyſique amuſante qui voudront ſe donner la peine de

l'exécuter. J'ose me flater au moins qu'on ne la mettra pas beaucoup au-dessous de celle qu'un de mes Détracteurs a insérée dans son Ouvrage, qui consiste, selon lui, à faire beugler, comme si elle était en vie, une tête de veau bien cuite, en y mettant une grenouille vivante sous la langue. Il y a d'ailleurs cette différence entre mon expérience & celle de mon adversaire, que la sienne, comme tous ses autres Tours, est tirée mot à mot d'une certaine petite bibliotheque, & la mienne au contraire n'a été décrite nulle part, & c'est moi qui l'ai inventée en Angleterre en 1775. Je dis ceci en passant sans crainte d'être démenti par ceux même qui s'en sont dit les inventeurs en Suisse & en France, & qui savent bien qu'elle vient de moi. On me dira peut-être que je réclame ici une invention bien frivole ; mais outre qu'il ne serait peut-être pas bien difficile de prouver qu'elle peut devenir intéressante, je répondrai que je n'ai pas un assez grand fonds de richesses pour laisser à des usurpateurs la paisible

poſſeſſion d'une partie quelconque de ma propriété.

SECTION VII.

Poupée parlante.

On nous fit voir enſuite une figure parlante, c'était une poupée d'environ un pied de haut, tenant à ſa bouche un grand porte-voix, & ſuſpendue à la hauteur d'un homme par des rubans, pour faire croire qu'elle était parfaitement iſolée. Quand on lui faiſait une queſtion quelconque en Français, en Eſpagnol ou en Portugais, on entendait auſſi-tôt une réponſe analogue qui provenait de l'intérieur même du porte-voix ; il n'était pas poſſible de prétendre qu'il y avait un nain caché dans la poupée comme dans l'Automate joueur d'échecs. *Mag. bl. vol. I, page* 84. La poupée était trop petite pour contenir un nain quelconque. L'Auteur voulut nous faire croire que les paroles de la

poupée pouvaient être l'effet d'un méchanifme caché dans fon corps, & nous cita pour preuve les têtes parlantes de M. l'Abbé Mical.

Les têtes de cet Artifte célebre, dit alors M. Hill, quoiqu'elles graffeyent un peu, & qu'elles prononcent certains mots d'un ton nafillard, font effectivement l'ouvrage du génie, puifqu'elles ont furpaffé les defirs & l'efpérance de l'Académie des Sciences de Pétersbourg, qui ne demandait aux Méchaniciens & aux Facteurs d'orgues que de faire prononcer les cinq voyelles. L'ignorance n'a point admiré ces chef-d'œuvres, parce qu'il n'y avait point cette teinte de charlatanifme fi néceffaire dans ce fiecle pour obtenir le fuffrage de la multitude. Les automates de M. Mical, ajouta M. Hill, font bornés à un certain nombre de mots, & ne répondent point, comme la poupée, aux queftions arbitraires qu'on leur propofe, parce que l'Auteur n'a pas pu leur donner le fens de l'ouie, & qu'il n'a pas voulu y fuppléer par une tricherie dont il était incapable.

M. Hill me donna enſuite l'explication que voici ſur la poupée parlante. Je penſe, me dit-il en riant, qu'il n'y a ici ni méchaniſme, ni Compere. La petite figure rend ſes oracles par l'inſpiration d'une véritable Commere dont je vois remuer les jupons au bas d'une armoire mal fermée. Quand cette Commere prononce des mots au point *A*, *fig.* 24,



ſa voix, qui ſort par le trou *A*, ſe porte à l'embouchure poſtérieure *B C D* du porte-voix, & de-là elle eſt tranſmiſe dans toute ſa force à l'embouchure antérieure *E F G*. Celui qui propoſe une queſtion, prêtant l'oreille au point *F*, entend la réponſe, comme ſi les mots étaient prononcés à ce

même point. Tel eſt l'effet ſimple & naturel de tous les porte-voix.

M. Hill nous fit enſuite obſerver que la poupée, au lieu d'être ſuſpendue au milieu de la chambre, était placée au centre d'une grande ouverture faite dans une cloiſon, pour empêcher les ſpectateurs trop curieux de paſſer par derriere, où ils auraient pu voir facilement l'embouchure poſtérieure du porte-voix, ce qui aurait pu donner de violens ſoupçons de Compérage. Il me fit remarquer auſſi que la poupée ne parlait qu'à voix baſſe, ſans quoi on aurait pu s'appercevoir que la voix provenait du fond de l'armoire où était la Commere. Enfin, je vis que la poupée était attachée de maniere qu'on ne pouvait pas la tourner pour voir l'embouchure poſtérieure du porte-voix, & que d'ailleurs cette embouchure était maſquée par un énorme panache, qui, au premier abord, ſemblait deſtiné à orner la poupée.

SECTION VIII.

Voltigeur méchanique.

POUR nous prouver qu'il pouvait y avoir des poupées parlantes, on nous fit voir un automate danſant. Cette figure, placée ſur une corde, prenait à peu près les mêmes poſtures, & faiſait les mêmes évolutions que les voltigeurs ordinaires ; cependant elle n'avait dans ſon corps qu'un reſſort & deux ou trois leviers.

Nota, 1°. Quoiqu'il ſoit très-poſſible de faire cette expérience à l'aide d'un tourne-broche, ou de quelqu'autre moyen méchanique ; je n'en parlerai point ici, parce que mon intention eſt d'expliquer ce Tour tel que je l'ai vu faire juſqu'à préſent, ſans parler des moyens qu'on peut employer dans la ſuite.

2°. Les Lecteurs, qui n'aiment point les Tours qu'on fait à l'aide d'un Compere, voudront bien obſerver que ce n'eſt pas ma faute ſi on emploie de pareils moyens

pour amuſer le Public : l'intérêt de la vérité m'oblige, pour remplir la tâche que je me ſuis impoſée, de dévoiler ces moyens, tout ignobles qu'ils ſont : on peut remarquer au reſte que, pour plaire aux vrais Amateurs, je donne pluſieurs Tours nouveaux, ou nouvellement perfectionnés, qui ſe font réellement par des moyens ingénieux. Je reviens à l'automate danſant.

Il eſt attaché par la main à une barre de fer *A B*, qui repréſente une corde bien tendue, *fig.* 25 ; ſes bras ſont inflexibles



au coude ; mais ils peuvent ſe mouvoir circulairement auprès du tronc, étant attachés aux omoplates par une eſpece d'articulation mobile, que les Anatomiſtes appellent *Diarthrôſe orbiculaire*. On voit aux

points *G*, *H*, & aux points *L*, *M*, des tuyaux de tôle couverts de fleurs, qui enveloppent une grande partie de la barre de fer. Quand le Compere, caché au point *C*, tourne la manivelle *R B*, pour lui faire faire un quart de tour à gauche, l'automate, dont les bras, en commençant, ſont paralleles à l'horiſon, s'éleve peu à peu juſqu'à ce que les bras ſoient poſés verticalement & paralleles au reſte du corps. Si, en ſuivant la même direction, le Compere fait faire à la manivelle un autre quart de tour, la partie ſupérieure des bras ſe portant alors en avant vers le Spectateur, y entraîne néceſſairement le reſte du corps avec d'autant plus de facilité, que les pieds ne s'oppoſent point à ſon paſſage, à cauſe de l'articulation mobile des jambes avec les cuiſſes, & des cuiſſes avec le tronc. Le Compere regardant les mouvemens de la machine par un petit trou, peut ſaiſir adroitement l'inſtant où une jambe paſſe en avant, l'autre reſtant en arriere. Alors il laiſſe un inſtant la machine à califourchon, enſuite

il la balance par de petites ſecouſſes, & enfin il lui fait faire le moulinet, en ſuivant le mouvement de l'orcheſtre ; ce qui fait croire que la figure eſt ſenſible aux beautés de la Muſique. Quatre circonſtances concourent ici à faire illuſion : 1°. Le Compere, à l'aide d'un fil d'archal, finit par détacher de la barre l'automate qui, dans ce moment, tombe par terre ; ce qui perſuade que la figure n'était point clouée, mais qu'elle ſerrait la corde en l'empoignant, & qu'elle vient de la lâcher par un véritable méchaniſme. 2°. Les reſſorts qu'on fait voir dans le corps de l'automate confirment le ſpectateur dans l'idée qu'il ne faut pas de Compere. 3°. Ceux qui ne connaiſſent point comment on a pu faire parler la poupée, s'imaginent qu'il doit être beaucoup plus facile de faire un automate danſant par méchanique. 4°. Les tuyaux de tôle, qui enveloppent la barre dans tous ſes points, excepté à l'endroit où eſt attaché l'automate, paſſent aux yeux du Spectateur pour être la barre ou la corde même ; & comme ces tuyaux ſont

ſans mouvement, & qu'on en eſt bien aſſuré par l'immobilité des guirlandes qui les couvrent & les entourent, on ne s'imagine point que la barre tourne en-dedans, d'où l'on conclut qu'il n'y a pas de Compere, & que la figure ſe meut par ſes propres reſſorts.

SECTION IX.

Evénement ſingulier.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraiſemblable.

CE même jour il arriva, dans York, un événement extraordinaire : il y avait environ un mois qu'on avait mis en priſon un vieux Cordonnier, accuſé d'homicide ; la Juſtice avait entendu contre lui cinquante-deux témoins : les uns déclaraient l'avoir vu jeter un enfant dans la riviere ; les autres diſaient avoir entendu les cris de l'enfant noyé ; d'autres enfin dépoſaient qu'ils avaient vu l'accuſé ſe mettre en colere, & frapper horriblement cet enfant avant de

le jeter dans l'eau. Le vieillard se défendait, en disant que, dans cette accusation, il n'y avait point de corps de délit, parce qu'aucun citoyen ne se plaignait d'avoir perdu son enfant, & qu'on ne pouvait lui présenter le corps d'un enfant tué. Cette réflexion embarrassait un peu les Juges, qui n'étaient pas des gens de loi, mais simplement douze Cordonniers, parce que, dans ce pays-là, chacun est jugé par ses Pairs, & que la Province d'York fourmille de Cordonniers, comme le Limousin de Tailleurs de pierre. Ne pouvant confronter l'accusé avec le corps noyé, que le courant de la riviere avait emporté jusqu'à la mer, les Juges avaient envie d'envoyer leur Confrere aux Petites-Maisons de ce pays-là, & cela avec d'autant plus de raison que, dans l'interrogatoire, on voyait l'accusé rire comme un fou, & donner plusieurs autres signes de folie : cependant comme il avait de longs intervalles de raison, & que les symptômes de démence étaient un peu équivoques, on n'osait lui faire grace de la vie ; la déposition des témoins était d'ail-

leurs très-précise, & semblait exiger une punition exemplaire.

Vous êtes bien embarrassés, dit le Vieillard, permettez-moi de recevoir ici tout-à-l'heure la visite d'un de mes amis, & je ferai bientôt cesser votre irrésolution. Sur la permission qu'il obtint de recevoir cette visite, il manda son ami, qui vint bientôt après avec une grande malle, dans laquelle était un petit berceau; l'accusé en tira un grand sabre, & puis un enfant qu'il prit entre ses bras, en lui disant: « Adieu, mon » cher fils, je vais mourir aujourd'hui pour » avoir tué ton frere ». Cependant l'enfant pleurait & paroissait sensible aux adieux du Vieillard. Les Juges étaient surpris du premier aveu qui venait d'échapper à l'accusé, lorsque celui-ci continua de cette maniere: « Que deviendras-tu, mon cher en- » fant, quand tu n'auras plus auprès de toi » celui qui t'a donné l'existence? L'abandon » & le mépris, voilà ta perspective; la mi- » sere & l'opprobre, voilà ton partage; mais, » non, dit-il, tu n'auras point un pareil sort, » c'est à présent pour la derniere fois que tu

» fais entendre tes gémiſſemens ». Enſuite le Vieillard, inſenſible aux cris de l'enfant, parut entrer en fureur contre lui, & fit un mouvement pour lui donner un coup de ſabre : *arrêté, malheureux*, s'écrierent les Juges d'une commune voix ; mais il n'était plus temps : le coup était parti, & la tête de l'enfant roulait déja ſur le parquet.

Les Juges furent tout auſſi étonnés que le Lecteur va l'être dans un inſtant, quand ils virent qu'il n'y avait pas de ſang répandu, quoiqu'il y eût un enfant décapité : ils s'apperçurent bientôt qu'on n'avait coupé qu'une tête de bois ; ils ſe plaignirent d'abord de cet excès de mauvaiſe plaiſanterie qui venait de les ſoumettre à une ſi rude épreuve. C'eſt pour conſerver ma vie, dit le Vieillard à ſes Confreres, c'eſt pour vous prouver que l'enfant qu'on m'accuſe d'avoir jeté dans la riviere peut être ſemblable à tous égards à celui que j'ai décapité ſous vos yeux. Vous voyez maintenant, ajouta-t-il, qu'il ne faut pas toujours juger un homme d'après les bruits populaires, & qu'on peut

mettre une petite restriction à la maxime, *vox Populi, vox Dei.*

Les Juges, ravis de voir qu'ils ne s'étaient assemblés ce jour-là que pour un crime imaginaire, prierent leur Confrere de dire par quel art il avait pu tromper les yeux & les oreilles jusqu'au point de faire une illusion générale. Vous le saurez bientôt, dit le Vieillard; écoutez mon histoire.

J'ai passé une partie de ma jeunesse avec une troupe ambulante de Batelëurs, composée de toutes sortes de gens à talens; l'un savait imiter au naturel le chant du merle, de l'alouette, de la grive & du rossignol; l'autre contre-faisait la chouette, & faisait entendre le miaulement d'un chat; un troisieme imitait assez bien le chant du coq, le roucoulement d'un pigeon & le glouffement d'une poule; mais il excellait sur-tout à jouer le rôle de dindon; un quatrieme, (& c'était moi-même), avait porté si loin l'art d'aboyer & de ricaner, que par-tout où nous passions, les chiens & les baudets du voisinage accouraient de toutes parts pour se mettre à l'unisson. Nous étions errants de Village en Village,

Village, & le Public appellait notre Troupe la *Ménagerie*. Piqué de ce qu'on nous donnait un nom ſatyrique, je conçus le noble deſſein d'obliger en quelque façon le Public à faire en ma faveur une exception honorable ; l'amour de la gloire me fit créer pour moi un rôle nouveau, pour n'être plus déſigné ſous la dénomination commune. J'oſai me flater que je pourrais parvenir un jour à imiter la voix d'un enfant à la mammelle. Mes eſpérances furent bientôt accomplies ; car les leçons que j'allais prendre journellement à l'Hôpital des Enfans-Trouvés, & les fréquens exercices que je faiſais en mon particulier, me valurent bientôt de grands applaudiſſemens, en portant au plus haut point un talent pour lequel la nature ſemblait m'avoir formé. Je n'ai jamais regretté les peines que je m'étais données pour m'inſtruire dans ce nouvel art ; mon ſavoir m'a ſervi plus d'une fois à voyager ſans argent, & à jouer des Comédies où il n'y avait d'autre Acteur que moi ; mais il eſt dans ma vie une époque remarquable, où mon talent m'a ſervi à jouer une ſcene bien plus intéreſ-

ſante ; depuis trois mois je ſoupirais en vain pour une ingrate, que je ne pouvais fléchir ; entré en tapinois dans la chambre de cette belle inhumaine, je me tapis un jour au fond de ſa ruelle, & je fis entendre ma voix enfantine ; elle crut entendre les cris d'un enfant nouveau né, & accourut auſſitôt par PITIÉ, pour me bercer & pour ſécher mes pleurs ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque s'appercevant du Tour qu'on lui jouait, elle ne trouva, derriere le rideau, que cet enfant malin dont l'empire s'étend dans toute la nature ! Le Dieu d'amour qui l'attendait, la bleſſa cruellement ; mais il ne la renvoya point ſans adoucir ſes maux, en la couronnant de roſes, pour la récompenſer du tendre ſentiment qui l'avait amenée.

Quelque habile que je fuſſe à m'acquitter de mon nouvel emploi, je m'apperçus bientôt que j'étais obligé de me cacher, ou de jouer devant des aveugles, pour produire l'illuſion dans l'art nouveau que j'avais inventé. C'était en vain que je faiſais entendre la voix d'un enfant à ceux qui ne voyaient aucun enfant auprès de moi, & qui voyaient remuer mes levres ; ils s'appercevaient à

l'inſtant du déguiſement de ma voix, & ſe plaignaient de ce qu'ils avaient deviné trop tôt & trop facilement le mot de l'énigme. Alors j'imaginai de porter dans mes bras une poupée emmaillotée, couverte d'un voile; & pour perſuader aux Spectateurs que certaines paroles ne ſortaient pas de ma bouche, je réſolus de prononcer d'une voix enfantine des mots qui n'exigent point le mouvement des levres : je m'apperçus qu'avec un certain effort & un peu d'exercice, je pourrais parvenir à prononcer, ſans aucun mouvement apparent de mes levres, tous les mots où il n'entre que des conſonnes dentales, linguales ou gutturales, c'eſt-à-dire, des conſonnes telles que *d*, *l*, *h*, qu'on prononce des dents, de la langue ou du goſier, par excluſion aux conſonnes labiales, qu'on prononce des levres, telles que *b*, *m*, *p*. Il y a une infinité de ces mots qu'on peut prononcer ainſi ſans remuer les levres, ſur-tout quand on parle d'une voix enfantine, parce que cette voix demande une prononciation gênée. Je donnerai pour exemple les mots ſuivans en quatre Langues

différentes : *ce qu'on dit eſt certain ; quelle heure eſt-il ? il eſt cinq heures. Nannette, ſonne la cloche ; il eſt déja temps ; ſi Signora. Nonne ſeriò dixiſti.* I DID IT IN JEST.

Quand je fus bien exercé devant un miroir à jouer la partie enfantine de mon rôle ſans remuer mes levres, je parus ſur un théâtre dans un pays où j'étais inconnu ; je portais entre mes bras une poupée couverte d'un voile, avec laquelle j'entrais en converſation : elle me répondait, touſſait, chantait, pleurait & crachait ; & comme je l'interrogeais avec ma voix naturelle, qui eſt très-grave, on était naturellement perſuadé que la voix enfantine, qui ſe faiſait entendre auſſi-tôt pour donner la réponſe, ne devait pas provenir de la même bouche. La préſence d'un corps emmailloté, & l'immobilité de mes levres, achevaient l'illuſion. Cependant je prononçais quelquefois, d'une voix enfantine, toutes ſortes de mots, ſans aucun choix ; mais alors, crainte qu'on ne vît le mouvement de mes levres, j'avais ſoin de baiſſer ma tête vers la poupée, & d'appliquer mon viſage contre ſon voile,

comme pour la caresser & pour lui parler de plus près.

Maintenant que je vous ai fait entrevoir les premiers principes de mon art, vous voyez, Messieurs, que les témoins oculaires que vous avez entendus contre moi, peuvent avoir mal vu : je suis peut-être coupable, dans ce moment-ci, de vous en avoir donné une preuve trop frappante, & de vous avoir tenus trop long-temps en suspens ; mais je vous prie de pardonner ma faute en faveur de la leçon.

Au reste, ajouta le Vieillard en finissant, j'oubliais de vous dire que lorsque je paraissais sur un théâtre, pour jouer moi seul une Comédie à deux rôles, j'étais obligé de faire un petit aveu à toute l'assemblée. Si la Compagnie s'était séparée en croyant que j'avais toujours eu dans mes bras la personne réelle d'un enfant, on n'aurait eu d'autre plaisir que celui d'entendre un petit dialogue amusant, & l'on serait sorti du Spectacle dans l'idée qu'on venait de voir & d'entendre une chose fort ordinaire ; j'étais donc obligé, pour faire preuve d'industrie, de faire voir

ſur la fin que je n'avais dans mes bras qu'une poupée de carton. Cet aveu produiſait la plus grande ſurpriſe ; il ſe trouvait alors des perſonnes qui prétendaient expliquer ce phénomene en diſant que je parlais du ventre ; &, quelque temps après, la Gazette & le Public me donnerent le nom de VENTRILOQUE.

SECTION X.

Nouvelles Eſtampes.

LE 6 Novembre, nous quittâmes M. Wilſon pour aller à Londres ; dans notre route, nous ne vîmes rien qui puiſſe intéreſſer nos Lecteurs ; mais le jour de notre arrivée dans la Capitale des Iſles Britanniques, nous achetâmes chez Bowles, fameux Marchand d'images, dans *Saint Paul's church yard*, ſept Eſtampes curieuſes, que le Lecteur ſera peut-être bien aiſe de connaître.

La premiere repréſentait un Jongleur, ſoi-diſant Académicien, parce qu'il avait joué

des gobelets devant une Académie, & se flatant de porter en équilibre, sur son nez, une anguille vivante, qui devait se tenir verticalement sur le bout de sa queue, pour se tourner à droite & à gauche au gré des Spectateurs: on voyait le Peuple s'ameuter autour de lui, parce qu'il ne tenait point la promesse énoncée dans son *Prospectus.*

La seconde représentait une Ville souterraine, que l'imagination d'un Ecrivain moderne a bâtie depuis peu dans une mine de sel, auprès de Cracovie.

On voyait, dans la troisieme, un Automate, joueur d'échecs, dont le Compere était si bien caché dans le fond d'une commode, qu'on avait de la peine à l'appercevoir.

Dans la quatrieme, on voyait un Sourcier aux yeux bandés, faisant tourner sa baguette divinatoire, pour découvrir une source à trois pieds de profondeur, sur la plus haute voûte de l'Eglise Sainte Genevieve à Paris; cette Estampe portait l'inscription suivante, tirée mot à mot du *Morning-post*, 26 Octobre 1784. *The Journal de Passy the most*

contemptible of all our periodical publications is a ſource of triffling intelligences.

La cinquieme repréſentait un batelet de la Seine, le plus fin voilier qu'on ait jamais vu, puiſqu'il était cenſé aller en ſix heures de Paris à Châlons-ſur-Marne. On voyait, ſur la rive droite de la riviere, le petit Poucet, qui l'accompagnait, avec ſes bottes de ſept lieues. *V.* les Contes des Fées & le J. de *Paſſy*.

Sur la ſixieme, on voyait un grouppe de badauds accourant ſur le Pont-Neuf & ſur le Pont-Royal à Paris, pour voir un homme qui ſe vantait de paſſer la Seine à pied ſec avec des ſabots élaſtiques, & qui prétendait que ſon corps ferait des ricochets ſur la riviere, comme font les boulets ſur la ſurface de la mer, lorſque dans un combat naval les canons ſont pointés à l'horiſon.

La ſeptieme repréſentait une Harpie vivante, monſtre amphibie, moitié homme, moitié poiſſon, qui, ſelon l'inventeur, mange dans un an pluſieurs centaines de bœufs & pluſieurs milliers de cochons. On prétend l'avoir trouvée au Royaume de Santa-Fé,

dans le Pérou, Province du Chili; c'eſt à peu près comme ſi on ſe flatait de l'avoir vue au Royaume de Marſeille, dans le Dauphiné, Province du Languedoc.

M. Bowles nous avoua franchement qu'il croyait que la derniere de ces Eſtampes avait été inventée par des Marchands, pour vendre quelques rames de papier : ce ne ſerait pas, dit M. Hill, le premier Tour de ce genre qui a été joué au Public par la cupidité; & l'on pourrait mettre dans cette claſſe tous les Ouvrages qui, au lieu de traiter des matieres que leur titre faſtueux annonce, ne contiennent que des réflexions triviales, des diſcours inſignifians, des remarques puériles, des détails ennuyeux. Tel ſerait à peu près un Ouvrage d'AMUSEMENS PHYSIQUES, où l'on ne trouverait rien de phyſique ni rien d'amuſant; tel ſerait encore un Ouvrage intitulé, *Expoſition anatomique & philoſophique des principes de la Langue Anglaiſe*, dans lequel on donnerait bonnement toutes ſortes de regles pour parler platement le patois du pays de Galles. Tel ſerait enfin un Journal où l'on annon-

cerait tous les ans de fausses nouvelles, des faits impossibles & des récits merveilleux, pour leurer de nouveau quelques douzaines de Souscripteurs à l'expiration de l'abonnement.





JE SUIS, &c.

P

I

J

E

C

J

E

CHAPITRE V.

SECTION PREMIERE.

Coup-d'œil ſur une aſſemblée de Joueurs.

JE rencontrai un jour dans un Café de Londres, un bas Breton, nommé Kuſſel, que j'avais connu autrefois au College Royal de Toulouſe. Après les premiers complimens d'uſage, je lui demandai à quoi il s'amuſait dans ce pays-là; il me répondit qu'il paſſait preſque tout ſon temps à l'Académie. Je vous félicite de très-gand cœur, lui dis-je alors, je voudrais bien avoir le même bonheur que vous. Il n'y a pas grand bonheur à cela, me répondit-il; cependant ſi vous deſirez d'être un de nos Confreres, je pourrai vous introduire, & ſur ma préſentation vous ſerez reçu à bras ouverts. Je lui dis que je n'avais aucun titre pour être reçu dans une pareille Aſſemblée; il me répondit qu'il ne fallait d'autre titre que de l'argent. Je ſais bien, lui répliquai-je, que ſelon le préjugé vul-

gaire l'argent fait tout; mais je ne crois pas encore, nonobſtant le proverbe, qu'une clef d'or puiſſe m'ouvrir la porte de l'Académie, tant que nous verrons MM. les Académiciens n'avoir d'autre but & d'autre paſſion que de cultiver les lettres, & de reculer les bornes des connaiſſances humaines. Il répondit en ſouriant de ma mépriſe, que l'Aſſemblée où il voulait m'introduire, n'était point une Compagnie de Savans, ni une Société Littéraire, mais tout ſimplement une Académie de jeu composée d'aigrefins de toute eſpece, qui étaient alternativement dupes & fripons. Ne croyez pas, ajouta-t-il, que je continue de m'occuper des Belles-Lettres, comme quand j'étais au College. L'exemple d'Homere mendiant ſon pain dans ſept villes, qui ſe diſputerent après ſa mort l'honneur de lui avoir donné le jour, m'avait déja dégoûté de l'étude; mais l'hiſtoire du Camouens mourant à l'Hôpital, & celle de Milton, pouvant à peine obtenir 30 piſtoles pour ſon *Paradis Perdu*, qui fit la fortune de *Tompſon* & de ſes héritiers, m'inſpirerent la plus grande averſion pour les Lettres, & je brûlai mes

livres, quand je vis le portrait de l'immortel *Cervantes* avec cette inſcription :

Il éclaira ſon ſiecle, & mourut de miſere.

Depuis que j'ai livré ma bibliotheque aux flammes, j'ai couru le monde pour gagner ma vie en jouant toutes ſortes de rôles ; j'ai été Marchand de biere en Flandres, Comédien dans le Brabant, Copiſte, Latiniſte & Orthographiſte à Edimbourg, Maître en fait d'armes & *contre-pointeur* à Dublin. Aujourd'hui, après avoir changé de métier pour la dixieme fois, je fais ſauter la coupe, je file la carte, je tire la bécaſſine & je plume le pigeon. Enfin, ajouta-t-il, ſi vous voulez que je vous initie dans mes ſecrets pour me ſervir de Compere à l'Académie, & faire le petit ſervice, vous pourrez bientôt dire comme moi :

Ma poche eſt un tréſor,
Sous mes heureuſes mains le cuivre devient or.

LE JOUEUR.

Je fus choqué, autant que ſurpris, de la liberté qu'il prit de me faire une pareille

invitation, & de la hardieſſe avec laquelle il ſe vantait de ſon ſavoir funeſte : mais tel eſt l'aveuglement du vice au front d'airain que ſouvent il fait parade de ce qui devrait le faire rougir. Je lui répondis que j'avais approfondi depuis long-temps toute la théorie de ſon art, non pour la mettre en pratique & dans l'eſpérance de pouvoir faire des dupes, mais par curioſité & dans l'intention de dénoncer un jour au Public les divers pieges qu'on tend aux honnêtes gens.

Puiſque vous êtes ſi ſavant, me dit-il, vous pourrez peut-être m'expliquer comment, depuis quinze jours, j'ai conſtamment perdu mon argent, nonobſtant les ruſes dont j'ai fait uſage, ce qui m'obligera, dès-à-préſent, de paroître moins fréquemment à l'Académie, & d'aller me promener, comme dit le *Spectateur*, non pour gagner l'appétit, mais pour diſtraire la faim.

Il n'eſt pas étonnant, lui dis-je, que vous ayez échoué à votre tour; les *grecs au jeu* ſont comme les ſpadaſſins, tôt ou tard ils trouvent leur maître; il y a cependant cette différence, que les bréteurs de profeſſion

reconnaiſſent un certain point d'honneur qui les empêche de ſe battre deux ou trois contre un, tandis que les chevaliers d'induſtrie ſont quelquefois une douzaine pour égorger une victime & pour partager les dépouilles de celui qui tombe dans leurs filets. L'un lie amitié avec les garçons de l'Académie, & les ſoudoye pour ſubſtituer des cartes marquées aux cartes ordinaires ; l'autre n'a d'autre occupation que d'inventer de nouveaux pieges, & d'amener des dupes en les leurant de belles promeſſes : un troiſieme fabrique toutes ſortes de cartes qu'on peut reconnaître à l'œil & au tact ; il en fait de rétrécies on de raccourcies en les rognant d'un côté, de rudes en les frottant de colophane, de rembrunies avec de la mine de plomb, & de gliſſantes avec du ſavon & de la térébenthine : un quatrieme s'exerce continuellement à faire ſauter la coupe, à faire de faux mélanges & à filer la carte, c'eſt-à-dire à donner adroitement la ſeconde ou la troiſieme au lieu de la premiere, quand il s'apperçoit, par une marque extérieure de celle-ci, qu'elle ſerait aſſez bonne pour faire

faire beau jeu à celui dont on a conjuré la ruine.

Celui-ci se place constamment vis-à-vis son Confrere derriere le joueur dupé, pour faire le petit service. Expert dans l'art des signaux, il change à chaque instant les différentes positions de ses doigts, pour faire connaître à son complice les cartes que ce dernier n'a pu distinguer au tact & à la vue. Celui-là, tirant la bécassine, s'associe avec un nouveau débarqué, fait avec lui bourse commune; joue contre un troisieme, avec lequel il est d'intelligence, perd tout son argent en affectant de paraître au désespoir, & se réjouit secretement de la bonne part qui doit lui revenir. Enfin il y en a un qui fait l'office de *Contrôleur*, en tenant registre de tout l'argent que les *Receveurs* mettent dans leur poche, pour les empêcher d'en escamoter une partie à leur profit, & les obliger par-là de rendre un fidele compte à la Compagnie.

Kuffel s'apperçut bientôt que j'étais trop instruit pour avoir besoin de ses leçons, & en même temps trop honnête homme pour

jamais les mettre en pratique; cependant, ſur la priere qu'il me fit d'entrer pour un inſtant à l'Académie pour tâcher de découvrir les artifices qu'on avait employés contre lui depuis quinze jours, la proximité du lieu où ſe tenait l'aſſemblée, le deſir de m'inſtruire & de connaître les extrêmes dans tous les genres, me firent ſouſcrire à ſon invitation.

Nous trouvâmes réunis dans cet endroit des Gentilshommes, des Palfreniers, des Muſiciens, des Eſcamoteurs, des Tailleurs, des Apothicaires : les *Académies de jeu*, dis-je alors en moi-même, *ſont donc comme des tombeaux, tous les rangs y ſont confondus;* en même temps, mon introducteur me diſait tout bas, le nom & l'état des perſonnes qui compoſaient l'Aſſemblée. Voilà dans un coin, me dit-il, une partie de brelan où ſont les quatre perſonnes qui m'ont gagné tout mon argent : vous y voyez, ajouta-t-il, deux grands Seigneurs qui voyagent *incognito*. Quelle fut ma ſurpriſe, lorſque je m'apperçus qu'un de ces prétendus grands Seigneurs n'était autre choſe qu'un faiſeur de Tours;

c'était le fameux Pilferer, que j'avais connu au Cap de Bonne-Eſpérance, & qui étalait faſtueuſement ſon or, ſa broderie & ſes bijoux. Voilà ſans doute, dis-je à Kuſſel, celui qui vous a gagné tout votre argent. Il me répondit que ce Seigneur, loin de gagner quelque choſe, perdait chaque jour très-galamment une quarantaine de louis: étant bien perſuadé qu'un Eſcamoteur ne va pas dans une Académie de jeu pour s'y laiſſer attraper, je penſai qu'il devait y avoir là-deſſous quelque ruſe nouvelle dont je n'avais peut-être jamais eu l'idée. Je réſolus en conſéquence d'obſerver Pilferer, & de m'approcher de lui, en tenant négligemment ma main & mon mouchoir ſur mon viſage pour qu'il ne me reconnût point; je remarquai d'abord que lorſqu'il donnait les cartes, une perſonne de la Compagnie avait un petit brelan; mais qu'il y avoit quelquefois un brelan plus fort dans les mains d'un autre Joueur, dont la phyſionomie ne me parut pas inconnue. Je me rappellai bientôt que j'avais vu ce dernier en Afrique, ſervir à Pilferer de domeſtique, d'ami & de Compere.

Je ſoupçonnai, dès ce moment, que Pilferer faiſait adroitement gagner ſon Compere, & qu'il affectait de perdre lui-même quelque bagatelle, pour qu'on ne le ſoupçonnât point de mauvaiſe foi; que le Compere, pour éviter les mêmes ſoupçons ſur ſon compte, ne mêlait jamais les cartes & les faiſait toujours mêler par autrui; & qu'enfin Pilferer & ſon Compere faiſaient ſemblant de ne pas ſe connaître, pour qu'on ne les accuſât point d'être d'intelligence. Il me reſtait à découvrir le moyen qu'employait Pilferer pour donner bon ou mauvais jeu à différentes perſonnes ſelon ſes deſirs. Cette découverte ne me parut pas bien facile, quand je vis que Pilferer ne ſubſtituait point un ſecond jeu de cartes, & qu'avant de mêler lui-même il avait toujours ſoin de faire mêler par d'autres; cependant je m'apperçus enfin qu'avant de faire mêler par les autres Joueurs, il retenait cinq à ſix cartes dans ſa main droite, & qu'en reprenant le jeu pour mêler à ſon tour, il les plaçait adroitement par-deſſus, & leur donnait enſuite, en un clin-d'œil, l'arrangement néceſſaire pour faire gagner ſon Compere.

Nota. Le lecteur croira peut-être qu'un pareil arrangement est impossible, à cause qu'au brelan on donne les cartes une à une; mais ce tour d'adresse, comme beaucoup d'autres, n'est malheureusement que trop facile à ceux qui en ont acquis l'habitude. Je n'en donne point ici les moyens, parce que je prétends bien avertir mes Lecteurs qu'il existe un art funeste, dont ils pourraient être les dupes; mais je ne veux enseigner à personne le moyen de réduire cet art en pratique: toutefois on peut être assuré que je ne combats point ici une chimere, & que j'ai souvent fait voir à mes amis tous les faux mêlanges qu'on peut faire adroitement & imperceptiblement en jouant au piquet, au brelan & à la triomphe : je ne dévoile au reste mes moyens à qui que ce soit, & je me contente d'en faire voir les résultats pour prouver combien il est imprudent de risquer son argent au jeu avec des personnes dont la probité n'est pas parfaitement reconnue.

On me dira peut-être que Pilferer ne pouvait guere retenir cinq à six cartes dans

ſa main ſans être apperçu. Il eſt vrai qu'on aurait pu abſolument l'appercevoir, ſi on avait ſu comme moi que Pilferer était un Faiſeur de Tours, & qu'il était là avec ſon Compere; ſi la crainte & la timidité avait paru ſur ſon front, ou s'il eût joué ſes Tours avec la mal-adreſſe d'un homme nouvellement initié: mais l'aiſance & la facilité qu'on voyait dans ſes manieres, l'indifférence avec laquelle il perdait ſon argent, la naïveté de ſes diſcours & ſur-tout la richeſſe de ſon coſtume, tout concourait à bannir les ſoupçons, tandis que ſon air de bravoure annonçait qu'il faudrait ſe couper la gorge avec lui ſi on oſait lui faire le moindre reproche.

Auſſi-tôt qu'il tenait les cinq cartes de réſerve, il appuyait négligemment ſa main ſur le bord de la table; & comme cette attitude aurait pu paraître gênée ſi elle avait duré long-temps, il la quittait bientôt pour geſticuler de différentes manieres, obſervant cependant dans tous ſes geſtes, de tourner le deſſous de ſa main vers la terre, pour ne pas laiſſer voir les cartes retenues: tantôt il appuyait familiérement ſa main droite ſur

le bras gauche de ſon voiſin, en l'invitant honnêtement à mêler les cartes lui-même ; tantôt il portait ſa main à ſon côté en tenant le bras droit en anſe de panier, tandis qu'il portait la main gauche ſur ſon front, en demandant ſi c'était à lui à donner ; la Compagnie trompée par la naïveté de cette queſtion, répondait qu'oui, croyant qu'il n'en ſavait rien ; & c'était une raiſon de plus pour ne pas ſoupçonner les préparatifs qu'il venait de faire pour arranger le jeu ſelon ſes deſirs.

Auſſi-tôt qu'il avait donné aux cartes l'arrangement projeté, il ajoutait une circonſtance qui achevait l'illuſion ; il faiſait un faux mêlange en coupant les cartes en pluſieurs petits paquets, & enſuite il les remettait toutes à leur même place, ou les arrangeait ſelon ſes deſirs, quoiqu'il parût les embrouiller de vingt manieres. Mon cher Lecteur, ſi vous voulez vous faire une idée de l'agilité de Pilferer dans cette circonſtance, entrez dans une Imprimerie : voyez ce Compoſiteur habile faire dans ſa caſſe la diſtribution des caracteres ; ſa main qui vol-

tige avec la rapidité d'un éclair, ſemble jeter les lettres au haſard, mais il n'en eſt rien ; les caractères tombent tous à leur place ; d'où on les enleve en un clin-d'œil pour leur donner un ordre connu. Tel eſt Pilferer, lorſqu'il fait ſur une table une multitude de petits paquets, pour tromper les yeux par un mêlange apparent ; ſes bras & ſes doigts ſe croiſent de vingt manieres, comme ceux d'un habile Organiſte. La promptitude & l'irrégularité de ſes mouvemens, ſemblent deſtinées, au premier abord, à produire le déſordre & la confuſion dans toutes les cartes ; mais c'eſt tout le contraire ; car par ce ſtratagême, les cartes conſervent leur arrangement primitif, ou prennent une combinaiſon projetée pour enrichir Pilferer, en faiſant la ruine & le déſeſpoir de ceux qui ont l'imprudence de jouer avec lui.

Comme j'étais ſur le point de ſortir, Kuſſel me pria de lui faire part de mes obſervations ; mais je lui répondis que je ne voulais pas m'attirer une mauvaiſe affaire, en faiſant croire que j'étais venu dans cet endroit en qualité d'eſpion ou de délateur, &

en déposant des faits sur lesquels il se présenterait peut-être un grand nombre de contradicteurs ; j'ajoutai qu'il suffirait d'avertir un jour le Public des tricheries qu'on invente de temps en temps pour en imposer aux gens de bonne foi, & qu'après cet avertissement on pourrait dire aux dupes qui se plaignent des fripons, & aux trompeurs qui trouvent des trompeurs & demi :

Perditio tua ex te.

En sortant je trouvai, dans une espece d'antichambre, deux Italiens, qui se mirent aussi-tôt à parler le Patois Provençal, pour que je ne les entendisse point ; l'un se plaignit de ce que le gibier était fort rare ; & l'autre répondit, que ce n'était pas étonnant, puisqu'il y avait un si grand nombre de Chasseurs. Tu as raison, répliqua le premier, je jouais l'autre jour au piquet avec un homme qui avait l'air d'un imbécille & d'un mal-adroit, & c'était peut-être le plus fin renard qu'il y ait en Europe ; il y avait environ une heure que j'employais en vain contre lui toutes les ref-

ſources de mon art, lorſque je m'apperçus, par haſard, qu'il employait de ſon côté les mêmes ruſes contre moi.

Corſaires contre Corſaires,
Ne font pas, dit-on, leurs affaires.

SECTION II.

Le Cocher Eſcamoteur. Obſervation ſur les Gazettes Anglaiſes.

AYANT pris un fiacre, pour aller de l'Académie à mon logement; quand je ſortis de la voiture, je voulus payer le Cocher, en lui mettant une guinée dans la main, & je lui demandai mon reſte; mais il me la rendit auſſi-tôt, en me priant de lui en donner une autre, parce que celle-là lui paraiſſait fauſſe: je crus qu'il ſe trompait; mais, pour éviter toute querelle avec lui, je ne fis point difficulté de ſouſcrire à ſa demande, & je lui en donnai une ſeconde, ſur laquelle il me rendit vingt ſchelings. Sachant que la guinée vaut vingt-un ſchelings, je

croyais tout bonnement que je n'en avais dépensé qu'un pour ma voiture de louage; mais en entrant chez moi, M. Hill, qui s'y trouva dans cet inſtant, me prouva que cette courſe d'une demi-heure me coûtait deux guinées, c'eſt-à-dire un peu plus de deux louis argent de France; les ſchelings qu'on m'avait donnés n'étaient que des morceaux de cuivre blanchis, & la fauſſe guinée qu'on m'avait rendue n'était point celle que j'avais donnée moi-même en premier lieu.

Dans ce pays-ci, me dit M. Hill, on pend, comme chez vous, les Faux-Monnoyeurs; mais la fauſſe monnoie y eſt beaucoup plus commune, ſoit parce que le Code criminel de l'Angleterre exigeant des preuves trop claires, laiſſe ſubſiſter par-là une infinité de coupables, ſoit parce que les Anglais ſont un peu moins effrayés d'une punition qui, dans ce pays-ci, n'eſt point ignominieuſe; ou, pour mieux dire, parce qu'ils s'expoſent plus volontiers à perdre une vie que la miſere & les mœurs du pays rendent inſupportable. Les Cochers

de fiacre, continua M. Hill, achetent quelquefois de la fausse monnoie à très-bas prix, après quoi ils la font passer, en vrais Escamoteurs, dans la poche des Bourgeois. Lorsqu'ils conduisent quelque nouveau venu, qui ne connaît point la Langue Anglaise, ou quelqu'un de leurs compatriotes qui n'est pas encore *déniaisé*, ils jouent des Tours qui les conduiraient à une mauvaise fin, s'ils se trouvaient vis-à-vis d'un homme qui pût les prendre sur le fait. Ils reçoivent de la main gauche la piece qu'on leur donne, & cachant dans la main droite une fausse piece égale, en apparence, à celle qu'ils viennent de recevoir, ils prennent cette derniere avec l'index & le pouce de la main droite, laissent tomber la fausse piece dans la main gauche, & vous la présentent en vous priant très-honnêtement d'en donner une autre, tandis qu'ils mettent dans leur poche, avec la main droite, la bonne piece qu'ils viennent de recevoir. Celui à qui on joue ce Tour, s'il ne soupçonne point cette adresse de leur part, ne se tient point sur ses gardes; croyant qu'on

lui rend ſa piece, il ne fait aucune difficulté de la reprendre pour en donner une autre, & par ce moyen il en donne deux au lieu d'une.

Voulant me faire rendre les deux guinées qu'on venait de m'eſcroquer, je ſortis bien vîte pour retrouver le Cocher, mais il s'était éclipſé, dans la crainte qu'on ne le rappellât pour l'obliger à reſtitution. Je voulais abſolument en faire la recherche, & je l'aurais trouvé bien facilement, parce que j'avais retenu ſon *numéro;* mais M. Hill m'obſerva que vraiſemblablement je ne pourrais pas lui arracher l'aveu de ſa tricherie; que ne l'ayant point pris ſur le fait, & n'ayant point de témoins à lui oppoſer, je ne pourrais pas le faire condamner par le *Juge de paix*; & qu'enfin le cas devenant très-douteux aux yeux de la Juſtice par les circonſtances, je ne pourrais terminer cette affaire équivoque que par un combat à coups de poings, que je ferais peut-être obligé d'accepter ſous peine d'être hué par la populace.

Cùm fueris Romæ, Romano vivito more;
Cùm fueris alibi, vivito ſicut ibi.

Tandis que je faiſais des réflexions philoſophiques ſur les mœurs groſſieres de ce peuple toujours agité comme la mer qui l'environne, ſur la prétendue liberté de cette nation accablée d'impôts, & ſur le faux bonheur de ces Inſulaires mélancholiques, qui ne buvant jamais de vin, reſpirent ſans ceſſe un air obſcurci par la fumée du charbon & par les brouillards de la Tamiſe, nous vîmes paſſer ſur le trotoir oppoſé à celui où nous étions un gros homme jouflu, à grandes épaules, qui, armé d'un bâton noueux dont il frappait le pavé, étourdiſſait nos oreilles avec un cornet à bouquin, pour avertir le peuple qu'il avait des Gazettes à vendre. M. Hill lui fit ſigne de s'approcher, & auſſi-tôt il traverſa la rue pour venir à nous ; il nous vendit à trois ſols la piece pluſieurs grandes feuilles qui ſortaient de ſous preſſe ; c'était le *London Chronicle*, le *Morning-Poſt*, le *New Daily-Advertiſer*, l'*Evening-Poſt* & le *Morning Herald* ; nous trouvâmes, dans ces Gazettes, un fatras de nouvelles politiques & de ſarcaſmes amers contre les premiers perſonnages de l'Etat. On y liſait les Pam-

flets piquans de l'envie, les Rendez-vous des Sociétés Anti-Gallicanes & les Annonces faſtueuſes de l'empiriſme.

Les Rédacteurs de nos Gazettes, me dit M. Hill, inſerent dans leurs feuilles, pour de l'argent, tous les avertiſſemens que la vanité & la cupidité veulent publier. Un homme peut y faire imprimer ſon propre éloge, composé par lui-même.

En effet, nous vîmes bientôt après que Pilferer avait profité de cette liberté, pour faire accroire à tous les curieux de l'Europe qui reçoivent ces Gazettes en pays étranger, qu'il avait eu à Bath & à Cambridge les succès les plus éclatans, quoique, dans le fait, il eût été généralement ſiflé à chacune de ſes repréſentations, & qu'il lui fût encore arrivé quelque choſe de pire. Son intention n'était point d'en impoſer par-là à la Nation Anglaiſe, parce que c'était impoſſible; mais en jouant ce Tour, il voulait faire parler de lui dans les pays lointains, pour aller enſuite cueillir les fruits d'une réputation uſurpée. Je pourrais m'étendre beaucoup ſur cet article,

mais je me contenterai de prouver ici, à mes Lecteurs, que les Gazetiers Anglais, qui avaient fait l'éloge de Pilferer pour de l'argent, parlaient bien différemment quand ils disaient leur véritable façon de penser.

Extrait du Morning-Herald, 8 Nov. 1784.	*Traduction.*
Signor Pilferer the conjurer by the help of a little agency behind the scenes played several tricks and became popular. . . .	Le Sieur Pilferer, *le Sorcier*,.. par le secours d'un petit Compere, caché derriere le Théâtre, a joué différens Tours, & s'est acquis l'amitié du peuple....
He attempted to strip off *an English-man's shirt. If he had succeded, he would have retained his popularity.*	Il a entrepris d'ôter la chemise à un Anglais, (*sans lui ôter son habit*); & s'il avait réussi, le peuple lui aurait continué son affection.

Un paragraphe de l'*Evening-Post* nous apprit qu'on chantait depuis peu dans toutes les rues de Bath une chanson où l'on reprochait à Pilferer de n'avoir pu ôter la chemise d'un Anglais, sans être d'intelligence avec lui. Elle avait pour refrein les deux vers suivans, tirés d'une Comédie intitulée, *Aérostation.*

Ho !

	*Traduction libre, sur l'*AIR: *Du haut en bas.*
Ho! for Pilferer ſake	A mon ſecours
Of high renown	Vienne un Compere plus habile,
Who'll ſteal the shirt,	A mon ſecours;
Of any man in town.	Les Anglais font manquer mes Tours.
	Les *dépouiller* dans cette Ville;
	Eſt une affaire difficile;
	A mon ſecours.

SECTION III.

Tour du Piquet incompréhenſible, nouvellement perfectionné.

J'ÉTAIS un jour chez un bourgeois, dans *Saint-James's ſtreet*, avec des Profeſſeurs de l'Univerſité d'Oxford, qui me parlerent du Tour du Piquet comme du plus extraordinaire qu'on ait jamais inventé; il conſiſte, comme on ſait, à faire un des Spectateurs repic & capot en telle couleur qu'il deſire. Je me préparais à l'exécuter devant ces Meſſieurs lorſqu'il arriva un de leurs Confreres, qui ſe flata de le ſavoir, en diſant qu'il avait lu, dans les Récréa-

tions de M. Guyot, que les cartes devaient être arrangées d'avance, & qu'on faiſait ſauter la coupe tantôt ſur une carte longue, tantôt ſur une carte large, en donnant les cartes, ſelon le beſoin, par deux ou par trois, pour avoir différens réſultats, ſelon la couleur demandée.

Sur cette obſervation j'aurais pu me trouver embarraſſé, ſi je n'avais imaginé quelques acceſſoires pour donner à ce Tour une tournure neuve; mais je les étonnai par ma réponſe, en leur diſant: « Je vais vous démontrer, Meſſieurs, que je prévois votre penſée en arrangeant d'avance les cartes pour vous faire repic dans la couleur que vous devez choiſir: & pour vous prouver qu'avant de donner les cartes je ne fais pas ſauter la coupe à différens endroits, ſelon le beſoin, comme on vient de le dire, fourniſſez-moi vous-mêmes un jeu de cartes où il n'y ait ni carte longue ni carte large. Qu'une perſonne de la compagnie donne les cartes pour moi, afin que je ne puiſſe pas faire ſauter la coupe; & enfin ſi vous voulez rendre cette coupe inutile, ne nom-

mez la couleur choiſie que lorſque les cartes ſeront données. Si, nonobſtant ces trois précautions de votre part, vous vous trouvez repic dans la couleur demandée, il s'enſuivra qu'en arrangeant les cartes, je connaiſſais d'avance cette couleur. Obſervez, je vous prie, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible que je me donne en même temps les quintes majeures des quatre couleurs, parce qu'il faudrait pour cela me donner vingt cartes, tandis que je n'en reçois que quinze, y compriſes les trois du talon; cependant pour vous faire repic, j'aurai quatorze d'as & quatorze de rois, avec la quinte majeure de la couleur choiſie; & comme j'aurai cette quinte & ces quatorze ſans faire ſauter la coupe, & en faiſant donner les cartes par un autre, dans un inſtant où vous n'aurez pas encore nommé la couleur choiſie, il s'enſuivra néceſſairement qu'en arrangeant les cartes d'avance j'avais prévu la couleur demandée ».

Je fis ce Tour avec toutes les circonſtances, ou, pour mieux dire, avec toutes les apparences que je viens d'annoncer, &

ces Meſſieurs étaient ſur le point de convenir que j'avais prévu leur penſée lorſque je leur fis l'obſervation ſuivante :

« Il ne m'a pas ſuffi, Meſſieurs, de prévoir la couleur que vous deviez me demander ; cette preſcience de ma part aurait été très-inutile, ſi, en arrangeant les cartes, je n'avais ſu en même temps le nombre que vous deviez faire paſſer par-deſſous en coupant le jeu, parce que votre coupe a produit un grand changement dans la diſtribution des cartes. Or, cette coupe, quant au nombre des cartes qu'elle fait paſſer par-deſſous, eſt un véritable effet du haſard, c'eſt-à-dire, qu'elle dépend des circonſtances, qui vous ſont abſolument inconnues, puiſqu'en coupant vous agiſſiez auſſi aveuglément qu'un enfant qui porte ſa main dans la roue de fortune pour tirer les numéros d'une loterie : il s'enſuit de-là que je peux prévoir les événemens fortuits, ce que vous appellez, dans vos écoles de Métaphyſique, *connaître les futurs contingens* ; c'eſt-à-dire que devinant d'avance les chances du haſard, je peux ruiner une loterie & faire des prophéties plus certaines & moins équivoques que celles

de Noſtradamus. Mes raiſonnemens ne vous paraiſſent peut-être pas trop conformes aux regles de la Logique : mais convenez au moins que ſi je multipliais les ſyllogiſmes obſcurs, les argumens captieux & les expériences trompeuſes dans une ſociété moins éclairée que celle-ci, il ne ſerait peut-être pas impoſſible que la *crédule jalouſie & l'aveugle cupidité vinſſent me conſulter ſérieuſement ſur le préſent & ſur l'avenir* ».

Je leur dis enſuite que pour faire ce Tour, il fallait d'abord arranger les cartes de la maniere ſuivante :

Neuf de Cœur, *Carte ſupérieure.*
Neuf de Carreau.
As de Cœur.
As de Carreau.
Neuf de Pique.
Neuf de Trefle.
As de Pique.
As de Trefle.
Huit de Cœur.
Huit de Carreau.
Roi de Cœur.
Roi de Carreau.
Huit de Pique.
Huit de Trefle.
Roi de Pique.
Roi de Trefle.
Sept de Cœur.
Sept de Carreau.
Dame de Cœur.
Dame de Carreau.
Sept de Pique.
Sept de Trefle.
Dame de Pique.
Dame de Trefle.

Talon.

Valet de Cœur.
Dix de Cœur.
Valet de Carreau.
Dix de Carreau.
Valet de Pique.
Dix de Pique.
Valet de Trefle.
Dix de Trefle, *Carte inférieure.*

Les cartes étant ainſi arrangées, continuai je, on les mêle en apparence; mais ſans les déranger en aucune maniere. (Ceci dépend d'une adreſſe particuliere que la lecture d'aucun livre ne ſaurait donner.) Par cette circonſtance, le ſpectateur commence à croire que les cartes ne ſont pas arrangées d'avance, quoiqu'on lui diſe qu'elles le ſont. Il cherche déja dans ſon eſprit un autre moyen d'expliquer ce Tour, ce qui lui ſera bien difficile, puiſqu'il commence par poſer un faux principe. Après avoir fait un mêlange apparent, on préſente les cartes à quelqu'un pour faire couper; auſſi-tôt après on les préſente à une autre perſonne de la compagnie en la priant de donner les cartes elle-même; c'eſt en les préſentant à cette ſeconde perſonne, qu'on profite de la circonſtance pour faire ſauter la coupe, ce que je fais avec aſſez de ſubtilité pour n'être pas apperçu de ceux mêmes qui la ſoupçonnent, & ce qui n'eſt pas ſoupçonné de ceux qui regardent ce moyen comme inutile, tant ils ſont perſuadés qu'on vient de mêler les cartes au haſard.

Au reſte, on peut ſe paſſer de faire ſauter la coupe ſoi-même, ſoit en faiſant le petit pont, ſoit en inſérant une carte large dans le jeu fourni par la compagnie. Le Spectateur coupe naturellement ſur le petit pont, ou ſur la carte large qui doit être ici le dix de trefle, ce qu'on reconnait facilement en faiſant une égratignure ou toute autre marque viſible ſur le neuf de cœur, qui, dans l'arrangement que nous ſuppoſons, doit ſe trouver deſſus après la coupe. Si l'on s'apperçoit que le Spectateur, par haſard ou par malice, ne coupe point ſur la carte large ou ſur le petit pont, on peut faire couper deux ou trois fois de ſuite, ſoit en affectant une diſtraction, ſoit en donnant pour prétexte qu'en faiſant couper ſucceſſivement par pluſieurs perſonnes, on ne peut pas être ſoupçonné de connivence avec le premier qui a coupé.

Quand le Spectateur a commencé de donner les cartes; s'il les donne trois à trois, il faut le prier, *à voix baſſe*, de donner par deux, parce qu'en donnant par trois, il ſerait impoſſible de terminer heureuſement

le Tour dans l'arrangement que nous ſuppoſons ici ; cependant, auſſi-tôt qu'il a commencé de donner par deux, on lui dit (tout haut pour que tout le monde l'entende, mais avec un air d'indifférence qui ne ſoit pas dans le cas de le faire changer) : *Donnez, Monſieur, par deux ou par trois, ce m'eſt parfaitement égal : au reſte, continuez par deux, puiſque vous avez commencé.* Quand il aura fini, on ne manquera pas de faire remarquer à la Compagnie qu'on a donné le choix de donner par trois ou par deux, & que ſi on avait donné par trois, chacun des Joueurs aurait pluſieurs cartes différentes de celles qu'il a, & c'eſt ici une circonſtance de plus qui fait croire à la Compagnie que les cartes n'étaient point arrangées d'avance, ou qu'on avait prévu qu'il plairait au Spectateur de donner par deux.

Les douze cartes étant données à chacun des Joueurs, & les huit cartes du talon étant ſur la table, celui contre qui on joue veut auſſi-tôt s'emparer de ſon jeu pour faire ſon écart ; mais on l'en empêche en met-

tant ſoi-même la main ſur les cartes qu'il veut prendre ; & pour qu'il ne s'obſtine point à les prendre dans cet inſtant, on lui parle à peu près de cette maniere : « Per-
» mettez, Monſieur, que je faſſe le Tour
» avec toutes les circonſtances qui peuvent
» le rendre merveilleux; vous voyez bien
» que ſi vous regardez actuellement vos
» cartes, vous pourrez connaître les mien-
» nes, & qu'il ne vous ſera pas difficile de
» choiſir, pour m'attraper, une des trois
» couleurs que je n'ai point. Dites donc au-
» paravant en quelle couleur vous voulez
» être repic & capot ».

Quand il a nommé la couleur, s'il veut prendre ſon jeu on l'en empêche encore, ſous prétexte d'embellir le Tour, en lui permettant de changer de couleur. Dans cet inſtant on multiplie les queſtions, les remarques & les offres; s'il ne profite point de la permiſſion qu'on lui donne de changer de couleur, on le loue de ſa conſtance, en aſſurant qu'on avait prévu qu'il ne changerait pas; mais s'il en choiſit une autre, on ſe vante d'avoir prévu ſon changement

& d'avoir arrangé le jeu précisément pour la couleur à laquelle il vient de se fixer : enfin, si, en dernier lieu, il se tient à trefle, on prie la personne qui a donné les vingt-quatre premieres cartes, de vouloir bien distribuer le talon ; & le valet de trefle qui se trouve avec le dix sous le jeu, forme, avec la tierce majeure qu'on a déja reçue, la quinte dont on a besoin. S'il prend cœur, on obtient un effet pareil pour cette couleur, en distribuant soi-même le talon & en faisant passer par-dessous, le valet & le dix de cœur qui se trouvent dessus. S'il prend carreau, on fait passer par-dessous, les quatre cartes supérieures ; & s'il se fixe à pique, on fait passer par-dessus, les deux cartes qui sont dessous ; par ce moyen on aura toujours la quinte-majeure de la couleur demandée ; & pour qu'il ne s'apperçoive pas qu'avant de prendre les cinq du talon il avait carte blanche, ce qui l'empêcherait d'être repic ; quand on lui donne ces cinq cartes, où il se trouve trois valets, on les entre-mêle soi-même avec les douze autres, en les poussant vers lui comme pour le mettre à portée de les prendre avec plus de commodité.

SECTION IV.

Tour des trois Bijoux rendu plus ſimple & plus merveilleux.

M. HILL arriva comme je finiſſais le Tour du Piquet, & voulant prouver bientôt après à quelques Dames de la Compagnie qu'il pouvait découvrir les voleurs par une combinaiſon de cartes, il fit une opération très-connue, puiſqu'elle eſt expliquée dans pluſieurs Ouvrages, mais que nous rapporterons ici pour apprendre à nos Lecteurs les changemens que nous y avons faits pour la rendre totalement neuve. Ce Tour conſiſte à faire prendre, à notre inſu, par trois perſonnes différentes, trois Bijoux qu'on a mis ſur une table, & à deviner enſuite ce que chacun a pris.

Voici d'abord le moyen de faire ce Tour tel qu'on l'a vu juſqu'à préſent.

1°. Mettez ſur une table une montre, une tabatiere & un étui, que vous appel-

lerez en vous-même premier, ſecond & troiſieme bijoux. On peut évidemment prendre d'autres bijoux ſi l'on veut, en ayant égard à la dénomination numérique que nous venons d'annoncer.

2°. Diſtinguez également les perſonnes par 1, 2 & 3, en donnant à la premiere une carte, à la ſeconde deux cartes, & trois cartes à la troiſieme.

3°. Quand chacun a pris un bijou à votre inſu, laiſſez dix-huit cartes ſur la table, & demandez que chaque perſonne prenne également, à votre inſu, un certain nombre de cartes; ſavoir, la perſonne qui a la montre, autant de cartes qu'elle en a; celle qui a la tabatiere, deux fois autant qu'elle en a; & celle qui a l'étui, quatre fois autant qu'elle en a.

4°. Demandez combien il reſte de cartes ſur la table; (il peut en reſter, ſelon les circonſtances, une, 2, 3, 5, 6 & 7). Enſuite faites uſage des ſix mots que voici, & des chiffres qui leur correſpondent.

Parſer	*Ceſar*	*jadis*	*devint*	*ſigrand*	*Prince.*
1	2	3	5	6	7

5°. Remarquez que la premiere ſyllabe de chaque mot exprime la premiere perſonne à qui vous avez donné une carte, & que la ſeconde perſonne, à qui vous avez donné deux cartes, eſt toujours exprimée par la ſeconde ſyllabe.

6°. Remarquez auſſi que les lettres *a*, *e*, *i*, premiere, ſeconde & troiſieme voyelles, qui entrent dans ces mots, déſignent le premier, le ſecond & le troiſieme bijoux.

7°. Remarquez encore que les chiffres 1, 2, 3, 5, 6 & 7, qui ſont ſous chacun de ces mots, indiquent le mot qu'il faut prendre ſelon le différent nombre de cartes qui peuvent reſter ſur la table, c'eſt-à-dire, par ex. que, s'il reſte une carte, il faut prendre le mot *Parſer*, qui répond au chiffre 1; mais s'il en reſte trois, il faut prendre le mot *jadis*, qui répond au chiffre 3.

Quand, par le nombre des cartes qui reſtent, on tient une fois le mot dont on a beſoin, il eſt facile de dire ce que chacun a pris, en aſſignant à la premiere perſonne le bijou exprimé par la voyelle de la premiere ſyllabe; à la ſeconde perſonne, le

bijou exprimé par la voyelle de la ſeconde ſyllabe; & à la troiſieme perſonne, celui des bijoux que les deux premieres n'ont point. Ceci va s'éclaircir par un exemple : Je ſuppoſe qu'après avoir fait prendre des cartes, comme ci-deſſus, il en reſte deux ſur la table, je prends alors le mot *Ceſar*, qui répond au chiffre 2; & comme dans ce mot la premiere ſyllabe, (qui exprime la premiere perſonne), contient la voyelle *e*, (qui, comme nous l'avons dit, répond au ſecond bijou), je conclus de là que la premiere perſonne, (à qui j'ai donné une ſeule carte), tient la tabatiere, qui eſt le ſecond bijou. Voyant enſuite que la lettre *a*, qui exprime le premier bijou, ſe trouve dans la ſeconde ſyllabe, je conclus de là que la montre (premier bijou) eſt entre les mains de la ſeconde perſonne à qui j'ai donné deux cartes : par la même raiſon, s'il reſte cinq cartes, le mot *devint*, qui répond au chiffre 5, fera voir que la premiere perſonne doit avoir le ſecond bijou, exprimé par la lettre *e*, & que la ſeconde doit avoir le troiſieme, exprimé par la lettre *i*.

M. Hill ſachant que ce Tour, quoique très-ingénieux, ne devait pas produire un grand effet, parce qu'il était connu de plusieurs perſonnes, & expliqué par pluſieurs Auteurs modernes, qui l'ont copié dans les anciens, l'exécuta avec des circonſtances qui le rendent plus ſimple & beaucoup plus frappant; plus ſimple, en ce qu'on n'emploie que huit cartes au lieu de dix-huit, & plus frappant pour deux raiſons; 1°. parce qu'on devine ce qu'a pris une des trois perſonnes, ſans lui faire tirer aucune carte; 2°. parce qu'on fait dire ce que chacun a pris, par une quatrieme perſonne, cachée dans un appartement voiſin, à qui on a parlé ſecretement avant de commencer le Tour: circonſtance remarquable qui fait croire à tous les Spectateurs qu'on connaiſſait d'avance les bijoux que chacun devait prendre, & qu'on n'eſt point conduit à cette connaiſſance par les cartes qui reſtent ſur la table.

Pour produire cet effet, il faut ſuivre les regles ſuivantes:

1°. Paſſez dans une chambre particuliere

avec une perſonne de la Compagnie, & de préférence avec un homme peu pénétrant, afin qu'il ne devine pas vos moyens, ou avec un de vos amis, afin qu'il ne révele pas votre ſecret s'il vient à le découvrir. Tâchez de lui faire croire que vous prévoyez ce qui doit arriver, & faites-lui une prédiction obſcure & équivoque, en lui diſant que la montre eſt le premier bijou que l'on doit prendre, & que quand la premiere perſonne viendra demander ce qu'elle a pris, il doit répondre tout ſimplement *la montre.* Ajoutez à cela que la tabatiere ſera priſe en ſecond lieu, & que la ſeconde perſonne qui viendra demander ce qu'elle a pris, doit obtenir pour toute réponſe *la tabatiere.* Ajoutez enfin que la troiſieme perſonne aura l'étui. Les perſonnes n'étant point déſignées dans cette eſpece de prédiction, on conſerve la liberté d'envoyer en premier lieu celle qui aura pris la montre; & en ſecond lieu, celle qui aura pris la tabatiere; d'un autre côté, l'aſſurance avec laquelle on dit que tel bijou ſera pris le premier ou le ſecond, fait croire qu'on fait quelque choſe

d'avance,

d'avance, & cependant cette circonſtance ne peut faire manquer le Tour, parce que dans la ſuite il ne s'agit pas de ſavoir ſi tel bijou a été pris le premier ou le ſecond, mais ſeulement s'il eſt entre les mains de telle ou telle autre perſonne.

2°. Lorſque les trois perſonnes auront pris ſecretement les trois bijoux, donnez ſeulement une carte à une de ces trois perſonnes, & trois à une autre. Il ne faut pas en donner ici à la troiſieme pour deviner ce qu'elle a pris.

3°. Laiſſez huit cartes ſur la table, & demandez que la perſonne qui a pris la montre prenne ſecretement autant de cartes qu'elle en a, & que celle qui a pris la tabatiere en prenne deux fois autant qu'elle en a. Celle qui n'a point de cartes ne prendra rien, quoiqu'elle ait la montre ou la tabatiere.

4°. Après ce préambule, jetez rapidement un coup-d'œil ſur la table; & ſi par un haſard favorable vous pouvez découvrir combien il reſte de cartes, faites ſemblant de ne pas le ſavoir, & demandez naïvement

ſi les cartes qui reſtent ſont rouges ou noires. Cette circonſtance trompe quelquefois le Spectateur, & lui fait croire que c'eſt de la couleur & non du nombre que vous avez beſoin.

5°. Quand vous ne pourrez pas voir d'un coup-d'œil le nombre des cartes qui reſtent, vous pourrez y ſuppléer par la ruſe ſuivante : demandez combien il reſte de cartes rouges; & auſſi-tôt qu'on vous aura répondu, ajoutez vivement, comme pour interrompre celui qui répondait : *je me trompe, c'eſt le nombre des noires que je voulais vous demander.* Par ce moyen-là pluſieurs croiront que vous n'avez réellement beſoin que de connaître les cartes noires; & comme vous connaîtrez en même temps les rouges, une addition bien ſimple vous donnera la ſomme dont vous aurez beſoin, & vous aurez l'agrément de n'avoir pas négligé une circonſtance qui peut rendre le Tour plus étonnant.

6°. Quand vous ſaurez le nombre des cartes qui reſtent, au lieu d'employer les

mots *Parſer Céſar*, &c.; faites uſage des mots & des chiffres que voici :

Ante, *Diem*, *Dea*, *Iſta*, *Eſtin*, *Armis*,
1 2 3 5 6 7

Le chiffre correſpondant au nombre des cartes qui reſtent ſur la table, déſigne, comme dans l'opération précédente, le mot dont il faut faire uſage ; les ſyllabes & les voyelles expriment auſſi, comme nous avons dit, les perſonnes & les bijoux. Par conſéquent, ſi dans cette opération il reſte deux cartes, au lieu de prendre le mot *Céſar* qu'on aurait eu dans la combinaiſon précédente, on prend le mot *Diem*, qui, dans celle-ci, répond au chiffre 2, ce qui fait voir que la premiere perſonne a le troiſieme bijou, déſigné dans la premiere ſyllabe par la lettre *i*, & que le ſecond bijou marqué par la lettre *e*, eſt entre les mains de la ſeconde perſonne à qui on a donné deux cartes : dans ce cas, le premier bijou (qui eſt toujours la montre) doit être entre les mains de celle des trois perſonnes à qui on n'a point donné de

cartes. De plus grands détails ne pourraient qu'obſcurcir cette explication ; ceux qui ne la trouveront pas aſſez claire, telle qu'elle eſt, ſont priés d'obſerver qu'il ne faut pas lire ceci en courant, comme on lirait un roman ou une hiſtoriette, mais poſément & avec réflexion, comme on lit un livre de calcul.

Quand vous aurez connu & nommé la perſonne qui a pris la montre, priez-la de demander elle-même ce qu'elle a pris, à la perſonne cachée à qui vous avez parlé d'avance. Si celle-ci n'a pas oublié ſon petit rôle, elle doit répondre tout ſimplement *la montre*, & cette réponſe ſuccinte fera croire à la Compagnie que vous ſaviez d'avance ce que chacun prendrait. Vous pouvez faire faire une ſemblable queſtion par la perſonne qui a pris la tabatiere, & comme elle obtiendra une réponſe conforme à la vérité de la part d'une perſonne qui n'a aucunement aſſiſté à l'opération, à qui vous avez parlé auparavant, & que vous n'avez pas vu depuis cet inſtant, on ſera intimement perſuadé, non-ſeulement que vous avez prévu l'avenir ;

mais encore que votre prescience & votre opération étaient absolument indépendantes du nombre des cartes qui ont resté sur la table.

J'ai vu un homme d'esprit qui savait faire ce Tour par l'ancienne méthode, avouer ingénûment qu'il ne le savait plus, lorsqu'il l'a vu faire de cette nouvelle maniere.

Au reste, ceux qui voudront mettre mes principes à exécution pour s'amuser avec leurs amis, feront bien de s'y habituer par un exercice préliminaire fait en particulier; si l'on veut que les Tours produisent une agréable surprise, il faut les faire avec beaucoup de facilité, en profitant adroitement de tous les avantages que les circonstances peuvent fournir, & ne pas les répéter trop souvent devant les mêmes personnes, parce que les objets les plus agréables peuvent devenir indifférens & même fastidieux par une possession continue ou trop souvent répétée; il est évident aussi qu'il ne faut pas proposer de faire des Tours dans une société où l'on parle d'objets intéressans; mais quand la conversation est épuisée, on peut s'en

ſervir utilement comme d'un excellent ſpécifique contre l'ennui : en pareille occaſion on eſt bien dédommagé de la peine qu'on a eu de s'inſtruire, par le plaiſir qu'on fait à toute une Compagnie.

SECTION V.

Le Devin de la Ville.

IL y avait à Londres dans le *Strand*, (15 Janv. 1785) une riche Marchande de modes, nommée Madame Williams. Elle s'appercevait, depuis long-temps, qu'on lui volait journellement des marchandiſes ; mais elle ne ſavait ſur qui jeter ſes ſoupçons, parce que ſes filles de boutique, qui étaient en grand nombre, conſervaient toutes également les dehors de la modeſtie & de l'honnêteté. Cette Dame s'étant trouvée un jour dans une maiſon particuliere où M. Hill faiſait, parmi ſes amis, des Tours qui conſiſtent à deviner la penſée d'autrui, ou à découvrir des choſes cachées, fut frappée

d'étonnement de voir des opérations dont elle avait entendu parler, mais qu'elle avait regardées jusqu'alors comme fabuleuses. Elle pria très-instamment M. Hill de vouloir bien se transporter chez elle, pour tâcher d'y reconnaître la personne qui se rendait si souvent coupable de vol domestique; M. Hill acquiesça à sa demande, & se flata même de découvrir la personne infidelle, pourvu qu'elle fût du nombre de celles qui demeuraient encore dans la maison, & qu'on la fît paraître devant lui. Il promit à Madame Williams d'aller chez elle un certain jour; ensuite il lui parla secretement, & finit par la prier de ne point parler de lui à ses ouvrieres, afin que son arrivée n'étant point annoncée, il pût prendre les esprits au dépourvu.

Au jour marqué, M. Hill entra chez Madame Williams, dans un instant où elle se plaignait à ses filles de boutique, de ce qu'une d'entre elles lui avait volé depuis peu une montre d'or; si elle fut surprise de voir M. Hill sous un costume étranger, couvert d'un grand manteau, ayant une barbe

longue & noire, & ne parlant que par ſentences, les ouvrieres ne le furent pas moins de voir un homme qui les regardait en face avec des yeux hagards, & qui, tournant de tous côtés ſa tête ombragée d'un chapeau rabattu, ſemblait vouloir lire dans tous les cœurs, & percer les murs par ſes regards étincelans. Il remit une lettre à Madame Williams, qui lui dit, après l'avoir lue : Quoi, Monſieur, vous êtes donc cet homme ſi célebre, ce grand Devin de la Ville, dont on vante par-tout les talens & qu'on a tant de peine à trouver quand on en a beſoin. Madame, répondit bruſquement M. Hill, le temps que je perds à écouter vos complimens eſt irréparable : congédiez-moi bien vîte, & donnez-moi la réponſe qu'on vous demande, pour que je m'acquitte promptement de ma commiſſion.

De grace, lui dit Madame Williams, daignez vous arrêter un inſtant pour me faire trouver ce qu'on m'a volé.

Madame, répondit M. Hill, en ſe fâchant, puis-je vous indiquer le lieu où l'on a dépoſé

les choſes volées, ſi vous ne me dites promptement en quoi conſiſte le larcin.

Hâtez-vous, le temps fuit & nous traîne avec ſoi;
Le moment où je parle eſt déja loin de moi.

BOILEAU.

Madame Williams dit alors qu'on lui volait tous les jours des rubans, de la mouſſeline, de la gaſe, des bijoux.

Il eſt impoſſible, dit M. Hill, que je découvre tout cela dans le même inſtant, parce que chaque objet demande une opération particuliere; par quoi voulez-vous donc que je commence?

Hé bien! dit Madame Williams, commencez par ma montre.

Votre montre, répliqua M. Hill, en lorgnant ſucceſſivement toutes les filles avec une grande lunette; votre montre n'eſt point ici, elle n'eſt point ici, vous dis-je; & tournant enſuite ſa lunette vers le grand jour: Je la vois votre montre, continua-t-il, elle eſt à répétition & à recouvrement; elle eſt faite par *Davis*, Horloger dans *Drury-Lane*, & porte le numéro 213. Elle ne va point parce qu'on ne la monte plus: bref, je la vois en

gage depuis trois jours pour dix guinées.

Auſſi-tôt après, M. Hill ordonna à toutes les demoiſelles de détacher promptement de leur ceinture toutes leurs poches ſans y fouiller, & de les dépoſer dans une grande boîte. Il apporta cette boîte dans un cabinet particulier, & revint bientôt après, ayant dans ſa main le billet d'emprunt, avec lequel on fût chez le prêteur ſur gage pour retirer la montre.

Madame Williams pria M. Hill de dire dans quelle poche il avait trouvé ce billet, pour reconnaître la perſonne qui avait mis la montre en gage.

Madame, dit alors M. Hill, en prenant un air encore plus ſévere qu'auparavant, qui êtes-vous, je vous prie, & pour qui me prenez-vous? Me ſuis-je engagé à vous découvrir la coupable? Ne vous ai-je pas promis tout ſimplement de vous trouver la choſe volée? Je tiens ma parole: ne me demandez rien au-delà.

Un inſtant après, M. Hill voulant examiner chaque perſonne en particulier, ordonna d'allumer un grand feu dans l'appar-

tement voiſin ; ayant enſuite fermé toutes les fenêtres, il ſe fit éclairer par quatre bougies, & demanda qu'on fît venir *Miſs Radegonde :* celle-ci fut toute ſurpriſe de voir que ſon nom était connu d'un homme qui ne devait jamais avoir entendu parler d'elle, & refuſa d'aller auprès de lui ; mais Madame Williams lui obſerva qu'on pouvait attribuer ſon refus à la crainte qu'elle avait d'être trouvée coupable par M. Hill. Cette raiſon leva toutes les difficultés qu'on pouvait oppoſer, & Miſſ Radegonde entra dans la chambre où M. Hill l'attendait.

Auſſi-tôt qu'elle y fut arrivée, M. Hill la pria de faire uſage d'une lunette qu'il avait poſée au bout d'une table, & lui fit voir, à l'aide de cet inſtrument, les quatre bougies allumées qui étaient à l'autre bout, quoiqu'entre les bougies & la lunette, il y eût une groſſe pierre très-maſſive pour intercepter les rayons.

C'eſt avec une pareille lunette, lui dit M. Hill, que je prétends lire toutes vos penſées. Ayant enſuite mêlé un jeu de cartes, il la pria d'en prendre une ſecretement,

& de la bien cacher dans un porte-feuille: alors il lui donna une autre lunette, avec laquelle elle vit bien diſtinctement la carte qu'elle venait d'envelopper. Vous voyez, ajouta M. Hill, que je peux connaître tous les ſecrets de votre cœur : ne vous rendez donc pas plus coupable, en cherchant à me cacher vos fautes, & ſouvenez-vous que ſi vous avez le courage d'avouer ingénûment votre inconduite, je récompenſerai votre bonne foi par la plus grande diſcrétion.

Miſs Radegonde ne voulant rien avouer, M. Hill entra dans une eſpece de fureur, & d'un grand coup de hache, il fit ſur une cloiſon, une ouverture qu'il boucha auſſitôt avec un verre : Ne croyez pas, dit-il, que j'aie beſoin de votre aveu ; je ſaurai bien découvrir la vérité ſans votre conſentement. Alors la conduiſant vers l'ouverture qu'il venait de former, il lui fit voir à travers une glace, un tableau qui repréſentait en grand la boutique de Madame Williams ; on y voyait le portrait de toutes les Ouvrieres, & Miſs Radegonde reconnut le ſien. Si vous êtes répréhenſible, dit

M. Hill, votre portrait va devenir noir comme le charbon, pour marquer la noirceur de votre ame. Auſſi-tôt on vit une tache noire ſe former peu à peu ſur le portrait de Miſs Radegonde; mais comme elle ne voulut jamais avouer aucune eſpece de larcin, M. Hill comprit qu'elle n'était point coupable à cet égard; cependant la tache qui venait de ſe former ſur le portrait de cette demoiſelle, ſemblait prouver qu'il n'y avait aucune certitude dans les opérations de M. Hill, & qu'il ſe trompait dans ſes prétentions; mais il prouva bientôt le contraire en interprétant ſes aſſertions de la maniere ſuivante: Je n'ai pas aſſuré, dit M. Hill à Miſs Radegonde, que vous euſſiez volé Madame Williams, j'ai prétendu ſeulement que ſi vous vouliez bien examiner le fond de votre conſcience, vous y verriez quelque lourde faute à vous reprocher. Là-deſſus il la pria de prendre ſecretement une autre carte pour la mettre dans ſa poche, & de regarder enſuite dans la glace où elle avait vu ſon portrait. Le pre-

mier tableau avait disparu, & l'on voyait à sa place la représentation d'un vaste édifice avec une grosse boule qui, sans être attachée en aucune maniere, semblait monter, descendre, & remonter le long d'un mur contre les loix de la gravitation; elle imitait en roulant le bruit d'un carrosse dans le lointain. A peine Radegonde eut-elle regardé pendant une minute que la boule disparut, & l'on vit à sa place les vers suivans écrits en lettres de feu:

Radegonde, tu tiens l'as de cœur dans ta poche,
Tu n'es donc pas toujours exempte de reproche.

La Demoiselle bien surprise de ce qu'on connaissait sans la voir la carte qu'elle avait, s'imagina qu'on devait connaître également une faute qu'elle avait à se reprocher. Frappée de tous les objets qu'elle venait de voir, elle révéla un secret qu'on ne lui demandait point, en avouant les larmes aux yeux, qu'elle avait cédé aux instances de Monsieur Williams.

Heureusement pour le Maître de la mai-

ſon, Madame Williams n'entendit point cet aveu, & M. Hill était trop diſcret pour l'en informer ; Miſs Radegonde, en s'en allant, reçut de M. Hill de très-ſages conſeils ſur la maniere dont elle devait ſe conduire à l'avenir, après quoi l'on fit monter Mademoiſelle Fanny.

Celle-ci était une très-jolie brune, qui verſa un torrent de larmes auſſi-tôt qu'elle fut arrivée : elle n'attendit point pour faire ſa confeſſion, que M. Hill eût fait uſage de ſes lunettes, de ſon optique, de ſon mouvement perpétuel ; après avoir aſſuré qu'elle n'avait pas volé la montre, elle avoua tout nettement qu'elle avait pris, en différens temps, toutes ſortes de marchandiſes, pour ſecourir un amant dans la détreſſe.

M. Hill lui promit de garder le ſecret, à condition qu'elle rendrait toutes les marchandiſes qui pouvaient lui reſter, & que, dans huit jours, elle trouverait un prétexte pour demander ſon congé. Avant de la renvoyer, il lui fit choiſir ſecretement une carte qu'elle cacha dans ſa main, & la pria

de regarder dans un petit verre d'optique, où elle lut les vers ſuivans :

Fanny, qui, dans ta main, caches le Roi de cœur,
Ne ſuis plus les conſeils de ton recélateur ;
Mépriſes dès ce jour ſon amitié trompeuſe,
Si tu veux éviter une fin malheureuſe.

Les autres Demoiſelles qu'on fit venir ſucceſſivement, ne firent aucun aveu qui mérite de trouver place ici. Il faut cependant en excepter Miſs Molly qui, dans l'eſpece d'interrogatoire que M. Hill lui fit ſubir, avoua qu'elle avait envoyé & reçu pluſieurs lettres amoureuſes en Latin. M. Hill fut d'abord bien étonné qu'une Demoiſelle de quinze ans pût écrire en cette Langue ; mais il le fut encore davantage, lorſqu'elle aſſura qu'elle l'écrivait ſans l'entendre.

Vous écrivez donc, Mademoiſelle, ſous la dictée de quelqu'un ?

Non, Monſieur, j'écris ſans le ſecours de perſonne un Latin que je compoſe moi-même, à l'aide d'un petit Dictionnaire.

Mais ce Latin, puiſque vous ne l'entendez point,

point, ne ſignifie rien, & doit être rempli de fautes.

Je ne fais jamais de fautes en cette Langue, & mon Latin ſignifie plus que celui des Auteurs du ſiecle d'Auguſte, puiſque je n'en écris jamais qui ne ſoit à double entente.

Vous faites donc choix d'expreſſions amphibologiques.

Je ne peux choiſir les termes équivoques, puiſque je ne les connois point.

De grace, Mademoiſelle, montrez-moi une de vos lettres.

Je ne peux, Monſieur, vous montrer celles que j'ai envoyées, mais en voici une que j'ai reçue ce matin.

LETTRE *A MISS MOLLY DRAPER*,

Ouvriere en Modes chez Mme WILLIAMS, dans le Strand.

PATER prædeſtinatorum qu i triumphas in excelſis, ametur alloquium tuum, ſanctificetur adjutorium tuum, obſervetur veneratio tua,

qualiter in alto & in exilio, ornatum lucis ſaluberrimum da miſellis indeſinenter & remittito nobis omiſſa noſtra quia nos parcimus æmulis noſtris, & ne mortales producito in obſtinationem ſed releves oratores tuos à delicto. Conſervator univerſorum qui imperas in æternùm, benedicatur conſilium tuum, amplietur documentum tuum, exerceatur præceptio tua ſimul in excelſo, & in terrâ; indumentum innocentiæ quotidianum concede poſtulantibus omni die, & reſolve nobis delicta noſtra qualiter nos compatimur læſoribus noſtris, & ne bonos producas in peccatum ſed præſerva Sacerdotes tuos à maledictionibus, &c. &c. &c.

Ce Latin, dit M. Hill, ſans être des plus élégans, me paraît être très-conforme aux regles de la Grammaire. J'y vois une eſpece de thême en deux façons ſur l'Oraiſon Dominicale, mais je n'y trouve rien qui vous concerne.

Et moi, répondit Miſs Molly, j'y vois très-clairement que je dois dîner demain chez

ma tante, & que j'y ſuis invitée par mon couſin.

A ces mots l'étonnement de M. Hill fut preſque auſſi grand que celui qu'il avait cauſé lui-même en entrant chez Madame Williams ſous un coſtume bizarre. Miſs Molly ſouſcrivant à ſa demande, ſatisfit ſa curioſité, en lui montrant par quel art une perſonne qui ne ſait pas le Latin, peut écrire en cette Langue des lettres à double ſens, dont le myſtere ne peut être pénétré par aucun Latiniſte, ni même par ceux qui ſavent le même ſecret, lorſqu'ils n'ont pas la clef particuliere de la perſonne qui en fait uſage.

Nos engagemens envers nos Lecteurs étant déja remplis par l'explication que nous avons donnée de tous les Tours portés par le titre de notre ouvrage, nous nous croyons en droit de ſupprimer ici l'explication de ceux que contient cette Section, & de la vendre à part aux perſonnes qui auront acheté la vraie édition de cet Ouvrage. En nous envoyant le dernier feuillet avec

3 *liv.* (francs de port, comme la Lettre d'Avis), on recevra de notre part un petit Livret de 32 pages, que nous avons fait imprimer *in*-8°. pour qu'on puiſſe le faire relier avec celui-ci ; il contient, outre les renſeignemens néceſſaires pour écrire en Latin ſans ſavoir cette Langue, quelques développemens ſur les principaux reſſorts que M. Hill a fait jouer, pour découvrir le larcin chez Madame Williams. On y verra auſſi la véritable maniere d'interpréter le langage barbare qu'on voit au Chap. III, Section IV, pages 135 & 136.

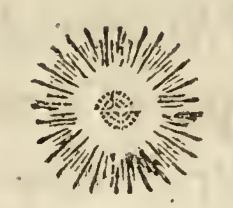
Ceux qui trouveront qu'un Livret de 32 pages eſt extrêmement cher à un écu, ſont très-inſtamment priés d'obſerver que ce n'eſt pas du papier que nous voulons vendre, mais ſeulement des idées dont nous ſommes propriétaires, des idées qui nous ont coûté des peines, des ſoins & de l'argent, & que d'ailleurs nous ne deſirons d'en faire part qu'à ceux qui ſavent les apprécier. Si nos adverſaires, qui nous cherchent des vices, s'applaudiſſaient en

ſecret de pouvoir nous taxer ſur ce point d'avarice & de cupidité, nous les prierons d'obſerver que l'avare poſſède des richeſſes, & que nous pouvons dire comme Bias,

Omnia mea mecum porto (1).

---

(1) Cela ne nous empêchera point de faire voir *gratis*, au mois de Mai de cette année, la Machine exprimant la circulation du ſang à tous ceux qui nous feront l'honneur de nous conſulter, ni de faire une remiſe de 36 ſ. en donnant pour 24 ſ. le livret d'un écu à tous ceux qui pourront découvrir le double ſens caché dans le langage barbare de la page 136, depuis le mot MUDNEGEL juſqu'au mot SUVLAS.



SECTION VI.

Le Cygne ingénieux.

M. MILLER, Négociant dans *Fleet market*, grand amateur de Physique amusante, chez qui nous dinâmes un jour, nous fit voir, dans un bassin posé sur une table, un petit cygne d'émail, qui nageait en se portant à droite & à gauche au gré des Spectateurs. Cette expérience, dit M. Hill, est connue du public depuis plus de vingt ans, car Jean-Jacques Rousseau en a parlé dans son Traité de l'Education. Je sais, répondit l'Amateur, que l'Auteur d'Emile explique cette récréation par l'aiman, mais il est facile de vous démontrer que ce minéral ne m'est ici d'aucun usage ; en effet, continua-t-il, on ne connaît à l'aiman que six propriétés particulieres qui le distinguent de tous les autres fossiles ; savoir, l'attraction, la répulsion, la communication, la direction, l'inclinaison & la déclinaison ; or, ces propriétés, prises séparément ou

conjointement, ne peuvent suffire pour expliquer les opérations de mon petit cygne; puisqu'il va prédire votre pensée en indiquant d'avance un mot que vous devez choisir librement parmi plusieurs autres. Alors le petit cygne se porta autour du bassin où étaient arrangées les lettres de l'alphabet, & s'arrêta successivement sur les lettres *r*, *a*, *v*, *i*, *n*, *e* : ensuite M. Miller tira de sa poche un jeu de cartes, sur chacune desquelles étaient des mots différens; il en fit comprendre six par une personne de la Compagnie, & la pria d'en retenir une à son gré.

Il n'est pas difficile, dit M. Hill, que les lettres indiquées par le petit cygne forment le mot que l'on va garder; si ces mêmes lettres, combinées différemment, peuvent donner tous les différens mots sur lesquels vous donnez à choisir, tels que *ravine*, *navire*, *venari* mot latin, *uranie*, *vanier*, *avenir*. Le moyen dont vous parlez, dit M. Miller, est expliqué dans les Récréations Mathématiques de M. Guyot; mais ce n'est pas le mien, puisque je donne à choi-

ſir des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres. M. Miller prit alors les ſix cartes ſur leſquelles il avait donné à choiſir, & les retournant l'une après l'autre ſur la table, il fit voir qu'elles contenaient les mots ſuivans: *Pithagore*, *navire*, *Conſtantinople*, *douze*, *ſecretement*, *incroyable*, & que le mot *navire* qu'on avait choiſi était le ſeul de ces ſix mots qu'on pût écrire avec les lettres *r*, *a*, *v*, *i*, *n*, *e*, indiquées d'avance par le petit cygne.

M. Hill, qui, dès le commencement, avait cru connaître ce Tour, fut bien embarraſſé quand il le vit terminer de cette maniere, & M. Miller nous en donna enſuite l'explication ſuivante:

D'abord, je fais remuer le cygne par l'aiman, comme le dit Rouſſeau, & pour que les lettres, indiquées d'avance par le cygne, forment infailliblement le mot choiſi, je ſuis les principes de M. Guyot, en ne donnant à choiſir que des mots qui ſont tous l'anagramme d'*Uranie*, comme ceux que vous avez cités; mais voici ce que j'ajoute de moi-même pour faire croire que je n'em-

ploie point les deux moyens indiqués par autrui.

1°. Je fais voir une vingtaine de cartes, portant des mots différens, qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres.

2°. J'ai fix cartes de réferve que je ne montre point, & qui portent les mots *uranie*, *vanier*, *navire*, &c. qu'on peut écrire avec les mêmes lettres différemment combinées.

3°. Je fais femblant de mêler toutes les cartes au hafard, & cependant je retiens toujours fur le jeu les fix cartes de réferve que je veux faire prendre.

4°. Un inftant avant de les faire prendre, je fais fauter la coupe, & je les fais trouver dans le milieu pour les pouffer adroitement dans la main du Spectateur, en lui faifant accroire qu'il choifit au hafard.

5°. Je fais prendre ces cartes par une perfonne qui a la vue baffe, qui lit avec peine, ou à qui je ne donne pas le temps d'examiner chaque mot en particulier, pour qu'elle ne fe fouvienne pas de tous les mots que je lui ai donnés.

6°. Afin que les Spectateurs ne s'apperçoivent pas que les mots donnés forment tous l'anagramme du même mot, je prie celui à qui je donne les cartes de ne les faire voir à qui que ce soit, sous prétexte qu'il ne doit suivre le conseil de personne, & qu'il doit faire un choix parfaitement libre.

7°. Aussi-tôt qu'on a choisi un mot sur six, je me fais rendre les cinq autres cartes pour les mettre sur le jeu à la vûe de tous les Spectateurs.

8°. Je fais aussi-tôt sauter la coupe pour faire passer sous le jeu les cinq cartes qu'on vient de me rendre, & je prends alors cinq autres cartes sur le jeu que je mets à part sur la table, & que le Spectateur croit être les mêmes que celles qu'on vient de me rendre.

9°. Je demande naïvement à la personne qui a fait le choix, si elle est toujours bien décidée pour le même mot. (Si elle répondait que non, je recommencerais le Tour, en lui rendant les cinq cartes qu'elle vient de me donner) ; mais comme elle ré-

pond toujours qu'elle eſt bien décidée, parce qu'elle veut tâcher de mériter les éloges que je fais adroitement de ſa conſtance, je retourne alors une à une les cinq cartes que je viens de mettre à part ſur la table, & je dis en même temps : *Vous ne voulez donc pas ce mot-ci, vous ne voulez donc pas celui-là.* Par cette ſuite de ruſes, la Compagnie voyant que ces cartes portent des mots qu'on ne peut pas écrire avec les mêmes lettres, croyant que ce ſont les mêmes ſur leſquels on a donné à choiſir, & ne ſachant point qu'on les a ſubſtitués à d'autres, ſe trouve forcée d'admirer un Tour qui ſerait très-commun, ſi on ſupprimait les circonſtances que j'y ajoute.

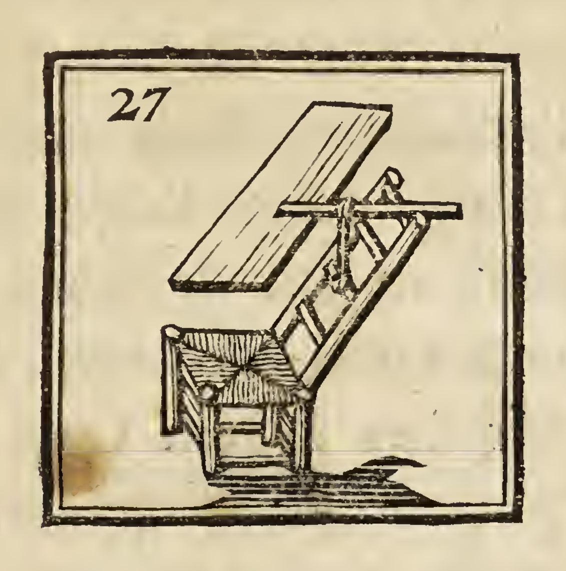


SECTION VII.

Expériences nouvelles, & divers Tours d'équilibre.

M. MILLER tenant enſuite horiſontalement une baguette dont il appuyait un bout ſur un chambranle, en ſoutenant l'autre bout avec ſa main, nous adreſſa ces mots: Croyez-vous, Meſſieurs, que cette baguette conſerverait ſa poſition actuelle, ſi je ceſſais de la ſoutenir avec ma main? elle ferait infailliblement la culbute, lui répliqua-t-on d'une commune voix. Croyez-vous, continua M. Miller, qu'elle ſe ſoutiendrait mieux, ſi le bout que je tiens devenait plus peſant par l'addition d'un corps grave, qui ne s'appuierait nulle part qu'au bout de la baguette où il ſerait ſuſpendu? Alors on lui répondit que la baguette ne pouvant pas ſe ſoutenir elle-même, ne pourrait pas à plus forte raiſon ſoutenir un poids qui lui ſerait ſurajouté de cette maniere. Vous allez bien-

tôt voir le contraire, dit M. Miller en attachant une chaiſe au bout de la baguette dans la poſition que repréſente la *fig* 27.



Alors on vit une expérience toute ſimple, contre laquelle, un inſtant auparavant, on aurait accepté des paris conſidérables, ſi M. Miller avait été homme à les propoſer. Il n'eſt pas étonnant, dit-on à M. Miller, que la chaiſe ſe ſoutienne ainſi, puiſque faiſant un ſeul corps avec la baguette, elle reſſemble à une cuillere à pot ſuſpendue à un clou par ſon crochet. M. Hill nous dit alors que cette expérience était expliquée dans différens Ouvrages de Phyſique, & qu'on voyait même quelquefois des gens du Peuple la propoſer dans les tavernes de

Londres, ſoit pour gagner de la biere, ſoit pour faire preuve de ſavoir.

La ſimple annonce de cette expérience, dit M. Miller, eſt une eſpece de paradoxe phyſique pour tous ceux qui n'en ont jamais vu l'exécution; mais auſſi-tôt qu'on la voit, un fait qui, dans l'expreſſion, ſemblait contredire les loix de la nature, y paraît au contraire très-conforme, & chacun dit, *j'en ferais bien autant.* C'eſt pour rendre cette expérience plus frappante & beaucoup plus myſtérieuſe aux yeux de ceux même qui en ſont les témoins, que j'y ai fait quelques changemens.

Alors il nous préſenta un luſtre à quatre branches, portant au haut de ſa tige une boule, au milieu de laquelle était une ouverture cylindrique dans une direction horiſontale; il nous dit qu'en faiſant entrer un bout de la baguette dans cette ouverture, & en appuyant l'autre bout ſur le chambranle, comme auparavant, le luſtre reſterait ſuſpendu comme la chaiſe, mais que cette expérience ne réuſſirait qu'entre ſes mains. En effet, M. Hill ne put point parvenir à

ſuſpendre le luſtre, parce qu'une ſeule branche s'avançait ſous le point d'appui, tandis que les trois autres au dehors pouſſées par une plus grande force, & s'approchant du centre de la terre, en décrivant un arc, faiſait incliner & enſuite gliſſer la baguette ſur le bord du chambranle. Nous fûmes ſurpris de voir que ce même obſtacle n'avait pas lieu entre les mains de M. Miller, *fig.* 28;



mais nous le fûmes encore davantage quand il nous dit que ſi nous voulions eſſayer nous-mêmes encore une fois, il ferait réuſſir ou manquer l'expérience à ſa volonté ſans toucher à rien. Je pris alors le luſtre que je tâchai de ſuſpendre, mais ce fut en vain. Deux minutes après, M. Miller me dit, *eſſayez encore une fois*, je veux main-

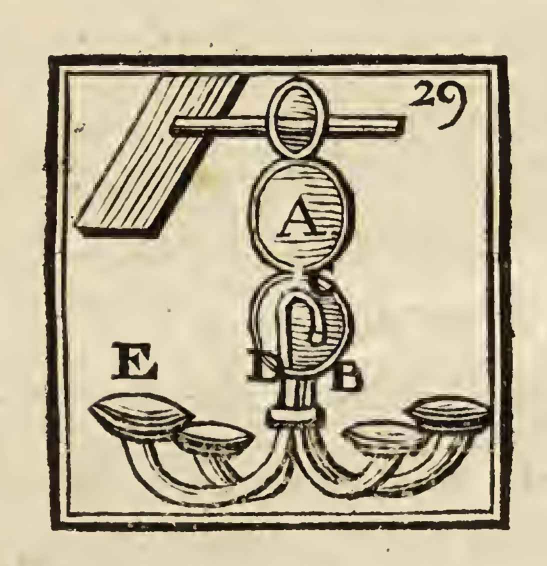
tenant que le luſtre & la baguette ſe ſoutiennent en l'air, pourvu toutefois, ajouta-t-il en riant, que vous ayez été ſage depuis vingt-quatre heures; &, dès ce moment, je fis réuſſir l'expérience auſſi-bien que lui.

Je penſe, s'écria M. Hill, que le luſtre n'eſt point compoſé de matiere homogene. Vous avez raiſon, dit M. Miller; & enſuite, pour ne pas nous tenir plus long-temps en ſuſpens, il nous donna l'explication que voici:

Quand je mets le luſtre entre vos mains, la branche *A*, qui paſſe ſous le chambranle, eſt du même poids que chacune des autres, & cede à l'effort réuni que les trois autres font pour s'approcher du centre de la terre; elle s'éleve donc en décrivant un arc, à meſure que les autres deſcendent, & la baguette qui ſe baiſſe dans la même proportion, gliſſe ſur le chambranle & tombe à terre; mais lorſque je veux faire moi-même l'expérience, je mets ſecretement dans la bobeche, au bout de la branche *A*, une balle de plomb, qui, tendant vers la terre, avec autant de force que les trois autres branches, les

les empêche d'avancer sous le point d'appui. La baguette ne peut donc alors cesser d'être parallele à l'horison, & par conséquent elle ne peut descendre.

Quand je veux faire manquer ou réussir l'expérience entre vos mains, sans toucher au lustre, j'en substitue un second au premier; les branches de ce nouveau lustre sont entr'elles du même poids comme celles du précédent : l'expérience ne peut donc avoir lieu sans ajouter un certain poids à celle qui s'avance sous le chambranle. Voici le moyen que j'emploie pour rendre cette branche plus pesante sans y toucher.



Tandis que vous essayez de faire l'expérience, une certaine quantité de mercure, qui remplit la boule *A*, passe dans la boule

B, dans l'eſpace d'environ trois ou quatre minutes. Auſſi-tôt que le mercure eſt monté dans cette ſeconde boule juſqu'au point *C*, il s'écoule tout entier ſelon les loix de l'hydroſtatique, par le ſyphon *B C D*, & paſſe en un inſtant dans la boule *E*, où il produit le même effet que la balle de plomb dans le premier luſtre; par ce moyen l'expérience réuſſit alors, quoiqu'elle n'ait pas pu avoir lieu 2 ou 3 minutes auparavant; & comme j'ordonne en commençant qu'elle ne puiſſe pas avoir lieu, & 3 minutes après, qu'elle réuſſiſſe parfaitement, chacun s'imagine que je peux faire manquer ou réuſſir l'expérience par ma ſeule volonté, & ſans employer aucun moyen phyſique.

DICTIS MAJORA TAÇEBO.

SECTION VIII.

Les Préjugés regnent ſur la terre; le Charlataniſme les propage hardiment; le vrai mérite les combat modeſtement.

NOUS croyons devoir répondre, avant de finir, à une obſervation particuliere qui nous a été propoſée par un homme de beau-

coup d'eſprit & d'érudition : ſelon lui, il n'exiſte point d'êtres aſſez imbécilles pour ſe former des préjugés pernicieux ſur les opérations d'un Faiſeur de Tours ; d'où il s'enſuit que perſonne n'avait beſoin de lire la Magie blanche pour ſe déſabuſer, &c.

Cette objection ne fait que nous confirmer dans l'idée où nous ſommes depuis long-temps, qu'une infinité de gens crédules & d'eſprits faibles donnent ſouvent dans des écarts qui paraiſſent *fabuleux à des êtres raiſonnables.* Pour prouver combien le préjugé regne ſur la multitude, je n'aurai pas beſoin de citer les Peuples du Malabar, qui regardent un Brame comme un être inſpiré, parce qu'il a ſu prédire une éclipſe ; je ne parlerai pas de ces prétendus Magiciens, qui donnent en Sibérie des leçons publiques de leur art ; je paſſerai ſous ſilence le Negre du Congo, dont l'imagination exaltée par l'éloquence trompeuſe de ſes chefs, le fait trembler devant un fétiche ; je ne parlerai pas non plus de ces hommes vulgaires, qui, chez tous les Peuples civiliſés de l'Europe, frémiſſent à l'aſpect d'une *étoile tombante*,

d'un feu follet ou d'une aurore boréale, & qui regardent le retour d'une comete comme un préſage ſiniſtre: je montrerai ſeulement quelques Gens de Lettres & des Auteurs, qui ſemblent n'étudier & n'écrire que pour étayer des préjugés; je prierai le Lecteur de ſe rappeller quelques-unes de ces erreur qu'on décore du beau nom de Philoſophie, ou de lire quelques-unes de ces Fables (1) abſurdes, qu'on débite ſous le nom d'Hiſtoire; je ferai voir des imbécilles achetant au poids de l'or des livres de *Magie noire;* je montrerai des *ſourciers* faire aujourd'hui tourner la baguette divinatoire, comme on faiſait au douzieme ſiecle; j'indiquerai des malades qui quittent les vrais Médecins pour accourir chez un empyrique; je ferai voir des perſonnages diſtingués conſulter ſérieuſement les devins & les *contre-ſorciers;* je citerai un Auteur, qui prétend prouver qu'il exiſte encore aujourd'hui des Sorciers, en citant une loi de l'Empereur Dioclétien, qui dit: *Ars Mathematica damnabilis.* Leg. 2, Cod. *de Maleficis & Mathematicis*, & en citant un fragment de la loi des douze Tables,

(1) L'Hiſtoire Romaine en fournit pluſieurs exemples.

contre ceux qui, par des enchantemens, font paſſer les fruits & les moiſſons d'un champ dans un autre ſans y toucher. *Plin.*, lib. 28, c. 2, *Senec.* 4, *Servius in eglog.* 8.

Je ferai voir un autre Auteur, qui, après avoir aſſuré qu'il exiſte encore aujourd'hui un art de faſciner les yeux par des ſortileges, ne donne d'autre preuve que ce vers mis par Virgile dans la bouche d'un Berger :

Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.

Je peindrai la Cour de Henri IV, frappée de terreur, parce qu'on a vu tomber ſur une table des gouttes de ſang, ſans ſavoir qu'elles provenaient d'une chryſalide attachée au plafond. Enfin je citerai des Savans de Cabinet ſujets à une eſpece de préjugé qui leur eſt particulier ; c'eſt de regarder l'ignorance groſſiere, & l'exceſſive crédulité, comme des êtres chimériques : on peut dire de ces Savans que c'eſt leur ſcience qui eſt en quelque façon la cauſe de leur erreur ſur ce point. C'eſt un excès de lumiere qui les empêche de voir ; le préjugé groſſier eſt ſi abſurde à leurs yeux, qu'ils en regardent l'exiſtence comme impoſſible ; jugeant de

l'eſpece humaine par le petit nombre d'amis éclairés qu'ils reçoivent dans leur Bibliotheque, ils refuſent de croire à l'exiſtence des ſots ; & parce qu'ils n'ont jamais vu que des incrédules ou des eſprits forts, ils regardent la crédulité & la foibleſſe d'eſprit comme un être *de raiſon* ; ils s'imaginent que dans un ſiecle éclairé les lumieres doivent ſe réfléchir & ſe répandre utilement ſur tous les individus ; ils ignorent qu'on trouve par-tout des aveugles incapables d'y participer, & des gens mal-intentionnés qui en interceptent les rayons, pour y ſubſtituer de fauſſes lueurs, pires que les ténebres ; c'eſt ainſi que l'heureux du ſiecle, vivant au ſein de l'abondance, ſous des lambris dorés où le pauvre n'a jamais eu d'accès, ſe laiſſe quelquefois éblouir juſqu'au point d'oublier qu'il y a ſur terre des milliers d'hommes ſouffrant la faim & mourant de miſere ; parce qu'il deſtine une partie de ſon bien à ſecourir l'indigence, il s'imagine qu'il n'y a, dans ſon voiſinage, aucun miſérable qui ne reçoive de ſa part des ſecours ſuffiſans ; il ſuppoſe que ſes agens ont aſſez de droiture

pour faire une juſte diſtribution : emporté par le tourbillon des plaiſirs, & aveuglé par la grandeur factice qui l'environne, il ne voit pas qu'il ſe forme ſouvent des obſtructions dans les divers canaux qu'il emploie pour répandre les bienfaits dont il eſt la ſource.... Tel eſt auſſi, à certains égards, un homme vertueux au fond de ſa retraite, lorſqu'il juge d'après lui-même de tout le genre humain : parce qu'il a reçu du ciel un bon cœur & une belle ame, il ne peut concevoir les affreux complots & les noires trahiſons qui ſe trament dans le monde ; la vertu eſt ſi belle à ſes yeux, que les hommes, ſelon lui, ne peuvent s'empêcher de l'aimer ; il ne fait pas attention que le Peuple prend tous les jours pour modele des hommes qui ſont parvenus, par le crime, à obtenir une ombre de bonheur, & que leur exemple ſuffit pour corrompre la multitude ; mais les opinions des hommes ne changent rien dans la nature, & quelles que ſoient les idées d'un Créſus inacceſſible, d'un vertueux ſolitaire, ou d'un Savant iſolé, il n'eſt pas moins vrai de dire que la *miſere*,

le vice & le préjugé ſemblent s'être toujours donné la main pour régner également ſur la ſurface de la terre.

Ne pouvant détruire l'empire de ces trois maux, nous laiſſerons à des hommes plus heureux que nous le ſoin de diminuer le premier ; mais nous tâcherons toujours, quoi qu'en diſe l'envie, de combattre le ſecond par notre exemple, & le dernier par nos écrits. S'il eſt des hommes que nous ne pouvons entierement guérir de leur aveuglement, nous ferons au moins nos efforts pour rendre inutiles les tentatives que font d'autres hommes pour répandre ces lumieres fauſſes & trompeuſes qui égarent le voyageur imprudent, & lui font perdre le droit ſentier de la vérité pour le conduire dans la route tortueuſe du menſonge.

En pourſuivant la ruſe juſques dans ſes derniers retranchemens, la bienſéance & l'honnêteté nous ont obligé quelquefois à ne pas déployer toutes nos forces contre nos adverſaires ; mais s'il eſt des vérités perſonnelles, que nous croyons devoir taire parce qu'elles ne ſont point intéreſſantes

pour le Public, nous nous flatons au moins, & nous en faiſons ici le ſerment, qu'il n'eſt aucune raiſon d'intérêt ou d'amour-propre qui ait pu nous arracher une ſeule aſſertion contraire à notre façon de penſer.

Si nos adverſaires avaient pratiqué ce principe, ils ſe feraient bien gardés de calomnier un homme honnête & ſenſible, parce qu'il n'était pas de leur avis, & d'affirmer méchamment contre nous des faits ſuppoſés dont ils ne pouvaient fournir la moindre ſémi-preuve (1).

Comme notre Ouvrage eſt principalement deſtiné à dévoiler le charlataniſme, nous donnerons ici, en finiſſant, les principaux traits qui le caractériſent.

Il ſe vante ordinairement d'avoir découvert de nouvelles loix dans la nature inconnues juſqu'à lui; mais il s'en réſerve toujours le ſecret, en aſſurant que ſes connaiſſances

(1) Je ſais depuis peu qu'on a fabriqué une Lettre, par laquelle on prétend prouver que je manque de délicateſſe ; ceci eſt un nouveau Tour qu'on me joue : je ſomme les prétendus poſſeſſeurs de cette Lettre, de la dépoſer authentiquement, & je m'inſcris en faux.

ſont du reſſort de la phyſique occulte. S'il faut l'en croire, c'eſt un préſent du ciel, ou un don particulier de la nature; il annonce ſes prétendus ſuccès avec emphaſe, & toutes ſes promeſſes ſont marquées au coin de l'hyperbole; le raiſonnement lui déplaît, la lumiere l'offuſque, & la vérité peut rarement ſe montrer à ſes yeux ſans exciter ſa colere. Sans ceſſe occupé à faire triompher l'illuſion, & ne vivant que de menſonges, il achete ſecretement des ſuffrages, & fait faire publiquement ſon éloge par des Ecrivains ſubalternes; il étale de faux parchemins, & prend des titres faſtueux: ſans avoir rien appris, il prétend être plus éclairé que toutes les Sociétés ſavantes, & en débitant ſes fariboles, il voudrait les faire paſſer pour des oracles infaillibles. Il affiche la bienfaiſance,& porte quelquefois le rafinement juſqu'à ſe déguiſer ſous les apparences du déſintéreſſement & de la modeſtie; mais il finit toujours par attraper l'argent du Public.

L'homme de mérite, au contraire, qui ſent en lui quelqu'étincelle de génie avec

un desir ardent de se rendre utile, ne perd jamais de vue la faiblesse de l'esprit humain. Il dit en lui-même : *In nullo peccare magis est divinitatis quàm humanitatis*, Leg. 2, Cod. de Vet. Jur. Enucl. Il sait que les plus grands hommes n'avancent qu'à pas lents & par le secours d'autrui dans le sanctuaire des sciences : s'il desire de s'élever au-dessus de son siecle, & de l'enrichir par des productions nouvelles, il commence par s'instruire & se mettre au pair de ses contemporains : ce n'est qu'en profitant de leurs lumieres, qu'il espere de pouvoir les éclairer ; ce n'est, pour ainsi dire, qu'en s'appuyant sur eux qu'il se propose de faire un pas de plus : en un mot, c'est en proposant des doutes & en recueillant les voix, qu'il avance ainsi modestement dans la carriere des Sciences & des Beaux-Arts. Si dans son chemin il cueille quelques fleurs, il n'est pas étonné que la calomnie vienne les flétrir, parce qu'il savait d'avance que les succès réveillent toujours les serpens de l'envie. Trop occupé du soin de se rendre utile pour répondre à toutes les vaines clameurs de l'imposture démasquée, il aban-

donne l'inveƐtive aux Ecrivains mercenaires : ſi on attaque ſes opinions par des ſophiſmes groſſiers, il ne s'empreſſe point d'y répondre direƐtement, il ne réplique que par occaſion, perſuadé que les Juges éclairés, les ſeuls dont il ambitionne le ſuffrage, ne donneront jamais dans de pareils pieges. Voyant qu'on ne lui fait une attaque perſonnelle que par l'impuiſſance où ſont ſes adverſaires de réfuter ſolidement ſes Ouvrages, il regarde la détraƐtion comme un ſigne de leur faibleſſe, & comme la plus triſte reſſource de l'amour-propre humilié.

Au reſte, on oſe prédire ici que cet Ouvrage & ſon Auteur ſeront dénigrés dans toutes les occaſions par des Ecrivains accoutumés à ſe rétraƐter, par des Auteurs qui, pour étayer leurs erreurs, ne ſe font aucun ſcrupule de puiſer dans leur imagination les faits les plus chimériques ; ils peuvent continuer en paix ce qu'ils ont ſi bien commencé : on ſe tiendra dorénavant ſur la défenſive, ſans aucune récrimination, & comme dit la loi AQUILIA, *cum moderamine inculpatæ tutelæ*, Leg. 1, Cod. Unde Vi. On

tâchera ſur-tout de ne pas perdre ſon temps à diſputer une huître pour obtenir une écaille.

Poor butterflies, there is room enough for you
And for me IN THE WORLD.

Pauvres papillons, il y a aſſez de place pour vous & pour moi DANS LE MONDE.

Nota. Si cet Ouvrage eſt accueilli du Public, on en donnera la continuation l'année prochaine, & l'on tâchera de mériter de plus en plus l'indulgence des Lecteurs : bannir l'inſouciance en piquant la curioſité, détruire l'ignorance & l'ennui par des inſtructions amuſantes, voilà notre but. Si nous avons le bonheur d'y parvenir, nous ſerons bien dédommagés de nos peines par la douce ſatisfaction d'avoir fait un Ouvrage qui peut être utile dans ſon genre.

. . . . *Si quid noviſti rectius iſtis,*
Candidus imperti : ſi non, his utere mecum.



LOGOGRIPHE. (1)

J'AI le nom d'un Mortel célebre dans l'hiſtoire,
Grand-pere de ſon fils & fort enclin à boire.
Quand on me peint en grand, un cercle de tonneau,
Précédé d'une équerre & ſuivi d'un marteau,
Lecteur, voilà les traits qu'on met ſur ma figure.
Si tu veux maintenant connaître ma nature,
Apprends que j'ai ſur moi les replis d'un ſerpent.
La courſe que je fais ſans perdre un ſeul moment,
Loin de me fatiguer toujours me fortifie;
Sans eſpoir de retour je quitte ma patrie,
J'arrive dans un Port avecque le reflux;
Mais à mon arrivée on ne me connaît plus.
Lecteur, j'ajouterai pour plus grande lumiere,
Qu'ayant perdu mon nom dans des eaux de riviere,
Dans les flots de la mer je peux le retrouver;
Toutefois dans les eaux ne va point me chercher.
Pour me voir clairement, ſi c'eſt-là ton envie,
Il faut me découvrir dans une loterie.
Le moindre peloton me contient dans ſon ſein.
Il n'eſt point de complot dont je ne ſois la fin.
Mon cœur eſt à New-York, à Windſor, à Soubiſe;
Ma tête eſt dans le ciel, mon pied dans la Tamiſe;
Dans Londres on me voit un peu plus qu'à moitié.
Deux fois dans Weſtminſter j'ai repoſé mon pied.

---

(1) Nous avons fait connaître, dans le premier Volume, le rapport qu'il peut y avoir entre un Logogriphe & les Récréations phyſiques.

Ton Confeſſeur me tient caché dans ſa calotte.
Au combat d'Oueſſant j'étais dans chaque flotte.
J'étais à la Grenade avec les Matelots ;
Comme le Grand d'Eſtaing au milieu des brûlots ;
Je parcours comme lui toutes les mers du monde,
Tout cede à nos efforts ſur la terre & ſur l'onde.
Comme lui dans mon lit on m'a vu voyager.
Mais quel eſt le mortel qui nous vit reculer ?
Inſenſibles aux coups du feu le plus terrible,
Nous avons pour la mer un penchant invincible ;
Cependant à Paſſy ne pouvant m'établir,
Je me fixe à Chaillot pour n'en jamais ſortir.

. . . . *Dedit Deus huic quoque*

FINEM.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit ayant pour titre, *Supplément à la Magie blanche dévoilée ;* & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion.

A Verſailles, ce 15 Février 1785.

MONTUCLA, *Cenſeur Royal.*

Le Privilege ſe trouve à la fin du premier Volume.

De l'Imp. de la Veuve HERISSANT, rue Neuve Notre-Dame, à la Croix d'or & aux trois Vertus.

